LA MARQUISE DU CHÂTELET

• FIGURES DU PASSÉ •

ONT PARU OU PARAITRONT DANS CETTE COLLECTION

Les volumes publiés sont marqués d'un astérisque *

La Princesse MATHILDE*
par Ferdinand Bac.

MIRABEAU*
par Louis Barthou,
de l'Académie Française.

La Duchesse DE CHEVREUSE*
par Louis Batiffol.

Le Cardinal DE RETZ*
par Louis Batiffol.

Le Duc DE MORNY*
par Marcel Boulenger.

« L'ABBÉ TEMPÊTE »*
(ARMAND DE RANCÉ)
par Henri Bremond,
de l'Académie Française.

DUMOURIEZ*
par Arthur Chuquet,
Membre de l'Institut.

GAMBETTA*
par Paul Deschanel,
de l'Académie Française.

Mgr DUPANLOUP*
par Émile Faguet,
de l'Académie Française.

LAUZUN*
par le Duc de La Force,
de l'Académie Française.

Monsieur DE CHARETTE*
par G. Lenôtre.

VERGNIAUD*
par E. Lintilhac.

Le Comte D'ARTOIS,
CHARLES X*
par J. Lucas-Dubreton.

DANTON*
par Louis Madelin,
de l'Académie Française.

La Duchesse DU MAINE*
par André Maurel.

LA MARQUISE DU CHATELET*
par André Maurel.

Le Prince DE LIGNE*
par Mlle Marthe Oulié.

CHARLOTTE DE CORDAY*
par A.-E. Sorel.

MADAME DE MAINTENON*
par Mme Saint-René Taillandier.

La Princesse DES URSINS*
par Mme Saint-René Taillandier.

Monsieur VINCENT (DE PAUL)
par André Bellessort.

CHATEAUBRIAND
par Henry Bérenger.

TALLEYRAND
par Jules Cambon,
de l'Académie Française.

Madame DE STAEL
par Ed. Herriot.

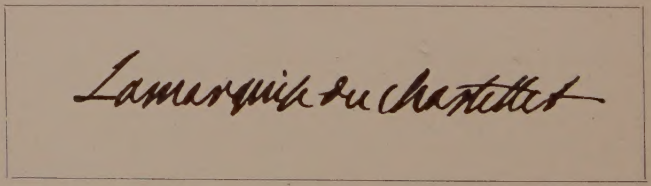
NECKER
Par Raoul Péret.

BERNADOTTE
par P. de Pressac.

Madame ROLAND
par Mme Marcelle Tinayre.

Cl. Bulloz.

Peinture de l'École française du XVIII^e siècle. Collection de la Marquise de Breteuil.



· FIGURES DU PASSÉ ·

La Marquise Du Châtelet

Amie de Voltaire

PAR

ANDRÉ MAUREL

LIBRAIRIE HACHETTE
·79· Boulevard St GERMAIN · PARIS ·

L'édition originale a été
tirée sur papier Alfa.

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays,
Copyright by Librairie Hachette, 1930.

928.4
D82
M4

LA MARQUISE DU CHÂTELET

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE A VOLTAIRE (1706-1733)

LA FAMILLE DE BRETEUIL || MARIAGE DU BARON DE BRETEUIL AVEC ANNE DE FROULAY || NAISSANCE D'ÉMILIE || SON ÉDUCATION || ESSAI DE PORTRAIT || SON MARIAGE || LE MARQUIS DE GUÉBRIANT || LE DUC DE RICHELIEU

ELLE avait de qui tenir.

Sa famille était de robe et de finance à la fois et alternativement. A la fin du XVe siècle, on trouve un Claude Le Tonnellier de Breteuil, nom patronymique de la marquise du Châtelet, receveur général des finances à Paris. Il case dans la robe son fils qui devient bientôt procureur général à la cour des aides. Le fils de ce magistrat préfère les finances dont il est nommé contrôleur général; il est promu marquis en 1675.

Intendant du Languedoc à Montpellier, ce marquis s'était marié et avait engendré de nombreux enfants dont le septième et dernier, né en 1648, reçut les prénoms de Louis-Nicolas et fut appelé, plus tard, le baron de Breteuil, Louis-Nicolas, père de Mme du Châtelet, mais après quelles aventures!

Le baron de Breteuil était le plus enragé coureur de cotillons qu'on pût rencontrer. Ses bonnes fortunes ne se comptaient plus, ses amours firent toutes à peu près scandale. Les familles le fuyaient terrifiées. Il rôdait à la cour aussi et bien entendu, mais, autant que pour ses conquêtes, pour sa carrière toute édifiée sur la hâblerie. Brillant ardélion, on ne voyait que lui à l'antichambre des ministres, au sortir de chez qui il faisait le mystérieux et l'entendu, assurant en savoir plus long encore, ce qui était un bon moyen de se faire tout dire, par émulation : aussi la gloire ne lui a-t-elle pas manqué d'avoir été distingué par La Bruyère qui l'a mis dans son chapitre du « mérite personnel » sous le nom de Celse ou l'Important :

« C'est un homme né pour des allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que la commission et en être désavoué.... Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville... il sait même le secret des familles; il vous dit pourquoi celui-ci est exilé et pourquoi on rappelle cet autre : il connaît le fond de la brouillerie des deux frères et de la rupture des deux ministres.... Qui a plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour? et si cela n'était pas ainsi, s'il ne l'avait du moins ou rêvé ou imaginé, songerait-il à vous le faire croire? Aurait-il l'air important et mystérieux d'un homme revêtu d'une ambassade? »

Le surprenant aurait été que, aussi bavard et vantard, il n'eût pas dit de bêtises. Il en disait. On en cite de célèbres dont la cour s'amusa longtemps. Mme de Pontchartrain, qui était moqueuse, un jour l'entreprit; on était à table :

— Vous qui savez tant de choses, lui dit-elle, je parie que vous ne savez pas qui est l'auteur du Pater?

Breteuil de rire à ce doute puéril, jurant qu'il était bien inutile d'essayer de le hasarder. On se lève de table, on passe au salon et, entre deux portes, le cousin Caumartin, qui était pince-sans-rire, souffle : « Moïse! » à l'oreille de Breteuil qui, le cercle formé, reprend le thème, badine, crâne en homme sûr de son fait désormais, et lâche :

— Enfin, madame, puisque vous le voulez, je dirai ce

que personne n'ignore pourtant : l'auteur du Pater, c'est Moïse!

Il ne le pardonna de longtemps à Caumartin.

Comme il était aimable, au surplus, les hommes le supportaient patiemment, et galant, les femmes l'écoutaient avec complaisance. Des demoiselles aussi tombèrent dans ses filets, dont on peut citer Mlle de Caumartin, sa cousine — la prit-il pour se venger du Pater? — qu'il épousa *in extremis*, alors qu'elle mourait en couches d'une fille morte plus tard, à treize ans.

Cela se passait en 1679. Breteuil se remit allégrement en route, et se ressouvint d'une vieille amourette laissée là, dont le fil serait peut-être amusant à renouer. La peine n'y fut pas grande à prendre. Une jolie femme de vingt-sept ans, folle de lui depuis quinze ans à peu près, aujourd'hui la Présidente Ferrand dont le père s'appelait Bellinzani venu en France avec l'ambassadeur de Mantoue, passé au service du roi sous Mazarin, puis sous Colbert qui en fit un de ses principaux agents. A la mort de Colbert, en 1683, on jeta Bellinzani à la Bastille, par précaution, puis à Vincennes où il mourut au bout de cinq mois. Il laissait cette fille Anne qui nous a confié non seulement ses amours, mais aussi son opinion sur elle-même, pleine de modestie : « A beaucoup d'esprit, dit-elle, elle joignait beaucoup de tempérament. »

En effet; elle comptait quatorze printemps à peine, qu'elle s'enflammait déjà pour Breteuil, le séduisant et irrésistible Breteuil âgé, lui, de vingt-trois ans. Ah! qu'il était beau! « Il avait alors tout ce que la première jeunesse a de plus brillant, et ses actions, déjà accompagnées de la politesse que vous lui connaissez, l'étaient encore d'un enjouement qui ne sied bien qu'à cet âge. » Il savait amuser les dames, ce qui est une façon assez adroite de commencer à leur plaire.

Lorsque la personne qui s'amuse est une enfant, les parents s'épouvantent et brûlent d'un mariage. Sauf avec l'amuseur, le libertin qui, d'ailleurs, la plupart du temps, n'y pense guère pour sa part. Mlle Bellinzani reçut l'ordre d'épouser Michel Ferrand, d'une famille de robe des plus

honorable, en dépit de ses protestations, supplications et prostrations. Elle eut cependant le dernier mot. Après trois ans de mariage, et Breteuil se trouvant vacant par la mort de Mlle de Caumartin, elle couronna des désirs mutuels dont la persévérance appelle sur eux l'indulgence.

Leur contentement, hélas! en cause aussi la satiété. Au bout de deux ans Breteuil devient rêveur et souvent dilatoire. Un an plus tard, un sort diabolique voulut qu'il fût nommé ambassadeur de France à la cour de Mantoue : pour sortir d'amour il entrait, déjà, dans la diplomatie. Trouvait-il cependant que Mantoue était trop près de Paris? Envoyé en Italie en 1682, dès 1684 il demandait le poste de Constantinople. Il revint à Paris pourtant, et y retrouva une Anne désespérément fidèle et plus effroyablement encore séparée de son mari.

Breteuil était léger, mais il était galant homme : ne pouvant épouser, puisque Ferrand persistait à vivre, il voulut, du moins, faire quelque chose qui prouvât sa joie du retour. Anne Ferrand devint mère d'une petite fille fort bien constituée, née sept mois après la séparation officielle et définitive d'avec le mari. On n'essaya même pas d'attribuer la paternité à celui-ci, Breteuil ne l'aurait évidemment pas permis, et l'enfant fut déclarée au baptême sous le nom unique de Michelle.

Mme Bellinzani, attendrie et faible comme toutes les grand'mères, se chargea d'élever « le fruit de l'adultère, » et y réussit mieux qu'elle ne l'eût espéré, car, près de cinquante ans plus tard, Michelle intentait à sa mère un procès en reconnaissance de maternité, qu'elle gagna. La marquise du Châtelet se montrera généreuse, désintéressée et honnête femme avec cette sœur naturelle : « Je suis brouillée avec lui (son cousin le marquis de Breteuil), écrit-elle à Argental, pour avoir tiré d'oppression une fille de feu mon père qu'il tyrannisait depuis sa mort, et dont j'ai pris le parti contre lui avec hauteur, cela par la seule pitié que l'état de cette malheureuse m'inspirait. » Le procès fit, à l'époque, un bruit du diable. Il figure dans le *Recueil des causes célèbres* de 1739. Michelle était nonne en effet, et cet affichage du déshonneur de sa mère octo-

génaire par une personne vouée à Dieu miséricordieux révoltait généralement.

Anne Bellinzani, épouse Ferrand, mourra un an après cette scandaleuse publicité, laissant à la postérité deux témoignages du grand amour qui remplit sa vie : ses lettres qu'on lit toujours, et un roman : *Les amours de Bélise et de Cléante* qu'on ne lit plus. Dérision du sort, pour répondre à ce récit de la maîtresse définitivement abandonnée Breteuil fit écrire par Fontenelle *Les amours de Cléante et de Bélise*, et ce sont celles-ci qui, le plus souvent, sont imprimées à la suite des lettres de la présidente Ferrand : qui croirait que Fontenelle ait encore ce prestige?

Cléante a donc enfin quitté Bélise, et Breteuil reprend ses travaux qui le conduisent chez son oncle Claude. Séduire sa tante n'est qu'un jeu pour Breteuil, et, épouser la sœur de sa tante, l'affaire d'un instant et de quelques ménagements.

Cette sœur répondait au nom de Gabrielle-Anne de Froulay, famille d'épée qui se glorifiait du maréchal de Tessé et du bailli de Froulay d'un certain renom. Le roi n'attendait qu'un mariage pour combler l'époux qu'il affectionnait, bien que Breteuil fut sacripant et bavard et, comme tous les sacripants et les bavards, grand menteur. Mais il avait de la figure, et Louis XIV se montra toujours sensible à la beauté et à la grâce; sa sagesse tardive ne lui inspira jamais beaucoup de rigueur envers les aimables garçons qu'il couvrait de son indulgence. Louis-Nicolas Le Tonnellier de Breteuil, baron de Reuilly, premier baron de Touraine, seigneur d'Azay-le-Féron, de Fouveray et de Puy-sur-Azay, de Fonbaudy, de Clesse de Ris, de la Vallée-Brulain et de Brulain, marié en 1697 à Gabrielle-Anne de Froulay, fille du grand maréchal des logis du roi, comte de Froulay, était nommé, quelques mois après son mariage, introducteur des ambassadeurs, poste qu'il occupera jusqu'en 1715.

Il mourut en 1728 après avoir engendré de sa seconde femme six enfants, l'aîné mort en 1720 âgé de vingt-deux ans, le second mort à trois ans, le troisième à trente ans

et qui fut le père du célèbre Breteuil ministre sous Louis XVI et agent de ce roi auprès des princes émigrés et des puissances étrangères, le quatrième mort à l'âge de quatre ans. Le sixième fut l'abbé de Breteuil qui reparaîtra dans la vie de sa sœur Émilie cinquième enfant; il survécut à celle-ci plus de trente ans.

En quelle année est née « la divine Émilie, » comme l'appela Voltaire, plus tard marquise du Châtelet? Voltaire dit 1706, soit douze ans après lui, mais d'autres donnent 1702. La différence n'est pas grande, et que Mme du Châtelet se fût rajeunie auprès de Voltaire, cela ne présenterait pas une de ces invraisemblances qui soulèvent un unanime étonnement.

On éviterait donc volontiers toute discussion, et on se rallierait sans plus à la coquetterie, si la date n'offrait une certaine importance à préciser lorsqu'on considère les deux dernières années de Mme du Châtelet. A regarder cette fin, la psychologie et la physiologie s'entendent pour donner raison à Voltaire, à défaut des registres de baptême qui ont disparu dans l'incendie de l'église Saint-Roch en 1870. Le mariage en 1725 plaide aussi pour la date la plus galante, c'est-à-dire la plus tardive, un époux paraissant, en ce temps-là que l'on mariait ses enfants à peine nubiles, plus vraisemblable d'une fille dont on n'a pas attendu les vingt-trois ans pour la pourvoir. Les archives de la famille de Breteuil enfin donnent 1706.

La jeunesse d'Émilie de Breteuil fut exceptionnellement cultivée. Breteuil se distinguait par là aussi. Quand, chez les grands, on avait jeté sa fille dans un couvent on se croyait quitte. Elle en sortait aussi ignorante qu'elle y était entrée, et cela n'importait guère à personne. Il n'est pas question de couvent dans ce qui nous est parvenu de Mlle de Breteuil. En revanche, on sait qu'elle se montrait fort studieuse. Et ce n'est certainement pas au couvent qu'elle aurait appris l'anglais, l'italien et le latin. L'anglais, ses travaux prouvent qu'elle le possédait à fond, s'il ne lui fut pas nécessaire pour traduire Newton rédigé en latin. Le latin, Voltaire dit avoir vu d'elle une traduction

de l'*Énéide* commencée alors qu'elle était enfant. Elle était capable, ajoute-t-il, de réciter des passages entiers d'Horace et de Lucrèce.

Sur la foi de Feydel qui l'a affirmé en 1818, on a dit que le maître de latin de Mlle de Breteuil avait été Jean-Baptiste Rousseau. Et toute une histoire de l'autre monde de s'ensuivre, d'un galant précepteur devenant « trop agréable à son élève, » d'une famille indignée, on le serait à moins, et chassant le cuistre entreprenant qui prétendait à un autre enseignement que de latin, d'un Voltaire naïf enfin qui, arrivant à Bruxelles en 1739, proposa à Émilie de fréquenter Rousseau dont la compagnie aurait été récusée sous le prétexte que le baron de Breteuil avait été vilipendé par lui mis à la porte à coups d'étrivières. Tout est absurde de ce racontage. Voltaire n'ignorait pas que Breteuil, magnanime, pardonna la *Baronade* et compta parmi les défenseurs de Rousseau, puisqu'il le dit dans *L'Épître sur la calomnie*, écrite en 1733 et publiée trois ans plus tard :

> Ce vil Rufus que jadis votre père
> A par pitié tiré de la misère
> Et qui bientôt, serpent envenimé,
> Piqua le sein qui l'avait ranimé.

Comment Voltaire aurait-il pu rechercher la société de Rousseau après ces vers et ceux de la *Crépinade* où il redouble sur son compte? La générosité est permise à l'offensé, mais non pas à ses amis. Enfin, et ceci prime tout, Rousseau fut exilé pour ses *Couplets* contre La Motte en 1712. Émilie avait six ou dix ans au plus. Si pauvre homme que soit Jean-Baptiste, n'y aurait-il pas excès à le charger de cette ignominie-là?

Quoi qu'il en soit, la jeune Émilie ne se rebuta pas du latin, avide au contraire d'en apprendre le plus qu'elle pouvait. Et non contente de l'anglais et de l'italien, elle voulut aussi se mettre à l'espagnol, mais y renonça parce qu'on lui dit qu'il n'y avait guère dans cette langue qu'un livre, et que ce livre était frivole. Traiter ainsi *Don Quichotte*,

n'est-ce pas accuser un vice plus grave, parce qu'il est sans remède, que la frivolité? Émilie, enfin, étudia la musique : les hôtes de Cirey, de Sceaux et de Lunéville apprendront plus tard à leur dépens qu'elle croyait la savoir.

Mais sa grande affaire, c'étaient les sciences. De très bonne heure elle en prit le goût. Un voisin de campagne, M. de Mézières, grand-père de Mme de Genlis, le lui donna, l'affirme du moins celle-ci qui s'admirait jusque dans ses grands-parents. Géométrie et mathématiques n'eurent bientôt plus de secrets pour Mlle de Breteuil. Pour d'autres non plus. Ce fut, en effet, la mode chez les dames de la régence d'afficher des penchants scientifiques. Euclide se portait en ce temps-là. La géométrie, la physique et la chimie faisaient concurrence à Law et à la rue Quincampoix. Émilie suivit-elle la mode? Elle se décidera rarement par bel air. Les prédispositions étaient chez elle indéniables et les facultés exceptionnelles. Elle le prouvera. Jusqu'à la métaphysique qui la séduit et, un moment, l'absorbe au point de lui faire dédaigner tout plaisir. Confinée dans sa chambre où les livres remplaçaient les boîtes à poudre et les flacons, elle refusait de suivre dans le monde un père trop folichon pour n'être pas éberlué devant tant de gravité.

Personne ne s'est révélé susceptible, pour l'avoir rencontrée, de décrire la fraîche Émilie, lors de cette jeunesse claustrée : qui aurait pu se douter, d'ailleurs, de l'intérêt que lui donnerait Voltaire? Force est de demander aux années de la maturité les traits de caractères permanents, ceux qui apparaissent les premiers, dès le jeune âge, et persistent jusqu'à la fin.

Elle était simple et même candide, ce qui se traduira par une impudeur complète, on le verra. De jugement prompt dans sa justesse, signe flagrant de la supériorité, elle ne se prononçait jamais avec méchanceté ni malveillance, on ne l'entendait pas se moquer des gens. Dédain sans doute envers de moins doués qu'elle n'était, mais de ce dédain qui se rapproche plus de l'indifférence que du

mépris. N'aimant pas, jeune fille, car elle changera sur ce point, n'aimant pas le monde, elle ne pouvait se plaire aux potins qu'elle écartera toujours. La conséquence en était une certaine magnanimité. Enragée plus tard lorsqu'on touchera à Voltaire qui, la colère passée, pardonnait vite dans sa connaissance de l'infirmité humaine, elle se montrera et se montrait déjà indifférente à ce qui la concernait elle-même mais qui n'entrait pas dans ses soucis élevés. On appelle cela ordinairement de la bonté. Elle avait néanmoins beaucoup de celle-ci, son attitude vis-à-vis de Michelle le prouve. Née sérieuse dans un monde léger, elle passait absente d'une société en tourbillon, dont elle laissait son évaporé et charmant père faire tous les frais.

« Elle vivait dans un monde où on ignorait ce qu'elle était, » dira d'elle Voltaire dans son *Éloge historique*; encore plus, on le devine, lorsqu'elle vivait hors du monde. « Le mot propre, la justesse, la précision et la force étaient le caractère de son éloquence, elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme Mme de Sévigné. » Les lettres publiées donnent pleinement raison à Voltaire. Elle écrivait lourdement, employant dix lignes alors qu'une seule suffisait à son ami, sans facilité, avec énergie toutefois.

Et aussi avec passion, par quoi la jeune fille aurait pu faire prévoir la femme. Elle n'agissait que par élans, se donnant tout entière et fougueusement, quitte à se reprendre pour se donner de nouveau, aussi absolument, à une autre tâche non moins fiévreusement embrassée. Ses amours attestent la plus grande bonne foi, apanage des impétueux qui restent d'une sincérité désarmante, si désultoires qu'ils se soient montrés. Et si l'on doit faire une différence entre la jeune fille et la femme, c'est précisément à l'amour expérimenté qu'il faut l'attribuer. Mme du Châtelet deviendra mondaine et coquette par la vertu du mariage, et puisque ce changement de mœurs aboutit à Voltaire personne ne serait assez ingrat pour le condamner. La fougue congénitale s'exercera alors pleinement. Émilie se révélera ardemment curieuse de la cour et des salons lorsqu'elle éprouvera la nécessité d'être courtisée, d'être aimée, et, comme elle ne fait rien à moitié, son père pourra

l'admirer enfin avec complaisance. Il mourut avant l'apparition de Voltaire dans la vie de sa fille, non point avant d'avoir joui de prémices dont il dut s'attendrir. Si l'on constate enfin chez elle, un jour, la manie des bijoux et des falbalas, il faut y voir encore un besoin premier d'achèvement, de totalité. L'on ne peut se dissimuler en effet qu'elle devait sentir l'utilité d'orner, afin de donner le change à ceux qui tiennent aux apparences, et ils restent toujours nombreux, des attraits plastiques insuffisants.

Car, sans être laide, loin de là, elle n'était pas jolie. Deux portraits écrits sont restés d'elle, qui ne la flattent pas. Le premier est de Mme de Créqui : « Ma cousine Émilie avait trois ou quatre ans de moins que moi, mais elle avait au moins cinq ou six pouces de plus... C'était un colosse en toute proportion, c'était une merveille de force et un prodige de gaucherie. Elle avait des pieds terribles et des mains formidables. Elle avait la peau comme une râpe à muscade. Enfin, la belle Émilie était un vilain cent-suisse, et, pour avoir souffert que Voltaire parlât de sa beauté, il fallait que l'algèbre et la géométrie l'eussent fait devenir folle. » Il n'est que la famille pour vous traiter avec modération.

Mme du Deffand est moins familiale mais plus venimeuse encore : « Représentez-vous une femme grande et sèche, le teint échauffé, le visage aigu, le nez pointu, voilà la figure de la belle Émilie. Figure dont elle est si contente qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisons, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion, mais comme elle veut être belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée pour se donner le superflu de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles. » Et il y a des variantes, car Mme du Deffand a limé sa page : « Sans hanches, la poitrine étroite, de gros bras, de grosses jambes, des pieds énormes, une très petite tête, le visage maigre, deux petits yeux vert de mer, le teint noir, rouge (il faudrait choisir), la bouche plate, les dents clairsemées et extrêmement gâtées. »

La vieille dame qui fut galante et rien que cela ne par-

donne pas, visiblement, la supériorité intellectuelle, et elle se rattrape sur ce qui est à sa portée et dont elle peut se vanter. En transposant avec bienveillance et désintéressement, on obtient alors ce que des contemporains sans envie ont noté : « Grande, svelte, brune, un peu osseuse, avec de grands yeux rayonnants sous d'épais sourcils, un front vaste et intelligent, de l'expression, de l'harmonie dans les traits et une allure quelque peu virile. » Ainsi l'ont vue Mme Denis, la nièce de Voltaire, et Maupertuis son ami ; parmi les peintres : La Tour et Loir gravé par Langlois. Ainsi l'a vue Voltaire lui-même qui assurait qu'elle était très bien faite : il devait le savoir, s'il s'en persuadait peut-être quelque peu pour s'émoustiller.

Mais un Voltaire cherche plus qu'une belle façade. Le front vaste et lumineux, indice d'esprit, les yeux rayonnants, le teint animé qui paraîtra échauffé aux malveillants, et par-dessus tout la ligne qui était fine et pure devaient plaire dès l'abord à cet artiste qui cultivait les beaux-arts, à cette intelligence curieuse et universelle. Les portraits qu'on possède donnent raison à Voltaire. Ils sont d'une femme sans beauté, mais charmante et aimable par le regard et le sourire, tous deux malicieux, sans méchanceté. Le teint est coloré, il est chaud, et ce n'est pas pour repousser. Les épaules sont droites et tombent délicatement. La taille est mince et souple, un je ne sais quoi d'allègre, d'heureux de vivre, fût-ce dans les tourments d'une nature bouillante qui connaît sa valeur et, relativement au prochain, son indéniable supériorité. A n'en pas douter, ceci est le corps d'une femme exubérante, pleine d'ardeur, et qui, ainsi faite, mais si riche de mérites, aussi de tant de défauts, plaisait néanmoins par sa vivacité physique et morale, d'une séduction composée de hardiesse, d'élan et de générosité.

Tous ces dons qui écloront plus tard, la jeune fille ne les cachait pas, sans les afficher pourtant, dans ce milieu Breteuil avec lequel elle n'avait rien de commun que les prédispositions épanouies chez son père, mais dont son âge la laissait ignorante si elles la tourmentaient déjà. Retirée dans sa chambre en compagnie de Cassini, de

Cicéron et de Locke, elle attendra le Siegfried qui l'éveillera, et, comme Siegfried, au profit d'un autre.

Siegfried franchit le cercle des mathématiques sous le nom de Florent Claude, marquis du Châstellet que Voltaire simplifiera en Châtelet : il aimait à traiter ainsi l'orthographe qu'il trouvait trop compliquée, et il avait bien tort en ce temps-là qui s'en désintéressait totalement. Florent Claude appartenait à une famille insigne du duché de Lorraine, les Châtelet-Lomont, l'une des quatre dites les grands chevaux. Il était fils d'un maréchal de camp, gouverneur de Namur où il naquit en 1695 ; il comptait donc une dizaine d'années de plus que sa fiancée.

Saint-Simon donne quelques renseignements sur les Châtelets et singulièrement sur les beaux-parents d'Émilie : « Cette maison prétend être de la maison de Lorraine, et l'antiquité de l'une et de l'autre ôte la preuve du pour et du contre. Elle y a toujours eu les emplois les plus distingués et porte les armes pleines de Lorraine avec trois fleurs de lis d'argent sur la bande au lieu des trois alérions de Lorraine, et, depuis quelque temps, ont pris le manteau ducal, de ces manteaux qui ne donnent rien et que M. le prince de Conti appelait plaisamment des robes de chambre. De rang et d'honneurs, ils n'en ont jamais prétendu. M. du Châtelet (le père de Florent Claude) était un homme de fort peu d'esprit et difficile, mais plein d'honneur, de bonté, de valeur, avec très peu de biens et de santé, et fort bon officier et distingué. »

Son fils montrera comme lui fort peu d'esprit, mais il sera plus facile ; il n'aura pas plus d'argent, mais beaucoup plus de santé, et, bon officier, il se distinguera par de tout autres vertus que la vertu combative.

Saint-Simon continue : « Sa femme (fille du maréchal de Bellefonds) était la vertu même et la piété même, bonne, douce, gaie, sans jamais ni contraindre, ni trouver à redire à rien (son fils tout craché), aimée et désirée partout. Elle vivait retirée avec son mari et sa mère à Vincennes dont le petit Bellefonds, son neveu, était gouverneur. Ils venaient peu à la cour. Ils n'avaient pas de quoi être à

Paris, et, cependant, M. du Châtelet vivait fort noblement à l'armée. En 1696, Mme du Châtelet fut nommée dame du Palais dans Vincennes. »

Le fils d'un maréchal de camp et petit-fils d'un maréchal de France, par surcroît sans fortune, ne pouvait embrasser que la carrière de soldat. A dix-sept ans, Florent Claude entre aux mousquetaires dans le rang desquels il fait les campagnes de Landau et de Fribourg. En 1714, il est nommé lieutenant du régiment du roi, et colonel en 1718; lorsqu'il se maria en 1725, il n'avait pas encore dépassé ce dernier grade qui paraissait sans doute suffisant en raison des capacités.

La seigneurie de Cirey en Champagne composait à peu près tout son bien; elle rapportait onze mille livres qui n'auraient pu à elles seules décider du mariage. Mais Breteuil ne pouvait guère se montrer difficile. Émilie n'était pas jolie, dans les règles tout au moins, par suite des folies paternelles sa dot était maigre, et la situation assez équivoque à la cour du vieux galantin, Louis XIV n'étant plus là pour le protéger, et mort le régent, ne contribuait pas à faire assiéger la porte par les prétendants. Breteuil jeta les yeux, faute de mieux, sur ce Châtelet désargenté mais parfaitement honorable et bien pourvu d'alliances, si ce n'est d'esprit. Les Châtelets éprouvant des sentiments concordants, l'entente ne pouvait pas ne pas se faire. Le mari guerroierait tandis que sa femme cultiverait les ministres et intriguerait à Versailles : on la jugeait assez futée pour se tirer avec succès de ces pratiques courantes.

Émilie apporta en dot cent cinquante mille livres ; son douaire devait être de six mille avec résidence à Cirey. Ces clauses arrêtées, le mariage fut célébré le 25 juin 1725, au petit bonheur de la vie qui allait si ironiquement se venger de l'imprévoyance de parents trop pressés, insouciants ou sans discernement.

Le premier effet du mariage fut de délivrer la marquise du Châtelet des liens euclidiens, de la rendre mondaine. Comme elle faisait et fera toujours tout, elle se donna aux

salons avec excès, y cherchant ce qu'elle n'avait pas trouvé dans ce qu'elle venait d'apprendre :

Son esprit est très philosophe
Et son cœur aime les pompons,

écrira Voltaire. Il est bien honnête. Si elle cultive en cet instant la danse, le jeu, le spectacle, c'est un peu comme Stendhal pratiquera la musique, pour ce qu'ils entraînent ordinairement plus que pour eux-mêmes, sauf le jeu dont elle prend alors le goût, et qu'elle aimera furieusement jusqu'à la fin en faveur de ses émotions intrinsèques. Florent Claude pouvait être un excellent militaire, il n'était pas le mari d'une jeune épouse aux yeux pénétrants. On le rencontrait rarement à Paris, d'ailleurs, en campagne le plus souvent. Et il était bête par surcroît. Le jour qu'il eut donné à sa femme et à sa lignée une fille et un fils qui sera guillotiné en 1793, il s'estima en règle et se moqua de ce qui pourrait arriver, à supposer qu'il ne s'en fût pas désintéressé dès les premiers mois, avec tous ses confrères de son temps à peu près. De son côté la jeune marquise manifesta à son époux tous les égards en usage chez les gens comme il faut, mais le méprisa à peine unie à lui, n'ayant pu employer un long temps à deviner Florent Claude tel qu'on aura cent fois l'occasion de le surprendre.

Le résultat de ce mari épais et absent ne se fit pas beaucoup attendre. Il répondait au nom de marquis de Guébriant enfin rencontré dans les salons où la future « divine Émilie » cherchait sans s'en douter, et c'est le danger, ce que pouvait tirer de leurs pompes la fille du beau Breteuil aux multiples fredaines.

De cette première liaison, on ignore tout, sauf le trait final et qui est heureusement capital, puisqu'il suffit à nous révéler le principal aspect du caractère de Mme du Châtelet, sa façon de concevoir l'amour, pareil, devant ses yeux, à ses mathématiques si rigoureuses et intégrales.

Émilie ayant mis au monde une fille en 1726, un an après son mariage, et un fils l'année suivante, le marquis

de Guébriant n'a guère pu apparaître dans sa vie avant 1728, et en 1732 Voltaire y entrait, après Richelieu qui se faufila entre eux deux. La liaison avec Guébriant ne fut donc pas de longue durée, deux ou trois ans au plus. On en devine aisément les péripéties par l'issue :

Guébriant commençant à trouver ses amours, non pas fades, mais au contraire trop pimentées, essaye de s'en dégager peu à peu. Émilie s'aperçoit de ces manèges, et, un soir, fait prier son ami de venir la voir. Après un échange de propos non conservés, elle congédie le volage, non sans l'inviter à lui donner en passant cette tasse de bouillon qui attendait sur la table son bon plaisir. A peine a-t-elle bu qu'elle remet à Guébriant une lettre qu'il devra lire dans la rue. Il sort et lit : « Je meurs empoisonnée de votre main. » Ce fut, on le pense bien, un contre-poison qu'elle dut avaler de cette main.

L'amour venait de l'enrichir de nouveaux dons, l'inquiétude et la jalousie, qu'elle développera supérieurement. Elle s'était rendu compte de son peu d'attrait physique, du moins pour ceux, et ils sont nombreux, qui ne discernent pas le charme des yeux vifs, du sourire intelligent et de la ligne nerveuse que l'on voit aux statues grecques pourtant. Préoccupée de cette infériorité, elle s'en alarma bientôt et devint soupçonneuse. Non pas encore tout à fait consciente de sa valeur intellectuelle, à laquelle vraisemblablement Guébriant ne tenait guère, elle se trouvait trop inférieure par les charmes apparents pour ne pas craindre de perdre celui qui lui révélait les profondes joies. Elle vécut tremblante dès lors, s'attendant chaque matin à un abandon qui ne pouvait pas ne pas être dramatique : le problème devait avoir, nécessairement, une solution complète et définitive. Tout naturellement, et par la logique même du théorème géométrique, l'inquiétude engendra la jalousie, des alarmes Émilie passa aux larmes. Soupçonneuse elle devint exclusive, vit partout des ennemis dont elle prévoyait d'autant plus la fatalité que son inquiétude l'invitait à exagérer sa disgrâce. La tournure absolue de son esprit lui fit deviner tout un essaim de rivales autour de sa ruche, en même temps qu'elle désespérait de pouvoir jamais retenir tout le miel

pour son usage. Chaque amie fut suspecte, et les heures de douceur et d'abandon ne se comptaient plus que par minutes d'orage. Son cœur trop neuf à l'amour passait de la révolte à la passion soupçonneuse, du soupçon à l'accablement dont la réaction forcenée la jetait aux basques de son amant, qu'elle n'osait lâcher de peur de ne les plus tenir jamais. La logique même de sa nature anxieuse que créa son infériorité physique, et qui s'épanouit dans la défiance affolée, fit d'elle ce qu'on appelle aujourd'hui d'un mot qui fait vivante image, et ce qu'elle restera toute sa vie, une femme collante ou crampon.

Guébriant cependant, effaré de plus en plus d'une liaison par trop absorbante et même tragique, dénoua le plus délicatement qu'il put, et Émilie ne s'empoisonna définitivement pas. Il est vrai qu'on recommence rarement ces choses-là, on préfère réfléchir. Elle en était capable. Ses réflexions furent-elles sages? Il est permis d'en douter à voir où elles la menèrent. Elle était, on vient de le voir, entière dans son jugement et ses décisions; ses actes ne pouvaient être que catégoriques. Le désir d'une situation nette et bien tranchée si convenable à son esprit mathématique, et imposée par l'amour déçu d'une femme résolue, une jeunesse impérieuse aussi dont elle n'avait pas prévu les réclamations la poussèrent à une inconséquence dont elle s'apercevra aussitôt, car elle avait du discernement, et elle vit bien que la faute incombait à elle seule, cette fois. Voltaire alors apparaîtra. N'est-il pas miraculeux et pourrait-on dire providentiel, s'il n'était saugrenu de fourrer la Providence en ces affaires, que le seul homme peut-être qu'elle pût fixer parce qu'il appréciait l'intelligence avant tout, cet homme elle l'ait rencontré? Longtemps l'accord restera parfait entre eux, parce qu'elle trouvera en ce troisième amant les satisfactions morales qui prédomineront longtemps chez elle, les premiers appétits étant satisfaits toutefois, et Voltaire subira sans s'émouvoir les tracasseries et soubresauts d'une nature impétueuse et d'un tempérament impérieux dont il connaissait tous les replis, il les subira avec une tolérance supérieure dont ils seront tous deux sévèrement punis,

Il reste à connaître le second et dernier détour du chemin qu'elle prit pour arriver à lui.

On ne pourrait que rire, si on ne devinait la froide résolution d'une femme quittée et qui se jette pour oublier aux bras d'un homme — mais de l'homme qui se trouvait de tous les hommes de toute la terre, et à l'inverse de Voltaire, le moins fait pour celle-là qui avait l'amour orageux : le sémillant, le joyeux, le plus volage et frénétique amant du siècle, auprès de qui Breteuil, du siècle passé il est vrai, fait piètre figure, le joyeux, le sémillant, l'infatigable duc de Richelieu : en vérité et décidément, le rapprochement de ces deux êtres ne peut se dégager d'une atmosphère comique. Le bénéfice qu'en tira Émilie, ce fut du moins de pouvoir se dire, plus tard, qu'elle avait connu les deux extrêmes de l'amour, en deux temps toutefois, à défaut d'une fusion qui ne se rencontre guère.

C'est en 1729, à son retour de Vienne, que Richelieu trouve une Émilie anéantie : elle était sa parente — un frère de Florent Claude avait épousé la sœur de Richelieu — et il avait dû souvent se heurter dans ses chasses à son vieux beau de compère Breteuil qui venait de mourir. Une jeune femme aux yeux humides ne laisse jamais insensible, la consoler devient intéressant, l'ardeur qu'elle apporte à oublier plaît aux libertins, et leur sadisme se réjouit de devenir l'occasion d'une infidélité rageusement cherchée afin de couper les ponts. Richelieu mis à la Bastille à quinze ans et demi à cause de ses amours, et dont la vie tout entière confirma ce brillant début, le ravageur de la cour où il pêcha trois altesses au moins, et des maréchales et les plus grands noms — parmi lesquels celui de Mme de Guébriant, voulait-il raffiner la vengeance d'Émilie? — Richelieu en consolateur d'une affligée ne fait que jouer l'un des rôles du répertoire de don Juan. Émilie comptait vingt-deux ans en leur fleur émue. Richelieu passant par là, rôdeur infatigable, elle le prit, obéissant au précepte qui sera formulé plus tard : « Entre le chagrin et nous, il faut mettre des faits, fût-ce de se casser le bras. »

Mais en dépit des voiles dont elle drapait sa déception,

Émilie était trop clairvoyante pour ne pas se rendre immédiatement compte, et peut-être l'avait-elle fait dès avant, que Richelieu ne possédait aucune des vertus de constance qu'elle réclamait de l'amour. Elle ne put s'illusionner un instant sur la portée de son don, et lorsque Richelieu s'éclipsa, courant à d'autres fortunes, elle se montra stoïque et resta désarmée. De là l'attitude qu'elle observa avec lui toute sa vie, si contraire à sa nature non pas rancunière, mais exclusive. La liaison avec Richelieu, parfaitement conforme à son objet, qui était de tailler sans recours, donna à Émilie ce qu'elle désirait : l'irréparable et l'oubli dans le vertige auquel Richelieu s'entendait. Il ne faut voir en cette passade qu'une conclusion à l'amour rompu et, si l'on veut, un prélude à l'amour prochain si parfaitement approprié, celui-ci, à la femme exceptionnellement douée que va se montrer Mme du Châtelet, l' « Uranie, » comme la nommait Voltaire lui-même, de la plus lumineuse et claire intelligence qui ait jamais lui sous le soleil.

Toute leur vie durant, la grave et intellectuelle Émilie, en dépit de ses faiblesses naturelles, restera l'amie du sautillant et joyeux papillon Richelieu qui lui rendra cette amitié dans toute la mesure dont il était susceptible; il poussera même l'attachement jusqu'à recevoir une épouse de la main de cette maîtresse d'un jour. Il estimera le don piquant, Mme du Châtelet n'en vit que le désintéressement et la sollicitude personnelle, et Mlle de Guise devenue duchesse de Richelieu n'aura pas de plus vrais amis —Voltaire n'ignora rien de l'épisode Richelieu — que le couple Voltaire-Émilie. Quel meilleur exemple citeront jamais les théoriciens du tout s'arrange?

CHAPITRE II

CIREY
(1734-1739)

VOLTAIRE AVANT ÉMILIE || LA RENCONTRE || MARIAGE DE RICHELIEU || LA FUITE || CIREY || ANNÉES DE BONHEUR ET DE TRIBULATIONS || COMMENT ON VIVAIT A CIREY

Le chemin de Voltaire avant qu'il y rencontrât la marquise du Châtelet n'avait point été semé que d'épines. La classique mésentente paternelle, la Bastille, des coups de bâton, l'exil et l'Angleterre, mais, entre tant de traverses, encore le jeune François Arouet trouvait-il le moyen de parfaire son éducation.

Il avait travaillé d'abord, la grande et infaillible source de joie. Le succès était venu éclatant, *La Henriade* et *Œdipe*. Il avait commencé à taquiner le gouvernement et à ennuyer la police, ce qui le remplissait, comme la plupart des Français, en même temps que d'épouvante, de la plus vive allégresse. Et surtout, ce n'était point, tant s'en faut, un niais de coquebin que la délaissée de Guébriant et de Richelieu voyait tomber à ses pieds.

A vingt ans, en Hollande, il connut Pimpette, la gentille Olympe Dunoyer, dite Pimpette, qui reste dans la vie si chaude de Voltaire comme un frais départ. A peine est-il sorti des bras de Pimpette, et rentré à Paris, qu'il est exilé à Sully-sur-Loire pour des vers satiriques sur la duchesse de Berri. Et l'on voit apparaître déjà, en 1716, le nom de Breteuil : Voltaire, à Sully, parle d'aller « passer

quelque temps à Reuilly chez M. le baron de Breteuil », le père d'Émilie. On est galant à Sully, chez le duc de Béthune, l'un des assidus du Temple. Voltaire y jette son dévolu sur Suzanne de Livri, fille d'un conseiller du roi au bureau des finances, qu'il continue à rencontrer lorsque l'exil est terminé. Suzanne le trompa avec un ami à qui il pardonna :

Toi dont la délicatesse,
Par un sentiment fort humain,
Aima mieux ravir ma maîtresse
Que de la tenir de ma main,
Tu me vis sans scrupule en proie à la tristesse,
Mais je t'aimais toujours tout ingrat et vaurien,
Je te pardonnai tout avec un cœur chrétien,
Et ma facilité fit grâce à ta faiblesse.

Il devra pardonner encore et plus tard : il saura comment on s'y prend.

La Bastille facilite d'ailleurs les arrangements. Il va y faire un séjour de près d'un an, de là à Châtenay, chez son père. Ceci en avril 1718, et l'on voit réapparaître le nom de Breteuil. Voltaire ayant rédigé une supplique pour obtenir la permission de revenir à Paris, le baron de Breteuil se charge de la remettre en bonnes mains. Émilie avait environ douze ans.

En 1719, il est libre d'aller où il lui plaît. Il en profite pour courir à Vaux-Villars, aujourd'hui le Vicomte, où il est l'hôte de la maréchale de Villars à qui il a été présenté le soir même de la première représentation de son *Œdipe* au Théâtre-Français, le 18 novembre 1718. La maréchale, à Vaux, se joue du jeune homme de vingt-quatre ans inflammable et éloquent qui ne parvient point à convaincre cette coquette. Il le lui reprocha en bien jolis vers :

Cet auteur, dira-t-on, qui peignit tant d'attraits,
N'eut jamais d'eux pour son partage
Que de petits soupers où l'on buvait très frais;
Mais il mérita davantage.

Le régent va d'ailleurs aider à la défense de Mme de Villars par un nouvel exil pour quelque *Philippique* dont Voltaire n'était pas coupable. Il retourne à Sully, au Bruel chez le duc de la Feuillade, va à Ussé, à la Source, près d'Angers, chez lord Bolingbroke qui avait épousé Mlle de Villette, revient à Vaux et, l'année suivante, *La Henriade* terminée et répandue en copies sous le manteau, court à Richelieu retrouver son ami le duc de Richelieu qui était exilé à la suite de la conspiration de Cellamare. Au bref, Voltaire mène la vie de château. Il s'y plaît et il y plaît, il apprend à courtiser les dames, à leur parler, à les intéresser, à les surprendre. La gloire de *La Henriade* vient à son aide par l'aplomb qu'elle lui donne. Les rigueurs de Mme de Villars lui ont peut-être, d'autre part, plus servi, en aiguisant et assouplissant, que ne l'auraient fait de rapides complaisances.

Une fois encore, et à ce moment-là, le nom de Breteuil apparaît à côté de celui de Voltaire. François-Victor Le Tonnellier de Breteuil, marquis de Fontenay-Trésigny, est nommé ministre de la guerre en 1723. Il était neveu du père d'Émilie. Son père était de robe, conseiller d'État. Lui, fut-ce pour maintenir l'alternance qui semble de règle dans cette famille? avait été nommé, en 1718, intendant du Limousin où on l'alla chercher pour en faire un ministre de la guerre à la place de Le Blanc. En quoi l'administration du Limousin l'avait-elle préparé à celle de la guerre? En rien du tout. Ce qu'on dit alors des raisons de la promotion est trop pittoresque pour en éviter la courte digression, sans en jurer toutefois.

C'était, paraît-il, la rançon d'un service rendu au cardinal Dubois, l'un des tours les mieux joués de ce premier ministre aussi vilipendé qu'exalté par les historiens. Dubois, précurseur, là aussi, de Talleyrand, avait commis un beau matin l'inconséquence de se marier. Il n'avait pas tardé à s'en repentir, et ses efforts, depuis lors, avaient tendu à cacher cette folie. Il y avait réussi, mais y réussirait-il toujours? Il n'était pas tranquille. Un archevêque de Cambrai pouvait-il vivre avec cette menace sur sa mitre? Le mariage avait été célébré en Limousin.

Dubois s'en ouvrit à Breteuil, intendant de cette province. J'en fais mon affaire, dit Breteuil. Une belle nuit il débarque chez le curé du village où avait eu lieu le mariage, et lui demande l'hospitalité. On mange, on trinque, on boit, et Breteuil savait boire et faire boire. Au bout d'une heure le brave curé s'endort complètement ivre, non sans que Breteuil se fût renseigné sur l'armoire aux registres. Il y court, en tire le registre révélateur dont il arrache la page accusatrice, le remet en place, et brosse à travers champs.

Mais il y avait un notaire, celui qui avait rédigé le contrat. Breteuil va le trouver, à Brive, et par intimidation et menace se fait remettre la minute. Alors, il convoque l'infortunée épouse et la terrifie en lui disant que, maintenant qu'il ne subsistait plus aucune preuve de son mariage, toute révélation serait tenue pour imposture et punie du plus noir cachot. Et il courut à Paris remettre acte et contrat à Dubois qui l'en remercia en le nommant secrétaire d'État.

A la suite de quel incident Voltaire eut-il affaire à cet ingénieux Breteuil? on l'ignore. L'intérêt, au point de vue d'Émilie, réside seulement, étant donnée l'époque, 1723, dans le fait que ce ministre rendit service à Voltaire. Hier le baron, aujourd'hui le marquis, les relations avec la famille étaient suivies.

Voici venir cependant Mme de Rupelmonde qui emmène le brillant François Arouet en Hollande, où l'ingrat ne recherche pas Pimpette, chambré sans doute par la Rupelmonde que Saint-Simon estime « catin. » Il revient à Paris, reprend la vie de château à Ussé, à la Source et enfin à La Rivière-Bourdet, près de Rouen, chez le président et la présidente de Bernières. De La Rivière, il surveille l'impression à Rouen de *La Henriade* à qui la censure de Paris refusait son imprimatur. La présidente était jeune et jolie. Voltaire continue avec elle son éducation. L'on ne peut affirmer toutefois qu'ils « ne lurent pas plus avant. » La présidente reparaîtra plus tard dans la vie de son jeune ami pour en adoucir quelques rigueurs.

Il revient à Paris, retourne à La Rivière, revient encore,

va à Vaux, à Maisons chez le neveu de Mme de Villars, et, en décembre 1723, *La Henriade* est introduite à Paris dans les coffres du carrosse de la présidente. Il se rend à Forges avec Richelieu, la présidente l'y suit, et ils y rencontrent Mme de Béthune, l'amie de Sully, Mme de Prie, Mme de Guise, future belle-mère de Richelieu.

Rentré à Paris, il s'installe rue de Beaune, chez la présidente qui est à La Rivière. A l'automne, il va à Fontainebleau où il loge chez Mme de Prie. On l'y trouve le 27 août 1725. Quelques jours après, il assistait au mariage de Marie Leczinska à qui il était présenté. En décembre 1725 il est bâtonné par le chevalier de Rohan, et, comme il manifeste l'intention de tirer vengeance de cette lâcheté, il est mis à la Bastille, d'où il sort le 2 mai 1726 pour s'acheminer vers l'Angleterre.

Il revient trois ans plus tard, enrichi des *Lettres anglaises* et de Newton. Il prend domicile rue Traversière-Saint-Honoré dans un meublé qu'il est obligé encore une fois de quitter, à la suite d'une spéculation — où il gagna cinq cent mille francs — qui avait rempli de rage le contrôleur général Lepelletier-Desforts. Il se réfugie à Plombières auprès du duc de Richelieu. En janvier 1730, on le voit à Paris, au printemps à Rouen où il fait imprimer *Charles XII*. Rentré à Paris, il prend asile rue des Bons-Enfants, vis-à-vis le Palais-Royal, chez Mme de Fontaine-Martel, fille du président Desbordes, maîtresse de Samuel Bernard, et dont Argenson a laissé un portrait défavorable : « avare, méchante, affichant le bel esprit, ayant renoncé à avoir des amants, à cause de son érysipèle » : Argenson veut dire sans doute eczéma. Mais elle donnait à souper tous les soirs, et elle avait une loge à l'Opéra.

C'est dans votre petit hôtel,
C'est sur vos soupers que je fonde
Mon plaisir, le seul bien réel
Qu'un honnête homme ait en ce monde.
. . . . . .
Vous avez loge à l'Opéra
Au lieu de banc à la paroisse.

Cela fait passer sur bien des choses à bien des gens. A Voltaire aussi qui, s'il montra toujours beaucoup de dignité, ne nourrit jamais une excessive fierté.

Le 13 août 1732, il donne *Zaïre* qui va aux nues. Il court à Fontainebleau, avec Richelieu, recevoir les compliments de la cour. De retour à Paris, il fait représenter *Zaïre* chez Mme de Fontaine-Martel. Il semble qu'il monta sur les planches pour la première fois ce jour-là : il avait assumé le rôle de Lusignan. A la fin de janvier 1733, Mme de Fontaine-Martel meurt subitement. Obligé de quitter le logement qu'il occupait chez cette personne que la reconnaissance lui faisait traiter « d'aimable et généreuse, » Voltaire se décide enfin à se mettre dans ses meubles, et il choisit, en mai 1733, un appartement rue du Long-Pont, aujourd'hui rue Jacques-Debrosse « en face le portail de Saint-Gervais » où il s'installe enfin. Une nécessité le pousse au surplus à cesser ces boscards persistants : pouvoir recevoir, sans indiscrétion d'aucune part, la nouvelle conquête qu'il vient de faire, Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet.

Il la connaissait depuis quelque temps déjà. On a dit qu'il lui avait été présenté en 1731 par Dumas d'Aigueberre, « écrivain d'office de la cour de Sceaux. » Dumas est superflu, avec cette nuance que, en 1749, Voltaire rappellera à Dumas qu'il lui avait « fait renouveler connaissance » avec Émilie : renouveler seulement. Il écrira après la mort : « une amie de vingt ans que j'avais vue naître. » Lorsque Émilie se marie, il entre à la Bastille et, de la Bastille, ne fait qu'un bond en Angleterre. A son retour, Guébriant est l'heureux occupant, mais sur sa fin. En revanche, Voltaire fréquente Richelieu, successeur de Guébriant, et, en 1731, il participe, à l'hôtel de Richelieu, à un souper resté fameux par *La Pucelle* qui aurait pris naissance ce soir-là, au cours du repas. Il y a bien des chances pour qu'Émilie assistât à ce souper. Voltaire la rencontre, aussi, chez Argenson, chez Maisons, chez plusieurs amis communs. Des yeux perspicaces ne se trompent guère sur les rapports d'une femme avec le maître de la maison, surtout lorsque ces yeux sont ceux d'un homme expé-

rimenté dans les mondanités, comme était le jeune François Arouet à ce moment-là. La discrétion n'est pas, non plus, la qualité principale de don Juan, Richelieu dut faire des confidences. Voltaire s'intéressa à cette jeune femme intelligente et qu'il constatait ou devinait peu rigoureuse. Jeune encore, trente-sept ans, plein d'expérience galante, jouissant d'un prestige considérable, séduisant, charmant, adroit, il commença des approches que les rencontres chez Richelieu ou Maisons rendaient fréquentes et faciles. Il semble donc qu'il faille faire remonter l'intimité à 1732, au moment de *Zaïre* qui nimbait son auteur, alors qu'il habitait chez Mme de Fontaine-Martel. La mort de l'hospitalière vieille dame le décida; il s'installa. Et ce fut bien une crémaillère du foyer comme de l'amour durable dont la pendaison fut fêtée un soir de juin 1733, rue du Long-Pont, par un souper que Voltaire chanta. La duchesse de Saint-Pierre et son amant le comte de Forcalquier, auteur des *Blasés*, vinrent chez lui avec la marquise du Châtelet, et il les compara aux trois anges qui se montrèrent à Abraham. Une partie carrée assit une liaison jusque-là instable, désormais par ce souper avouée, annoncée, peut-on dire, aux populations. N'a-t-on jamais pensé à poser une plaque sur la maison de la rue Jacques-Debrosse, qui célébrerait et au besoin représenterait Voltaire enchaîné enfin? Elle serait au moins aussi légitime que le balustre, à Annecy, de Jean-Jacques et de Mme de Warens.

Passe alors une première année d'amour. Voltaire n'avait pas quarante ans, Émilie était ardente et blessée, il se piqua de la solacier et de ne rien céder à son prédécesseur; mais, là, ses galanteries passées avaient émoussé sa petite vanité. Ce fut plus que ce que Sainte-Beuve a appelé le clou d'or qui eut toutefois sa part. Les lettres de 1733 sont significatives. Elles partent avant tout d'un homme émerveillé en présence d'un esprit ouvert et vif que l'amour aiguise sans lui faire perdre tout jugement. En août, Voltaire écrit à son ami Cideville qu'il lui enverrait bien l'*Épître sur la calomnie* qu'il vient de composer, mais qu'Émilie, à qui elle est dédiée, le lui a défendu. Au fait, Cideville ne connaît pas

Émilie? Il la lui présente sans façon « belle et sachant être amie, d'une imagination juste et fleurie, d'une sublime raison à saillies trop vives, ayant chassé de sa maison certain enfant tendre et fripon, mais y retenant la coquetterie, et passant la vie avec le monde qui l'ennuie et des banquiers de pharaon. » A la même époque, il écrit à Maupertuis, ami de Mme du Châtelet : « Elle se livre au monde sans l'aimer beaucoup, » et il conclut :

L'amitié jamais ne s'altère,
Elle rend sagement heureux.
L'amour aurait plus de quoi faire,
Mais c'est un fou trop dangereux.

On se peint soi-même lorsqu'on croit peindre les autres. Voltaire ne ressentait pas pour Émilie l'entraînement de sens déréglés. Il estimait le don qui lui était fait, mais il demandait à Émilie ce qu'il avait moins sollicité de ses autres amours, de l'amitié, de la stabilité; il était heureux avant tout de rencontrer une intelligence capable de se mettre à l'unisson de la sienne, de ressentir les mouvements de son esprit et de partager tous ses orages de cervelle.

D'emblée, en effet, Mme du Châtelet était entrée dans le cycle des préoccupations de Voltaire, non pas parce qu'elles étaient celles de son amant et donc sans se soucier d'y rien comprendre, mais, au contraire, ne les adoptant qu'après les avoir comprises, bien mieux, ne craignant pas d'y contredire, d'en avoir de personnelles qui étaient indifférentes à lui-même. Les premières lettres d'elle qui nous sont parvenues sont datées de la fin de 1733 et du commencement de 1734, de la lune de miel. On y voit que tandis que Voltaire travaille au *Temple de la gloire*, à l'*Épître sur la calomnie* dédiée « à une femme très malheureuse et très calomniée » (allusion vraisemblable à l'empoisonnement Guébriant et aux vanteries de Richelieu), à *Adélaïde du Guesclin*, à deux opéras qui ne furent jamais représentés, tandis enfin que, suivant sa coutume, il accumulait les vers, la philosophie, le bibelotage et les tableaux, car il ajoutait au travail cette nouvelle passion, tandis qu'il

écrit et bibelote, elle continue ses dévotions à Uranie. Voltaire faisant de l'entérite, comme on dirait aujourd'hui, elle en profite pour se rendre à Créteil où sa mère possède une petite maison. Ses journées s'y passent dans la société des binômes et des trinômes, et elle prie son ami le savant Maupertuis de lui envoyer du travail.

Elle écrira un jour : « J'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon âme, et ces dix ans, je les ai passés en tête à tête avec lui, sans aucun moment de dégoût ou de langueur. Quand l'âge et les maladies ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir. J'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, et mon cœur exempt de soupçons (elle se flatte) jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimée. » Si, comme on le prétend, l'un des deux aime toujours plus que l'autre, ce fut elle certainement de par ce que révèlent Guébriant et Richelieu, mais sans qu'elle abdiquât jamais. Et il est prodigieux de voir cette femme garder vis-à-vis de l'entraînant Voltaire une personnalité si bien marquée de son propre sceau. Combien, après une telle fortune, auraient laissé pour tout potage quelque variante d'une quelconque *Princesse de Clèves*! Émilie s'enflammant au contact de Voltaire ne brûla jamais que d'une flamme scientifique, et, auprès de ce déiste, elle restera athée, car elle a dit un jour qu'elle n'avait pas la foi; elle n'a pas dit qu'elle ne l'avait plus. Elle ne célèbre pas, comme fait Voltaire, les charmes de l'amitié plus grands que ceux de l'amour, elle ne renvoie pas « le petit dieu fripon, » mais elle reste elle-même à côté du dévorant génie qu'elle admirait, ce qui ne serait rien, mais qu'elle aimait, ce qui est tout pour l'abandon. — Le trait est capital chez elle, il devait être indiqué dès le début.

Les étranges amants? L'amour n'existe pas en soi, ses sortes sont aussi diverses que les individus, chacun aime à sa façon, la leur est à base spirituelle, — moins d' « esprit » d'une part que de l'autre toutefois — et l'événement va prouver que l'esprit dominant ne s'oppose pas à la tendresse dont le dévouement est la pierre de touche.

Mais que devient M. du Châtelet dans cette algèbre? Il

va et vient, il est à l'armée, il paraît à Paris, rue Jacob où se trouve le domicile conjugal, et assiste aux couches de sa femme, les unes d'un garçon mort l'année suivante, les autres d'une fille mort-née. Puis il repart pour son régiment, indifférent ou même satisfait.

Mme du Châtelet, elle l'avouera, ne pleure pas abondamment ces deux enfants à l'incertaine paternité. Comme tant d'amantes, et c'est encore une preuve de sa passion plus vive, elle est exclusive, toute à l'amour, ne réservant de petit coin qu'à la géométrie. Et, dès avril 1734, elle se trouve à Montjeu, près d'Autun, d'où elle va partir pour de nouveaux destins qui rendront à jamais illustres ses amours et sa science. En compagnie de Voltaire, elle mariait, à Montjeu, son parent et leur ami le duc de Richelieu.

Chacun de son côté s'est vanté d'avoir fait ce mariage-là ; ils pouvaient s'en prévaloir tous les deux. Voltaire pensait à tout ; il songeait à rendre encore plus étroits les liens qui l'attachaient à Richelieu puissant à la cour, en vue de ses imprudences fatales. Mme du Châtelet alliée du duc et ex-autre chose encore, en rapport aussi avec la famille Guise que Voltaire connaissait, fut le naturel truchement de la combinaison profitable.

Ces Guises étaient bien peu Guise, par substitution et équivoque. Le dernier prince de la maison de Lorraine qui fut duc de Guise et pair de France était mort âgé de cinq ans en 1675. Son héritière, sa tante Marie de Lorraine qui mourut en 1688, laissa ses biens aux Condés en faveur de qui Louis XIV, en 1704, érigea de nouveau le duché-pairie. Il n'y avait donc plus de Guise en France que Condé.

Vivait cependant en Lorraine un descendant d'un cadet de Claude, fils de René de Lorraine, en faveur de qui François Ier avait érigé le duché-pairie de Guise. Ce descendant, Joseph, obtint en 1718 de son cousin Léopold, duc régnant de Lorraine, des lettres patentes qui remettaient le nom de Guise — un village lorrain porte aussi ce nom — en circulation dans la famille de Lorraine. Par prudence, le duc fit

donner à son Joseph un titre de prince du Saint-Empire, et le nouveau Guise se fit appeler prince de Guise. Les Condés n'avaient plus qu'à se taire, ce qu'ils firent.

Joseph se montra parfaitement indigne de ces faveurs. Voltaire lui décocha :

Lorsque je vous entends et que je vous contemple,
Je profite avec vous de toutes les façons :
Vous m'instruisez par vos leçons,
Et me gâtez par votre exemple.

Lui et sa femme causèrent le scandale de la régence cuirassée pourtant. Au cours de leurs gambades, une fille était née, Dieu sait comment. Ce fut elle que Voltaire offrit à Richelieu. Le prodigieux, c'est qu'elle était charmante, Voltaire le lui avait écrit :

Vous possédez fort inutilement
Esprit, beauté, grâce, vertu, franchise;
Qu'y manque-t-il? Quelqu'un qui vous le dise,
Et quelque ami dont on en dise autant.

Richelieu se laissa persuader qu'il était cet ami. Le ménage fut bon, et, quand Mme de Richelieu mourra bientôt de tuberculose, son mari la pleurera sincèrement : « Il n'est que de vivre, on voit tout et le contraire de tout, » a dit Sainte-Beuve. Et l'on cite de cet imprévu mari ce mot d'une jolie désinvolture. Il présentait à la cour sa femme Sophie de Guise, qui était la seconde. Son écuyer qui avait été l'amant de la première, une Noailles, s'avance pour le féliciter :

— Vous savez déjà que je suis marié? s'écrie Richelieu. Je reçois vos compliments, mais de loin, je vous prie, de loin!

Émilie et Voltaire sont donc à Montjeu tout à ces noces, leur œuvre, à leurs amours aussi qui jouissent de liberté.

Voltaire plein de verve et de bonheur accable les nou-

veaux époux de ses vers et de sa félicité, de ses conseils aussi :

Guise, des plus beaux dons avantage céleste,
Vous dont la vertu simple et la gaîté modeste
Rend notre sexe aimant et le vôtre jaloux;
Vous qui ferez le bonheur d'un époux
Et les désirs de tout le reste,
Quoi! dans un recoin de Montjeu,
Vos doux appas auront la gloire
De finir l'amoureuse histoire
De ce volage Richelieu!
Ne vous aimez pas trop, c'est moi qui vous en prie;
C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours :
Il vaut mieux être ami tout le temps de sa vie
Que d'être amants pour quelques jours.

Et la pièce trop longue pour être citée, trop vive peut-être aussi, mais si charmante et qui commence : *Un prêtre, un oui, trois mots latins, A jamais fixent vos destins....* La malice de Voltaire est extrême, correspondant à sa jeune ferveur.

Des bruits, cependant, à la fin d'avril, arrivent inquiétants. Comme toujours, Voltaire joue l'innocent, et son inconscience lui permet une certaine sincérité. Il a fait imprimer à Rouen ses *Lettres anglaises* où, par la glorification des quakers et du parlement anglais, toutes les doctrines officielles théologiques, politiques, scientifiques et littéraires de la France sont immolées sur l'autel de Locke, de Newton et de Shakespeare. C'était bien, mais insuffisant pour un Voltaire qui avait ajouté à ces affirmations de l'évidente et arriérée sottise des Français quelques pages assez piquantes sur Pascal. Le tout soigneusement ficelé était destiné uniquement, bien entendu, à rester sous forme de ballot dans la cave, qu'en pourrait-on faire d'autre? Mais la perfidie et l'avidité de ces libraires sont sans seconde. N'ont-ils pas l'audace de vendre ces opuscules écrits manifestement pour les rats? Le libraire Jorre est arrêté, les *Lettres anglaises* sont déférées au parlement qui, peu de temps après, les fera brûler par la main du bourreau.

Voilà Voltaire, à Montjeu, dans les transes et aux champs où le jette un message d'Argental : « On va lancer contre vous une lettre de cachet, filez. » Le soir même, il avait disparu.

Un mois plus tard, après avoir erré çà et là, à Bâle, à Philipsbourg où il avait été fêté par les Contis, à Bruxelles peut-être, il arrivait sans bruit, sa piste perdue, il arrivait à Cirey où il était déjà venu en courant quelques mois auparavant, et dont il avait apprécié la solitude et la proximité lorraine. Commencent alors les belles années, illustres dans l'histoire des lettres, dont le château champenois semble encore aujourd'hui arborer sur ses murs la fierté et la gloire.

En Champagne sud-orientale, aux confins de la Lorraine, à mi-chemin de Chaumont et de Bar-le-Duc, dans une région accidentée, formée de vallées profondes, étroites et couvertes de bois épais, le village de Cirey tout ceinturé de coteaux borde une petite rivière, la Blaise, affluent de la Marne. Sur l'une de ces croupes, brusquement coupée comme un promontoire, le château est assis, tournant le dos au village et face au parc étendu en terrasse le long de la Blaise.

Au bord du ravin où coule celle-ci, et surplombant la rive gauche, se dresse, regardant le nord, l'aile la plus ancienne construite sous Louis XIII. La vue, de ce côté, est bornée, Mme de Grafigny en a maudit l'aspect. Une colline boisée remonte raidement, en effet, formant la rive droite de l'étroit cours d'eau, et barre l'horizon aux fenêtres qui buttent sur elle. Cette vieille aile détache de son flanc méridional un commencement de corps bientôt interrompu, et qui élève sous un toit d'ardoises un très haut pignon coupé auquel vient s'emmancher une longue galerie à simple rez-de-chaussée que le XVIII^e siècle le plus pur marque de sa grâce : c'est le corps construit par Voltaire, ou sa galerie, avec sa porte centrale aux chambranles et jambages couverts des attributs des sciences et des arts sculptés dans la pierre, et que surmonte, en clef, une coquille d'un galbe parfait, flanquée de têtes de dieux. Dans l'arc se lit l'inscription : *Deus nobis haec otia fecit.* Au bout

de cette galerie enfin, une autre aile, celle du midi, achevée dans sa partie postérieure seulement.

Du haut des marches qui s'échelonnent sous la porte historiée, ce n'est pas la montagne que rencontre au levant le regard, mais les parterres, la forêt de l'Étoile en amphithéâtre, la rivière serpentante qui s'est frayé un chemin entre les collines jusqu'à l'horizon dessinées. Les hommes ont pu passer, le paysage n'a pas changé, et tel Voltaire vit celui-ci, tel on le voit aujourd'hui, mélange savoureux de rudesse et d'aménité, qui dut plaire dès l'abord à l'âme si contrastée du poète de *La Henriade* vulgarisateur de Newton. Si une Grafigny n'a vu que le ravin sous la vieille aile, n'est-ce pas toute une leçon qui nous est donnée du siècle qui attendait Rousseau pour aimer la nature? Ces bois trop proches où se cognait Grafigny, quiconque de nos jours en appréciera la noblesse et la gravité. Que l'échappée de Lunéville, qui va apparaître tout à l'heure, n'ait même pas senti le charme de la façade jardinière, cela confond l'âme moderne éprise de belle ordonnance, experte aux ondes ruisselant parmi les prés, amoureuse des quinconces et des bosquets, amie de la sérénité des pelouses que les ormes ou les chênes ombragent et limitent. Voltaire a senti profondément cette paix, et il a vécu à Cirey ses jours certainement les plus heureux si l'on ne peut dire les plus féconds, puisque tous ses jours se disputent à qui sera le plus abondant. On l'y devine épanoui, maître de lui, autant que cet excité pouvait l'être. La quarantaine venue, l'âge des premières mélancolies qui font apparaître devant nous, à les toucher, les années bientôt réduites aux douceurs de l'amitié, il goûte l'ineffable joie, dont on n'ose plus rêver, d'être, dans un paysage pacifique, profondément aimé.

Le Cirey des Châtelets était loin de ressembler au Cirey que Voltaire agrandit et qu'il a idéalement légué à la postérité. Dès le x^e^ siècle, un château féodal à quatre tours siégeait sur le promontoire qui domine le village. On possède sur lui un document daté de 1084. Tout le dessin en a été retrouvé : le château d'aujourd'hui occupe l'emplacement de l'ancienne basse-cour.

Ses vicissitudes avaient suivi celles de ses maîtres. Les Châtelets comptaient trois branches principales, Châtelet, Châtelet-Pierrefitte et Châtelet-Lomont. Cirey appartenait à Antoine du Châtelet-Pierrefitte depuis 1415 que l'un de ses ancêtres avait épousé Alix de Saint-Eulien, fille unique du seigneur de Cirey, Antoine qui en subit le sac et la ruine à peu près. Il avait cru devoir à son sang lorrain de soutenir les Guises de la Ligue. Puis, il réfléchit et passa au roi. Mal lui en prit. Partis de la jolie et pittoresque Joinville, les Guises, le 5 mars 1592, vinrent mettre le siège devant Cirey qu'ils emportèrent, éventrèrent de cent vingt coups de canon et brûlèrent en partie. Le 8 mars, la garnison s'étant rendue, Antoine était fait prisonnier, archives détruites, village incendié. Antoine élargi revient néanmoins à Cirey qu'il répare tant bien que mal. Il le laisse assez minable, mais encore redoutable, à son neveu Louis-Jules qui se met au service du roi de France pour combattre les protestants des Cévennes. Devenu maréchal de camp, Louis-Jules passe à Gaston d'Orléans dont il prend le parti contre le roi lors de l'exil de Marie de Médicis. Il s'enfuit avec Gaston, Cirey est confisqué, le château rasé, et la terre donnée à Claude de Lenoncourt qui la vend aussitôt. Leçon et vengeance sans doute, mais plus générales qu'il n'y paraît. Cirey était l'un des repaires si nombreux alors d'une aristocratie oppressive qui ne justifiait plus son onéreuse protection. Et déjà, lors de la défaite d'Antoine, le peuple d'alentour demandait la destruction du féodal réduit. Richelieu, lorsqu'il rasa systématiquement tant de forteresses seigneuriales, répondait au moins autant à des requêtes populaires qu'à la nécessité d'abattre le refuge des rebelles au roi. Celui-ci s'identifiait avec les opprimés, les secondait; son autorité n'était pas seule en cause, mais aussi bien le soulagement des populations.

Louis-Jules entre cependant en campagne avec Gaston, est battu avec lui à Castelnaudary en 1632, et s'enfuit à Béziers. Sa femme restée défendait énergiquement ses droits. Elle faisait opposition à la confiscation, à la vente de Cirey. Elle s'ingénia à mille combinaisons de substi-

tution du domaine. En 1634 Louis XIII pardonnait à son frère et aux complices, Louis-Jules revenait à Cirey qu'il allait reconstruire maintenant.

Il se donna à cette tâche avec la plus grande ardeur. Son plan était colossal. Le bâtiment devait comporter quatre pavillons dont celui du nord, dit la vieille aile qu'on voit aujourd'hui, fut édifié le premier, pavillons qui seraient reliés par des corps ou galeries. L'aile du midi fut commencée, resta coupée de la première, et c'est un château au quart édifié, demeuré peut-on dire patte en l'air, que trouva Voltaire qui relia les deux ailes existantes par sa galerie. Il avait composé cette inscription si convenable à l'histoire de cet ambitieux château, et qui n'a pas été retrouvée sur les murs :

Ingens incepta est, fit parvula casa; sed ævum
Degitur hic felix et bene, magna sat est.

Clogenson dit avoir vu en 1821 et 1827 « le principal corps de Cirey resté dans l'état où il était en 1736 » avec l'inscription qu'il cite légèrement différente :

Hæc ingens incepta fit domus parva....

Comment en effet aurait pu Louis-Jules achever le plan grandiose? Il avait engendré douze enfants dont survécurent finalement un fils, Charles, et une fille. Charles — il fut le premier qui prit le titre de marquis — eut un fils, Armand-Jean, mort sans enfant, et dont hérita sa tante, la fille de Louis-Jules. Celle-ci céda Cirey à sa nièce, épouse d'un Châtel-Lomont, et le domaine tomba au petit-fils de cette nièce, le mari d'Émilie de Breteuil, Florent Claude de bénigne mémoire. Après Florent Claude, Cirey passe à son fils qui épouse en 1752 une Rochechouart. Il accomplit une brillante carrière de soldat et de diplomate. Il est promu duc et colonel des gardes-françaises. On le trouve ambassadeur à Vienne et à Londres. Arrêté en 1793, il fut guillotiné le 14 décembre, et sa femme trois mois après lui.

Il n'avait pas d'enfant, mais sa femme avait une nièce née Damas, épouse d'un Simiane, « d'une figure, d'une taille, d'une tournure, d'une grâce, d'un ensemble enchanteur », dit d'elle le comte d'Espinchal dans ses passionnants *Souvenirs d'émigration*. Son mari fut le seul à ne pas pouvoir profiter de ces dons : « amoureux sans succès et mari sans jouissance, il se brûla la cervelle » en 1784. Mme de Simiane quittant La Fayette que toute la cour, raconte Mme de Boigne, « jeta dans ses bras » — et la scène de tout le public les acclamant lorsqu'ils parurent au bord de leur loge à l'Opéra, en dit long sur les mœurs du temps — quittant aussi Madame dont elle était dame d'honneur, Mme de Simiane vient vivre avec sa tante et son oncle Châtelet qui, en 1789, lui font donation de leur château. Échappée à la guillotine, elle regagna Cirey après la tempête. Elle n'y retrouva aucun meuble, les murs nus comme Antoine les avait connus autrefois, après la Ligue. Patiemment Mme de Simiane se mit à la tâche de réfection. Sous le Consulat et l'Empire, Cirey devint l'asile de bien des proscrits : La Fayette ami maintenant, le baron de Montesquieu, Noailles, Damas, Lally-Tollendal, Brézé, Rohan, etc. Sous la Restauration il constitua un centre mondain recherché. Mme de Simiane meurt en 1835, léguant Cirey à son neveu Roger de Damas qui, selon une tradition difficile à élucider comme à contrôler, se serait appliqué dans son zèle religieux — dans quelle mesure Mme de Simiane s'y serait-elle aussi employée? — à supprimer tout ce qui pouvait encore, à l'intérieur du château, rappeler l'hôte impie, le Voltaire de diabolique mémoire. Le fils de Roger, Henri de Damas, vendit Cirey en 1892 à Armand Viellard, le grand industriel des Vosges, qui le donna à sa fille, la vicomtesse Jean de Salignac-Fénelon qui l'habite aujourd'hui et s'efforce d'en respecter les quelques souvenirs que la sauvagerie humaine a bien voulu y laisser subsister.

Il faut revenir. Au mois d'octobre 1734, cinq mois après Voltaire, Émilie s'installa à Cirey. En octobre seulement; ils avaient dû se séparer à la fin d'avril. Si l'on se tient

d'une part aux lettres de Voltaire, on ne constate aucune amertume de ce retard, du moins versée au sein des amis, et toutes ses lettres à Émilie ont été détruites ou perdues. Si l'on se tient d'autre part aux lettres que Mme du Châtelet écrit à ses amis — on ne possède non plus aucune de ses lettres à Voltaire — on l'entend qui crie son désespoir de cette séparation; elle ne peut s'habituer « à vivre sans lui, » elle a de son ami un besoin impérieux et irrésistible. Donc d'un côté, calme et confiance, de l'autre trouble et impatience. La vérité est plus nuancée.

Voltaire n'est pas suspect. La tâche qu'il vient d'entreprendre à Cirey le justifie pleinement et tout de suite. On ne s'adonne pas à la réfection complète d'un pareil château, à la construction d'un corps considérable, à l'aménagement complet d'un intérieur délabré, si l'on n'a pas l'intention de demeurer. La salubrité intellectuelle de Cirey lui étant révélée, le parti de Voltaire est pris aussitôt, il se fixera en Champagne avec son amie. D'un coup d'œil, il a vu ce qu'il peut tirer de cet embryon d'une demeure trop ambitieuse, dont il peut faire encore une belle résidence. L'aile du midi restée inachevée et isolée, il la reliera à l'aile du nord par un corps ou galerie regardant les jardins vers le levant. Des cloisons seront abattues, d'autres dressées, des portes calfeutrées, des meubles distribués, le jardin enfin redessiné et replanté. « Des terrasses de cinquante pieds de long, des cours en balustrade, des bains de porcelaine, des appartements jaune et argent, des niches en magots de la Chine, » dit Voltaire à Thieriot. Il commande à Oudry deux tapisseries représentant des scènes de *La Henriade*, et il songe à demander à Boucher cinq tableaux qu'il paiera deux mille livres.

Dans sa délicatesse, Voltaire attribue ces travaux à son amie : « Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes, elle change les cheminées en escalier, les escaliers en cheminées. Elle fait planter des tilleuls où j'avais proposé des ormes, et si j'avais planté un potager, elle en ferait un parterre. De plus elle fait l'ouvrage des fées dans la maison. Elle change des guenilles en tapisseries. Elle trouve le secret de meubler Cirey avec rien.... Je suis

son garçon jardinier.... » Et il envoie à son Émilie ces vers d'une mélancolie toute pénétrée de bonheur :

On dit qu'autrefois Apollon,
Chassé de la voûte immortelle,
Devint berger et puis maçon
Et laissa là son violon
Pour la houlette et la truelle.
Je suis cent fois plus malheureux :
Votre présence m'est ravie;
Je ne vois donc plus vos beaux yeux;
Je vous perds, charmante Émilie;
C'est moi qui suis chassé des cieux.
Pour vous dans ce triste séjour,
Je m'adonne à l'architecture;
Les talents ne sont pas enfants de la nature,
Ils sont tous enfants de l'amour.

Sous le badinage, quelle allégresse d'avoir enfin découvert la vie agreste, l'asile où fuir un monde qui à cette heure n'offre aucun attrait! Le brillant cavalier des châteaux de la jeunesse a cédé la place à l'homme champêtre. Plus tard, Voltaire retournera à ses premières amours, et il paiera trop cher cette dissipation pour ne pas la maudire. D'ici là, des années vont passer, de joie et de félicité.

Émilie est-elle d'accord avec lui? Aspire-t-elle autant que lui à la réunion dans « le désert de Cirey? » Il dira dans ses *Mémoires* qu'alors qu'il commençait à sentir le vide et l'inutilité de sa vie dans Paris turbulent, au milieu des cabales et avec les mauvais livres, parmi les « bassesses et les brigandages des misérables qui déshonorent la littérature, » il rencontra, en 1733, une jeune femme « qui pensait à peu près comme lui, » et qui prit la résolution d'aller passer plusieurs années à la campagne pour y cultiver son esprit « loin du tumulte du monde. » La réalité est moins favorable à l'accord immédiat, et Émilie ne se résigna à Cirey qu'après avoir tout fait pour l'éviter, lorsqu'il lui fut bien prouvé que Voltaire ne céderait pas, et qu'elle ne pouvait se passer de lui. La perspective était sévère, en effet. « Désert » n'était pas un vain mot. Encore de nos

jours, Cirey reste d'un accès difficile que l'automobile rend seulement plus aisé. Ce devait être alors le véritable exil. Il faut bien aimer pour s'y contraindre. Elle aimait, mais elle aimait aussi la société, la cour dont elle était, les plaisirs mondains et toute l'activité des salons où elle brillait par sa vivacité, son intelligence, et où sa passion du jeu pouvait s'exercer. Comment aurait-elle acquis des goûts champêtres dans un monde qui ne possédait des terres que pour les revenus à en tirer? C'est devenu banalité que de constater l'indifférence de ce temps envers la vie hors de Versailles. Les effets des mœurs instituées par Louis XIV continuaient à se faire sentir, avec cette seule différence que Paris avait été adjoint à Versailles comme lieu possible de séjour. Mme du Châtelet partageait sur ce point les idées générales, demeurer à Cirey ne pouvait pas ne pas lui apparaître extravagant, et n'aurait-elle donné que cette preuve d'amour à Voltaire qu'elle suffirait. Elle se résigna, mais lutta longtemps. Il n'y a qu'à observer les faits pour s'en rendre compte.

Voltaire parti de Montjeu, elle reste chez Richelieu tout le mois de mai et une partie de juin. Elle se plaît dans l'atmosphère brillante dont elle prolonge l'agrément. Au moment que Voltaire arrive à Cirey, elle quitte Montjeu. Pour rejoindre Voltaire? Non, pour aller à Paris. Mais, gagner Cirey, ne serait-ce pas déceler la présence de Voltaire? Cirey est loin de tout, on peut y demeurer des semaines sans soupçon. N'y a-t-il pas des démarches à accomplir à Paris, en vue d'apaiser les colères officielles? Argental, l'infatigable servant y suffit, et Émilie le laisse agir, employant une partie de son temps, dans Paris, à étudier la géométrie avec Maupertuis, et l'astronomie avec Clairault. Elle n'oublie pas les salons où elle joue passionnément.

Femme heureuse, elle voudrait aussi jouir un peu de son bonheur par l'ostentation qu'elle en fera. Le bonheur n'est-il pas fade lorsque personne ne le voit, ne l'envie, si on n'en éblouit pas le prochain? Les amis doivent enrager, ou est-ce la peine? Quel plaisir d'avoir tiré à la loterie un homme célèbre si on ne l'affiche pas? Il est difficile à

une femme qui attelle à son char un grand homme de n'en pas faire ostentation. Émilie s'aperçoit que ce monde autrefois méprisé n'est pas si détestable. Le monde épouse les circonvolutions de l'amour. Voltaire, se dit-elle, ne peut persister dans sa fantaisie bucolique ; le danger passé, l'exil deviendra inutile, Voltaire partagera les sentiments de son amie : on prête toujours aux autres ce qu'on ressent. Elle prépare une rentrée qui ne peut tarder. Voltaire se hâtera bientôt d'accourir et ils reprendront ensemble l'existence qu'ils ont déjà menée durant la première année de leurs amours. Elle leur fait un lit.

Lors d'une course à Cirey en septembre elle a exposé de ce programme la partie avouable, c'est-à-dire ce qu'il contient d'utile à la carrière et au triomphe des idées, elle a invoqué en même temps ses travaux personnels, tandis que Voltaire annonce à ses amis son installation définitive dans ce château de son amie qui voit sans déplaisir renaître les murs et s'embellir le décor de l'asile promis à ses vieux jours :

> Du repos, une douce étude,
> Peu de livres, point d'ennuyeux,
> Un ami dans la solitude,
> Voilà mon sort, il est heureux.

Ils ne cédèrent, ce jour de septembre, ni l'un ni l'autre, se flattant chacun que le temps aurait raison de la résistance. Émilie dut rentrer à Paris sans avoir rien obtenu. L'excuse lui servit d'un château tout éventré et plein d'ouvriers. Quant à Voltaire, on ne sait au juste où il se trouve. Ses lettres disent Bruxelles, mais il est visible que c'est pour dérouter. Il a dû rester à Cirey caché et surveillant les travaux. De toute façon, il ne suit pas Émilie à Paris où on la rencontre chez Mme de Richelieu, à l'Opéra, au bal du mardi gras, à Chantilly où elle reste huit jours, et même au café, chez Gradot, quai de l'École, le Tortoni du temps, où elle donne rendez-vous à Maupertuis.

Ne se tenant toujours pas pour battue dans ses projets

de vie double, balancée, elle n'imagine rien de mieux que de jouer du sentiment dont elle est riche, la jalousie. Je vais l'inquiéter, se dit-elle, quelque bruit lui parviendra bien, qui le fera accourir. Les démarches hardies n'effrayèrent jamais Mme du Châtelet. On ne sait pas si elle poussa les siennes à l'extrême, et demanda à Clairault ce qu'elle avait demandé autrefois à Richelieu, une diversion et un apaisement. Il faut s'attendre à tout d'une femme ardente et péremptoire. La seule concession qu'elle ait pu faire à la vertu fut de se dire : nous verrons bien si la mienne résistera. L'astuce humaine arrange les pires abdications au mieux de leur excuse.

Clairault avait de la figure, on ne savait qu'admirer davantage : sa science ou sa prestance, et ce qui se passera plus tard permet un certain soupçon de la façon dont s'y prit Émilie pour s'assurer de sa propre persévérance voltairienne, pour se rendre compte si elle pouvait résister à Voltaire et à elle-même qui se débat. Clairault se montra-t-il décevant? Il ne parut pas, en tout cas, valoir Voltaire qui ne s'émouvait pas, d'ailleurs. L'amour étayé de l'affinité spirituelle apparut dans sa puissance, elle ne barguigna plus. Avec la souplesse de son sexe, elle dut même se féliciter d'une expérience qui lui montrait la route à suivre désormais. Elle rallia Cirey.

Il y eut un regain toutefois. L'hiver écoulé, le couple qui a joué à bâtir et à planter vient passer quelques jours à Paris. Voltaire s'est aperçu qu'il ne doit pas abuser. Une détente de la rigueur s'impose. Peut-être, lui aussi, est-il taquiné du désir de se présenter au monde, conquête au bras. Il ne lui déplaît pas de faire valoir les mérites de son trophée dans les milieux où on les voyait sans les distinguer. On les remarquera maintenant qu'il est là pour les signaler. « Je vis de dissipations depuis que je suis à Paris, » écrit-il à Cideville. Mais le sort, qui le poursuivra toujours parce qu'il le provoque avec une constance irrémédiable, va renouveler la tentation d'Émilie.

De méchants bruits courent sur *La Pucelle* dont Voltaire a rédigé durant l'hiver, à Cirey, quelques chants bien venus

qu'il ne peut se retenir de lire à ses amis. Pris de la crainte habituelle, il court jusqu'à Lunéville qu'il ne tarde pas à bouleverser de son entrain.

Que fait-elle pendant ce temps-là? Le « vieil homme, » si l'on peut s'exprimer ainsi au sujet d'une femme et qui n'a que trente ans, n'est pas mort, et il joue avec le feu. Craint-elle cependant de consentir au brûlement? Pour sûreté, celui qu'elle choisit cette fois est loin, en campagne, Richelieu. Elle le lutine par lettres. Le besoin de coqueter est grand chez elle, et voilà Cirey bien plus méritoire encore. Mais n'a-t-elle pas gardé au fond d'elle-même un petit coin réservé à cet homme secourable aux affligées? On lui proposerait de le reprendre, elle s'indignerait de bonne foi, mais elle ne serait pas fâchée qu'il lui dît l'aimer encore. Et elle lui affirme que Voltaire a pris tout empire sur son âme, ce qui est un moyen infaillible, croit-elle, pour faire dire à don Juan : Nous allons bien voir! Elle ne manque pas non plus d'invoquer l'intervention de Richelieu auprès de M. du Châtelet lui aussi à l'armée, avec Richelieu. Tout y est : « Tâchez de lui insinuer qu'il faut être fou pour être jaloux d'une femme dont on est content, qu'on estime et qui se conduit bien. » Au XVIII^e^ siècle, une femme mariée qui avait un amant mais s'y tenait, était réputée se bien conduire. Il n'est que de s'entendre.

N'aurait-elle pas voulu, cependant, en semblant promettre à Richelieu un retour possible, s'assurer de sa discrétion? Là est peut-être la clef de cet étrange flirt épistolaire. On ne fait pas au surplus une surprenante ni neuve découverte lorsqu'on s'aperçoit que les détours du cœur sont innombrables et ses abîmes sans fond. Don Juan ne retourne jamais sur ses pas. Émilie distraite tout au moins par ce stérile commerce prend alors sa décision définitive. Elle a pesé, comparé, éprouvé, elle a couru à Cirey où Voltaire la trouve à son retour de Lunéville, où elle va désormais se donner sans réserve à l'élu bien évalué. Voltaire, pour l'y contraindre, s'est montré d'une fermeté douce et d'une adroite patience. On ne saurait trop déplorer la perte de ses lettres à Émilie. Leur adjuration devait être éloquente, et habile leur tentation. N'est-ce pas à ce moment-

là qu'il envoie à son amie la belle pièce heureusement conservée :

Je vous adore, ô ma chère Uranie.
Pourquoi si tard m'avez-vous enflammé?
Qu'ai-je donc fait des beaux jours de ma vie!
Ils sont perdus, je n'avais pas aimé.

J'avais cherché dans l'erreur du bel âge
Ce dieu d'amour, ce dieu de mes désirs;
Je n'en trouvai qu'une trompeuse image,
Je n'embrassai que l'ombre des plaisirs!

Non, les baisers des plus tendres maîtresses
Non, ces moments comptés par cent caresses,
Moments si doux et si voluptueux
Ne valent pas un regard de tes yeux.

Je n'ai vécu que du jour où ton âme
M'a pénétré de sa divine flamme,
Que de ce jour où, livré tout à toi,
Le monde entier a disparu pour moi.
. . . . . .

Et ces lignes qui respirent l'allégresse : « Venez voir la maison dont j'ai été l'architecte. J'imite Apollon, je garde des troupeaux, je bâtis, je fais des vers, mais je ne suis pas chassé du ciel. »

N'était-ce pas politesse? Avec lui, merveille de cet homme infini, rien n'est simple, tout est double et même triple. Sa sincérité s'accompagne de malice, ses élans de réflexion, derrière l'amitié ou l'amour il poursuit un effet littéraire. Émilie dut éprouver quelque peine à le connaître, et peut-être faut-il voir aussi dans cette difficulté l'une des causes de sa résistance. En revanche, du jour où elle sut à quoi s'en tenir et sur elle-même et sur lui, son esprit net et brave vit nettement l'enjeu qui s'offrait, et, joueuse, elle joua pleinement sur la table de Cirey où elle s'installa.

Cette lutte intime, les lettres d'Émilie devaient en porter la trace. Seul un tel combat explique cette courte période : mai-octobre 1734, de la vie des amants, et dont

Voltaire, avec tant d'adresse et de sûreté dans le manège, est sorti victorieux : sa carrière amoureuse lui a enseigné le cœur de la femme. Le duel est capital pour Émilie vaincue mais consciente jusqu'au jour, quinze ans au plus tard, que la nature, à l'heure où elle va imposer sa critique, reprendra ses droits et se vengera cruellement.

Mais M. du Châtelet? Un étranger rebâtit son château et le remeuble, s'y installe avec sa femme, fait enfin comme chez lui. Que dit le marquis du Châtelet qui sait mieux que quiconque que la marquise est incapable de solder les frais? Il ne dit rien. Il est à son régiment ou à Paris, il s'occupe de ses petites affaires, il ne se soucie pas de ces vulgaires détails. Il ne peut même s'empêcher de nourrir une certaine affection pour cet homme si généreux et délicat qui, résolu à jouir de Cirey, entend pourvoir de ses deniers à la dépense nécessaire. Cette amitié augmentera avec les années : on verra M. du Châtelet prendre la défense de son ami, aujourd'hui il n'en est encore qu'aux commissions. Venu à Cirey en janvier 1735, il apporte cent louis d'or que l'abbé Moussinot, homme d'affaires de Voltaire, envoie à celui-ci. Lorsqu'il regagne Paris en février, il emporte un paquet de lettres pour les amis de Voltaire qui ne craint plus de compromettre Émilie sous les yeux du mari consentant, son château restauré.

Les maçons et les tapissiers n'ont plus qu'à fignoler le cadre d'une idylle. Pendant des mois, chariots et coches ont défoncé les chemins qui mènent à Cirey, apportant les pierres et le décor dont Voltaire qui a du goût veut éviter l'offense, et dont il entend adoucir le sacrifice de son amie. Ils inaugurent une vie dont la fraîcheur les émerveille, et les fait s'en attribuer l'un à l'autre la fortune. Elle est heureuse de le posséder chez elle, compris dans la propriété où elle règne en suzeraine, et cela compense bien des renoncements; il est heureux de faire vibrer cette intelligence éveillée dans ces paisibles bosquets qu'il vient de créer. Ils se promènent ravis dans ce parc de deux mille hectares, le long des deux canaux reliés à la Blaise, s'en faisant mutuellement hommage, l'une parce qu'elle les

possède, l'autre parce qu'il les a découverts. Ils apprennent une nature qui les inonde d'une joie enfantine. Ils travaillent de conserve et assez différemment pour qu'aucune rivalité ne les trouble. Ils se promettent une longue existence dans l'accord parfait. Ils s'installent pour la vie, fiers de leur résolution si originale qui ne peut convenir qu'à deux âmes exceptionnelles, déplacées dans un monde qui estimait cette retraite affectation et absurdité. Ils détiennent la vérité qu'ils apprendront aux générations, qu'ils enseignent déjà aux âmes frivoles. Ils se démontrent leur bonheur par un peu de vanité de l'avoir inventé, par une béatitude qu'ils fouettent légèrement, et une bonne volonté réciproque parfois provoquée. Un jour viendra qu'ils prendront moins de soins; aujourd'hui ils aplanissent leurs aspérités, attentifs à ne pas s'égratigner. Dans le Cirey rénové, ils en sont encore à la lune de miel pleine de précautions, lorsqu'on s'applique au sourire et à la bonne humeur. Cette application implique un effort, un soin constant à ne pas laisser jouer le libre instinct. Et ils sont trop intelligents tous deux pour ne pas voir qu'ils se contraignent par une haute vertu qu'ils admirent tout comme ils admirent leur état si particulier et original. Après avoir joué de l'étonnement qu'ils doivent produire, ils désirent tout naturellement s'en donner, comme on dit, les violons par la constatation du prochain qui, en même temps, contemplera leur sublimité. La félicité devient sévère à n'en pas éblouir les amis qu'il ne serait pas, d'ailleurs, légitime de priver d'un spectacle aussi rare. Lorsqu'on a accompli un tel chef-d'œuvre comme est leur vie, le devoir réclame qu'il soit exposé pour l'enseignement à en tirer. A quoi sert-il s'il est enfoui? Et qui donc trouverait mauvais qu'ils profitassent par surcroît de la conjoncture pour, grâce à ces témoins, remplir les heures de loisir un peu vides quelquefois, soulager l'un de la peine qu'il se donne pour que l'autre ne s'ennuie pas? Un peu de diversion au bonheur ne fait que le rendre plus précieux. Voltaire était d'ailleurs assez attentif et attentionné pour penser à atténuer au bénéfice d'Émilie la rigueur du « désert. » Ils convient des amis à venir les regarder épa-

nouis dans le paradoxe dont ils se flattent, et bientôt Cirey se garnit et se peuple, sans que personne sache jamais si la complète solitude eût servi davantage leur dessein. En pénétrant derrière eux dans la grande demeure ressuscitée et agrandie, on appréciera mieux la comédie qu'ils jouent pour eux-mêmes et le monde attentif, avec autant de candeur que de malice, d'excitation que de sérénité.

Voltaire occupait une partie du rez-de-chaussée de l'aile du nord, précisément celle où se trouvent aujourd'hui la salle à manger et la bibliothèque attenant à la chapelle construite au XIX^e^ siècle sur l'emplacement de l'ancienne. Son appartement comportait une petite antichambre, une chambre petite et basse tapissée de velours cramoisi et ornée de tableaux, de glaces à trumeaux, d'encoignures de laque, de porcelaines, d'une pendule à marabout et de statuettes à tête mobile, dites pagodes, alors à la mode. Un nécessaire en argent s'ouvrait sur la table, auprès d'un baguier de pierres gravées. A la suite de la chambre, une galerie de trente à quarante pieds de long; au-dessus de la porte, Voltaire avait fait sculpter ce quatrain :

Asile des beaux-arts, solitude où mon cœur
Est toujours demeuré dans une paix profonde,
C'est vous qui donnez le bonheur
Que promettait le monde.

Trois fenêtres distribuent la lumière dans cette galerie, flanquées de la *Vénus* et de l'*Hercule* Farnèse. En face des fenêtres, une armoire de livres et une d'instruments de physique. Entre ces armoires un « fourneau creusé dans le mur qui rend l'air comme celui du printemps, » autrement dit un poêle répandant une tiède chaleur. Ce poêle est dissimulé par une niche qui abrite une statue, l'*Amour lançant sa flèche*. Sur le socle, deux vers :

Qui que tu sois, voici ton maître,
Il l'est, le fut ou le doit être.

qui remplaçaient deux mots trop brefs et provocants tout d'abord inscrits : *Noto deo.*

Au-dessus de la cheminée trône le portrait d'Émilie flanquée de ses attributs : des livres, un compas, un perroquet, des pompons, de la musique, des diamants, des instruments de physique : on ne saura jamais la part de la naïveté ou de l'ironie dans ce méli-mélo.

La boiserie de cette galerie est peinte en jaune, les panneaux de papier peint des Indes; çà et là, enfin, tables, fauteuils, bureaux, paravents, sopha. Une porte ouvre sur le jardin.

Le gîte est confortable, bien orné, élégant, raffiné même, et d'une extrême propreté. C'est la demeure d'un homme de goût et soigneux, et on regrette bien de ne pas connaître les tableaux que Voltaire aimait à caresser de son regard.

En revanche, on connaît ceux de l'appartement d'Émilie, voisin de l'autre. Il était aussi à boiseries jaunes, mais relevées d'un filet bleu pâle, alcôve tendue de papier des Indes, lit de moire bleue, le panier du chien également, car elle avait un chien, elle aussi et déjà. Des miroirs encadrés d'argent, un secrétaire, un bureau, des encoignures. Une grande porte vitrée donnait accès à la bibliothèque. Le boudoir était bleu, le plafond de vernis Martin, la cheminée « pas plus grande qu'un fauteuil » en encoignure, des dunkerques chargées de bibelots, entre autres une écritoire d'ambre donnée par le prince de Prusse, et des pagodes, tout comme Voltaire, au témoignage de Bernis : « Je ne veux pas laisser croire à la postérité que la marquise du Châtelet fut un grave personnage; je l'ai vue occupée, des heures entières, à ordonner les ajustements d'une robe, et à mettre en mouvement une armée de pagodes dont son appartement était couvert. » Aux murs sont accrochés quatre tableaux de Watteau : *Les cinq sens, Les trois Grâces, Le baiser pris et perdu, Les oies du frère Philippe*; que sont-ils devenus? Et ce choix est révélateur du goût de Voltaire, toujours et en tout « en avant, » au moment même que mourait Watteau sans crédit, méconnu. Mais si Émilie se montre attentive à ce qui orne ses êtres, si elle a du goût et aime les bons tableaux, elle est dure à son

corps. Le prélassement lui est inconnu; on ne trouve dans sa chambre qu'un seul fauteuil et deux tabourets, tous trois de taffetas blanc. Une porte-fenêtre ouvre sur la terrasse. La garde-robe est pavée de marbre, lambrissée en gris de lin et réjouie d'estampes. Les rideaux sont de mousseline brodée. L'appartement des bains se compose d'une petite antichambre, d'une salle revêtue de carreaux de faïence avec tablettes de laque portant des livres, le pavé est de marbre. Le cabinet de toilette est vernissé de vert céladon sculpté et doré, fauteuils dorés aussi, encoignures, porcelaines, estampes, plafond peint.

Quant au reste, les chambres des invités, l'un de ceux-ci les dit « d'une saloperie à dégoûter, » et glaciales en dépit des six cordes de bois brûlées, chaque jour, dans plus de trente cheminées. Des tapisseries à personnages pendent le long des murs dont les fentes laissent passer la bise mal combattue par un feu infernal dont la chaleur se perd, d'ailleurs, dans le vaste foyer. Les fauteuils sont vieux et durs. Pour toute table, la table de nuit. Tel est l'habitat des hôtes d'un château au XVIII^e siècle.

Quelle est la vie quotidienne dans cette retraite studieuse et confortable, du moins en ce qui concerne les maîtres de la maison?

Mme du Châtelet ayant travaillé jusqu'à six heures du matin, s'est levée à dix. Mais, d'abord, à quoi travaille-t-elle? Elle veut mettre à profit sa réclusion pour avancer dans ces sciences dont elle nourrit la passion. Elle n'a jamais rien fait calmement. Ne pouvant jouer, elle travaille, acharnée. Ce n'est pas en vain qu'elle a pris, à Paris, des leçons de Maupertuis et de Clairault. Elle s'est littéralement bourrée de géométrie et d'astronomie. Elle va se débourrer maintenant. Munie par ses maîtres d'une méthode et d'éléments, elle applique et poursuit. Elle passe de la géométrie à l'algèbre, de l'art de Descartes à celui de Diophante. Elle s'élève peu à peu aux hautes spéculations mathématiques. L'astronomie de Clairault ne la retient pas longtemps dans l'observation astrale qui la conduit aux problèmes de mécanique. C'est son premier contact avec Newton, et qui

dut être son premier sujet d'entretien avec Voltaire. Les questions de physique l'attirent bientôt. Elle a un cabinet de physique dans les combles du château, sans cesse alimenté par des envois de Paris, une machine pneumatique, un télescope, une héliostat que S'Gravesande vient d'inventer. De la physique, de l'astronomie et des calculs dans l'absolu elle ne peut pas enfin ne pas tirer la conclusion qu'ils appellent. Elle s'interroge sur les autres points du mystère du monde, ceux que l'observation ne peut résoudre; la métaphysique la sollicite. Elle y court avec la même fougue. Leibnitz devient son prophète. Tandis que Voltaire écrit sur Newton, Émilie fait ses dévotions à Leibnitz, par réaction sans doute : elle changera plus tard. Le plus surprenant, c'est que ces travaux d'avancer dans les sciences, une fois acquises les bases, elle les accomplit à peu près solitaire. De temps en temps on voit arriver à Cirey quelque modeste pédagogue spécialiste qui, ses leçons données, disparaît. Une fois les notions saisies, elle vole de ses ailes, rien ne l'effraye, et elle est à l'aise devant les plus ardus problèmes d'algèbre, de mécanique ou de philosophie. Sa correspondance à cette époque est remplie de ces problèmes où l'on sent non seulement sa passion mais aussi sa capacité et sa joie de les soulever et de les résoudre.

A dix heures, elle s'est donc levée. Sa toilette a duré une heure et, à onze heures, rendez-vous des hôtes du château pour prendre le café qui se déguste en bavardant jusque vers une heure de l'après-midi. Aucun dîner n'est servi. M. du Châtelet qui a l'habitude d'un repas copieux vers midi se sustente et s'abreuve à part, en compagnie des hôtes qui le désirent, et des officiers de la maison, précepteur, secrétaires et autres. Les repas leur sont servis à midi et à huit heures du soir, et on les appelle « les cochers, » parce qu'ils mangent gloutonnement sans doute, et loin des maîtres. Après le café, chacun peut disposer de sa journée dont on devine la longueur pour ceux qui n'ont pas de *Siècle de Louis XIV* à écrire ou de théorème à résoudre. S'il fait beau on se promène en calèche. La promenade longe les bords de la Blaise, s'enfonce dans la

forêt de l'Étoile, pousse aux environs, quelquefois jusqu'à Joinville où se voit encore le vieux château des ligueurs, que les Châtelets ne pouvaient regarder sans gêne et sans satisfaction en même temps, gêne de la défection d'Antoine, satisfaction du confortable présent. De temps en temps, Voltaire, fusil à l'épaule, va chasser le chevreuil. Mme du Châtelet ne tarde pas alors à le suivre, et on la rencontre dans les sentiers des bois chevauchant sa jument Hirondelle.

Lorsqu'il se montre à ses invités, Voltaire est plein de grâce et d'attention. Il leur choisit des livres, invente des distractions, s'attendrit et même pleure au récit des malheurs de Grafigny, et va, ce à quoi la détresse de la dame est sensible, jusqu'à payer les ports de lettres. S'il reste invisible, absorbé dans la confection de quelque bombe incendiaire, et si, au contraire, Mme du Châtelet est en veine de promenade, elle appelle un invité, lui donne l'un des chevaux des écuries bien garnies, et Hirondelle flirte avec l'autre monture comme sa maîtresse avec le cavalier. Si on ne peut sortir par suite de mauvais temps, ou si quelque visiteur est malade, Mme du Châtelet, attentive à ses devoirs hospitaliers, monte à la « dégoûtante saloperie » où l'on se morfond. Elle arrange le feu, donne des soins si l'on est au lit, se harpille joyeusement avec l'hôte affaissé, lui rend les armes promptement, arrête la plaisanterie au point où elle dépasse les bornes de la taquinerie : si c'est Voltaire qui garde la chambre, elle s'assied au chevet et lit à haute voix les *Tusculanes*, dans le texte bien entendu. Les maîtres de Cirey font les honneurs de leur petit et secret royaume en gens du monde accomplis, il n'est soin qu'ils ne prennent, prévenances et grâces continues.

A quatre heures un goûter est servi, mais liberté est laissée de n'y pas venir, et comme les maîtres s'en dispensent ordinairement, on n'y paraît guère.

La journée tant bien que mal a passé. Il est huit heures, on revêt ses atours, et, à neuf heures, toute la société se réunit pour le souper, le seul repas substantiel de la journée, toute la société, même M. du Châtelet et les autres cochers

qui avaient le matin englouti de répugnantes nourritures. Mme du Châtelet préside la table, ayant son mari à sa droite et Voltaire à sa gauche, Voltaire toujours soigné, presque raffiné dans sa toilette, et même coquet : il charge, un jour, l'abbé Moussinot de lui acheter « vingt livres de poudre fine à poudrer, dix livres de poudre à poudrer de senteur, une bouteille d'essence de jasmin, douze paires de gants fins blancs, et un bâton d'ébène pour une bassinoire d'argent. » M. du Châtelet qui n'a pas faim le soir, parce qu'il a bien dîné, ne tarde pas à s'endormir et gagne vite son lit. La chère n'est pas abondante, mais délicate et recherchée, servie dans une vaisselle d'argent. Mme du Châtelet et Voltaire étaient sujets à leur bouche. Voltaire peu à peu s'échauffe, saisit le dé et devient étincelant. Attentif à chacun qu'il comble de gentillesses, habile à trouver les mots qui dérident et amusent, il dévide le fuseau des heures avec célérité. Il improvise tant de quatrains et de triolets que Mme du Châtelet veut en composer un recueil qu'elle intitulera *Emiliana*. Elle-même donne la réplique avec feu et saillies, incomparable dans la repartie. Sa joie et sa flamme sont la détente d'une journée laborieuse.

Les premiers temps, tout comme dans l'idylle intime, aucune fausse note n'éclate dans ce concert. Les deux amants se tiennent en présence de leurs invités comme ils se tenaient vis-à-vis l'un de l'autre, la bonne entente se fait sentir à toutes les heures du jour comme de la nuit. Les soirées sont charmantes et d'une innocence attendrie. Lorsqu'on a bien écouté Voltaire, on joue aux petits jeux, parfois aux cartes, mais rarement, Voltaire ne les aimant pas. Certains jours Voltaire s'amuse à montrer la lanterne magique dont il fait le boniment tout émaillé de plaisanteries inépuisables sur ses amis et ennemis. Un soir, l'esprit-de-vin de la lanterne se répand sur la main qu'il brûle. Voltaire est si bien parti, s'amusant de ses propres trouvailles, qu'il continue à pousser les verres peints avec sa main brûlée, plaisantant de plus belle, tirant de sa verve les plus folles moqueries. Un autre soir il envoie chercher les instruments de physique dont il a réuni l'impressionnant

ensemble par contagion et déférence autant que par curiosité, et on les manœuvre émerveillé. La matière de l'or est surprenante et magnifique sous le microscope. Si parfois Mme du Châtelet à qui les miracles de la physique enfantine n'offrent plus d'attrait, si Mme du Châtelet qui s'est couchée tard et levée tôt manifeste quelque besoin de dormir, Voltaire connaît un infaillible moyen de la tenir éveillée : il la prie de lire l'une de ses dernières productions. Grafigny s'extasie sur la souplesse d'Émilie et sa fécondité : « La préface qui ne lui a coûté qu'une demi-heure est une chose surprenante. Notre sexe devrait lui élever des autels. C'étaient de belles crasseuses que les Athénaïs et ces autres bégueules si renommées! Ah! quelle femme! Que je suis petite! Quand les femmes se mêlent d'écrire elles surpassent les hommes. Quelle prodigieuse différence! Mais combien de siècles faut-il pour faire une femme comme celle-là? Et comment a-t-elle fait ce discours? La nuit parce qu'elle se cachait de Voltaire. » Elle a passé ainsi huit nuits consécutives sans repos.

Une autre fois, on occupe la soirée à entendre la dissertation d'un savant anglais sur les habitants de Jupiter, et tout le monde, même Émilie, de s'esclaffer à la judicieuse réflexion de Voltaire : « Il en revient donc? » de Voltaire qui se hâte déjà, pour s'excuser, de faire remarquer que cette dissertation est écrite en latin, et que la chère amie traduit à livre ouvert. Émilie se rengorge et la soirée finit dans les apaisants sourires. Non sans qu'on ait dégusté un verre de fin amour.

D'autres soirs, par les nuits d'été, on s'entraîne au travail nocturne par une promenade dans les jardins, et Voltaire inspiré chante à la lune :

Astre brillant favorable aux amants
Tu ne peux éclairer dans ta vaste carrière
Deux cœurs plus amoureux, plus tendres, plus constants!

Parfois, il y a une variante, lorsque Mme du Châtelet s'est baignée avant le souper; le couvert est mis alors dans son appartement. Elle apparaît une nymphe, peu

mais artistement vêtue, quoique trop chargée de bijoux, c'est sa faiblesse qui s'explique par la nouveauté : elle avait été trop pauvre pour posséder beaucoup de bijoux, Voltaire l'en avait comblée. Cent bougies illuminent la chambre qui peut être froide, Voltaire se charge par sa pétulance de la réchauffer. Les heures passent vite à causer et à lire. Et si Mme du Châtelet est de bonne humeur, elle prend un livre arrivé le matin de Paris : *Les deux ânes* de Moncrif ou *Le temple de Gnide* de Montesquieu qu'elle lit à ses hôtes, mais qu'elle avoue ne pas goûter. Sauf à celle de Voltaire, admirée de confiance, elle reste froide à la littérature. Elle a cependant un faible pour *Les Plaideurs* qu'elle défend contre Voltaire qu'ils ne font pas rire. Et si elle lui demande grâce pour la comtesse de cette comédie, il redouble sa répugnance, bien qu'il goûtât ordinairement Racine.

Pour qui sont tressées toutes ces guirlandes? La cour du roi et de la reine de Champagne est double, permanente et transitoire. La permanente est restreinte mais variée : la fille Pauline âgée de huit à dix ans; le fils Florent d'un an plus jeune que sa sœur; le précepteur Linant, « le petit Linant » dont Voltaire s'obstine à vouloir développer le génie qui ne se manifeste jamais que par une indécrottable paresse et une encyclopédique ignorance : Émilie se remet au latin pour pouvoir l'apprendre à son fils à la place de Linant déficient; un père minime, aumônier et géomètre, dont on aimait la bonne humeur; le cousin Trichâteau épileptique et, comme beaucoup d'épileptiques, triste, renfermé, sans loquèle, Marc-Antoine du Châtelet, marquis de Trichâteau, de la branche Pierrefitte, célibataire à héritage, qui possède entre autres biens des terres en Belgique héritées de sa mère Isabelle-Agnès de Honsbruck, contestées par des parents brabançons, et dont la succession bouleversera l'existence idyllique et féconde des restaurateurs de Cirey; l'abbé de Breteuil qui se vantait d'avoir eu l'esprit d'être le frère d'une femme d'esprit, et qui pouvait se flatter d'une autre particularité assez fréquente, d'ailleurs, à cette époque : il se prénommait

Élisabeth; des voisins enfin qui s'ennuyaient chez eux et s'installaient chez la voisine : Mme de Neuville et Mme de Chambonin, bonne happelourde, femme d'un officier au régiment de Beauffremont, dite la grosse chatte, bientôt la confidente en titre, lorsque les amants se chamailleront : elle eut l'honneur de cinq vers de Voltaire :

C'est l'architecte d'Émilie
Qui ce petit mot vous écrit
Je me sers de sa plume et non de son génie
Mais je vous aime, aimable amie :
Ce seul mot vaut beaucoup d'esprit.

Est-il malveillant de constater que Voltaire ne se trouvait pas très en verve ce soir-là? Mme de Chambonin aimait Voltaire parce que, disait-elle, « il a le cœur bon, » et elle était docile, se pliant aux goûts de ses amis : elle savait rester tout le jour dans sa chambre pour n'importuner point, et elle y dévorait tous les livres du château. Accompagnait sa mère le fils Chambonin à qui Voltaire propose pour épouse sa nièce devenue plus tard Mme Denis : il donnerait en dot quatre vingt mille livres et douze mille livres d'argenterie; le jeune Chambonin se récuse, Voltaire ne lui en veut pas et l'utilise pour la copie des œuvres dont il destine le fracas à un monde endormi, regrettant ce sommeil encore plus qu'il ne craignait le réveil.

Les passants viennent de Paris ou de Lunéville. Le président Hénault en route pour Plombières marque l'étape de Cirey : « Si l'on voulait, dit-il, faire un tableau à plaisir d'une retraite délicieuse, l'asile de la paix, de l'union, du calme de l'âme, de l'aménité, des talents, de la réciprocité de l'estime, des attraits de la philosophie jointe aux charmes de la poésie, on aurait peint Cirey. Un bâtiment simple et élégant, de rez-de-chaussée, des cabinets remplis de mécaniques et d'instruments de chimie, Voltaire dans son lit commençant, continuant, achevant des ouvrages de tous les genres.... » Sauf le calme de l'âme qui n'a jamais été l'apanage de Mme du Châtelet, en dépit des apparences qu'elle s'efforce de conserver pour n'en avoir

pas le démenti, les traits sont justes, quoique exclusifs et sommaires.

Algarotti est appelé, et il ne se fait pas prier. Il avait de quoi satisfaire les deux ermites : Émilie par son *Newtonisme* ou *Dialogues sur la lumière et les couleurs* qu'il publie à Naples avec le portrait d'Émilie écoutant l'auteur, par Piazzetta, dialogues dont elle promet de réaliser les assertions dans « une chambre qu'elle fait faire en haut, » Voltaire par ses connaissances en arts plastiques, et la révolution du théâtre italien qu'Algarotti veut accomplir. Voltaire aura toujours un faible pour les gens à révolution.

C'est à Algarotti que Voltaire adressera, en 1734, en pleine lune de miel de Cirey, quelques-uns de ses vers badins les mieux venus :

Et vous Algarotti, vous cygne de Padoue,
Elève harmonieux du cygne de Mantoue,
Vous allez donc aussi, sous le ciel des frimas,
Porter, en grelottant, la lyre et le compas?

Cependant je vous attendrai,
Tranquille admirateur de votre astronomie,
Sous mon méridien dans les champs de Cirey,
N'observant désormais que l'astre d'Émilie.
Échauffé par le feu de son puissant génie,
Et par sa lumière éclairé,
Sur ma lyre je chanterai
Son âme universelle autant qu'elle est unique.

Et j'atteste les cieux mesurés par vos mains
Que j'abandonnerais pour ses charmes divins
L'équateur et le pôle arctique.

L'hyperbole ne lui a jamais rien coûté.

Maupertuis se fait désirer davantage. Invité à venir voir des heureux, spectacle souvent agaçant pour le prochain, le futur docteur Akakia était en plein dans la rédaction de ses ouvrages dont il suffit de citer un ou deux titres pour apaiser toute curiosité plus ample : *Balistique mathématique, Dissertation sur le nègre blanc.* Premier maître

ès sciences, avec Clairault, de la divine Uranie, il l'avait de nouveau enthousiasmée, ô volupté! par son *Commentaire de la douzième section du premier livre des Principes de Newton.* En fallait-il davantage pour gagner l'amitié du ménage? L'ingrate postérité ne se souviendrait pas, hélas! de Maupertuis sans une aventure qui enchanta tout Paris et jusqu'aux provinces. Comment en passer la drôlerie sous silence?

En 1737, envoyés au pôle nord, ce qui est manière de parler, car Maupertuis et ses compagnons ne prétendirent jamais devancer Amundsen, et ils se contentèrent d'aller jusqu'à Tornéo, envoyés pour vérifier qui se trompait, de Cassini qui prétendait que la terre était ovoïde, ou de Newton au sentiment de qui elle était aplatie aux pôles, les missionnaires de l'académie des sciences revinrent, après avoir constaté que Newton avait raison, chargés de souvenirs indigènes choisis selon leurs penchants intimes et personnels. Les uns rapportent des moustaches de phoques, les autres des épingles à chignon faites de dents de poissons, et différents bibelots de cette qualité. Maupertuis aime les souvenirs qui remuent. Il a choisi deux femmes, deux filles plutôt, deux jeunes Lapones. C'était imprévu et c'était eh! eh! Cela fit un bruit du diable. Maupertuis trimbalait partout ses Lapones et tout Paris en était amoureux, comme il l'avait été autrefois de Chimène. Quand on eut bien regardé, interrogé et peut-être caressé les Lapones, on les laissa, et Maupertuis ne sut bientôt plus qu'en faire. Elles étaient encombrantes, elles devenaient onéreuses. Et comment les renvoyer? Maupertuis ouvrit une souscription, Mme du Châtelet et Voltaire souscrivirent. Ce n'était que reculer sans pouvoir sauter. Une bonne âme, la duchesse d'Aiguillon, offrit de prendre une des Lapones. Maupertuis débarrassé à moitié se hâta d'en finir en jetant la seconde dans un couvent. Mme d'Aiguillon s'amusa beaucoup de sa Lapone, puis, comme Maupertuis et tout Paris, elle s'en fatigua. D'autant plus que la glacière indigène s'était enflammée pour « le grand halbreda » de maître d'hôtel de Mme d'Aiguillon. Si je la mariais? se dit celle-ci, non pas à l'halbreda bien

entendu, on ne marie jamais les filles à celui qu'elles aiment, qui ne veut pas épouser, d'ailleurs, ordinairement, être aimé lui suffisant. Un Champenois qui avait besoin de la protection du duc d'Aiguillon s'offrit de bonne volonté. La Lapone le repoussa, elle en tenait pour l'halbreda. Heureusement, Lisa, ainsi l'avait-on baptisée, était sans constance. Elle s'en tira toute seule. Elle pêcha non pas dans, mais sur la Seine, précisément sur le bateau de Paris à Rouen, un riche Normand qu'elle reçut dans sa chambre dès avant le mariage, après lequel, instantanément, elle le fit ce qu'il serait inutilement inconvenant de désigner par son nom que tout le monde devine. Maupertuis, pour consoler le godiche et par un sentiment scrupuleux de sa responsabilité, le nomma membre de l'Académie de Berlin qu'il venait d'organiser. Et la Lapone à qui le Normand avait reconnu cent mille livres d'apport disparut de ce monde.

On vit aussi à Cirey l'abbé Leblanc qui a laissé de sa visite un récit pittoresque où le château devient un palais enchanté dont la déesse couverte de diamants vous reçoit accoudée sur des papiers remplis d'X et entassés sur une table chargée d'instruments de physique. « Un escalier dérobé conduit chez Voltaire qui reste invisible. Une cloche sonne le souper que l'on sert par un tour et dessert par un autre tour. Encore la cloche, c'est l'heure de la lecture, dernière cloche et l'on va se coucher. Et à quatre heures du matin, comme pour les matines du couvent, on vient vous demander si vous voulez assister à un exercice de poésie et de littérature. Entre tant, Vénus et Adonis se promènent en char, l'invité à cheval, on fait collation au coin d'un bois. On demande ce que fait le mari pendant ce temps-là, et personne n'en sait rien. » Sous les exagérations et les erreurs matérielles comme l'escalier dérobé, puisque Émilie et Voltaire occupaient le même étage, il est facile de discerner la vérité. Et l'on comprend très bien que Voltaire, qui connut ce récit, ait prononcé : « Cela n'a ni queue ni tête, ni rime, ni raison. » Maupertuis se décide, Clairault accourt, M. et Mme Denis viennent régulièrement. Bernouilli ne craint pas le voyage de Suisse pour voir sa brillante élève. Helvétius vient à son tour, et tant

de passants d'un jour qui repartent émerveillés. Cirey serait-il le paradis?

Après le miel, voici l'absinthe. Les invités assistent à des incidents dont seuls les perspicaces comme Hénault ne s'émeuvent pas. Les naïfs, il faut leur savoir gré de leur candide effarement auquel on en doit le récit.

Un soir, Voltaire a saisi, pour y boire, son verre plein de vin du Rhin, à moins que ce ne soit de l'alicante envoyé par Maupertuis, ou encore du hongrie, cadeau de Frédéric, l'histoire n'est pas fixée sur ce détail. Sans raison, pour le plaisir de gronder : Cela vous fera mal, l'arrête Émilie.

Alors il boude, refuse de lire un chant de *La Pucelle*, qu'il avait promis. Bien entendu, elle boude à son tour. Le souper finirait mal si l'abbé de Breteuil ne sauvait la situation par ses plaisanteries. *La Pucelle* est lue. Comme tous les emportés, Voltaire cédait toujours.

Une autre fois, il dit qu'il lira après le souper un morceau de son *Siècle de Louis XIV*, Émilie s'y oppose sans raison autre que celle-ci : « A quoi bon terminer un ouvrage qu'on ne peut imprimer? »

Quelques jours plus tard, ce n'est pas *La Pucelle* que Voltaire doit lire, mais *Mérope*. On a fait quelques apprêts en vue de cette lecture, chacun s'en pourlèche à l'avance, on est fébrile quelque peu, ce qui agace Émilie. Et c'est Voltaire qui écope, comme on dit. Il arrive vêtu d'un bel habit garni de dentelles :

— Cet habit ne vous sied pas, grince Émilie.

Naturellement, il déclare que son habit convient en tous points à *Mérope*, et que, au surplus, il est chaud; sous un autre, il s'enrhumerait. Réplique insistante, comme il convient quand on a tort. Pour en finir, Voltaire cède une nouvelle fois. Il appelle son valet de chambre qui ne vient pas :

— Allez vous-même! dit Émilie de plus en plus aigre.

Voltaire est à bout de patience, il y est vite. Il éclate et lance des récriminations abondantes qui devaient être salées, car il les lance en anglais, et, sa véhémente apostrophe terminée, il sort en claquant la porte.

Émilie lui crie qu'il est ridicule, qu'il rentre :

— J'ai la colique! hurle-t-il de loin.

Il fallut aller le chercher jusqu'auprès de la grosse chatte, sa confidente habituelle, et qui, peu soucieuse des histoires, s'était retirée dès le début de la scène. Mais il tient bon, il ne descendra pas, Émilie se décide à monter chez Chambonin. Elle s'adresse à son ami doucement et en anglais. Ce devait être, cette fois, bien persuasif et désarmant, car il descend et, ce soir-là, *Mérope* est lue. Émilie ne renonça pas cependant à une vengeance; au cours de la lecture, elle s'endormit.

A quelque temps de là, Voltaire prit sa revanche, si c'en est une que la grossièreté. On plaisantait Émilie sur ses facultés poétiques tout en exaltant les scientifiques. Piquée au jeu, elle écrit d'un trait ces vers adressés à Mme de Luxembourg pour sa fête :

Pour vous chanter, aimable Madelon,
Je n'ai pas besoin de leçon,
Mais, sans faire tort aux apôtres,
Tous les jours où je vous vois
Sont des jours de fête pour moi,
Qui me font oublier les autres!

Ces vers étaient pitoyables. Voltaire — ah! ces gens de lettres! — les trouve encore trop bons pour pouvoir émaner de cet amateur :

— Ils ne sont pas de vous, dit-il.

Vexée, la docte Uranie riposte vertement. Et Voltaire hors de lui saisit un couteau dont il dirige la pointe vers l'indigente poétesse en criant :

— Ne me regarde donc pas avec tes yeux hagards et louches!

M. du Châtelet était couché depuis longtemps.

Un soir que Voltaire est de bonne humeur il lit un chant de *La Pucelle*. Fatigué, il s'arrête. Grafigny en profite pour lire tout haut une lettre de Pampan : « Elle est charmante! s'écrie Voltaire. Pour le récompenser, je vais lui envoyer mon portrait de Desfontaines! » Il cherche dans ses papiers

qu'il bouscule vivement, si vivement qu'Émilie agacée de ces feuilles froissées lui crie aigrement de finir.

Une autre fois, c'est Maupertuis qui est la victime. Désœuvré, il a frappé à l'huis de Voltaire qui est en train de rédiger la réponse à un libelle. Maupertuis, toujours cavalier, n'est pas fait pour atténuer les termes que lui soumet Voltaire. Et les voilà tous deux à aiguiser les pointes. Ils se complaisent à cette tâche avec tant d'abandon qu'ils ne voient ni n'entendent la porte s'ouvrir. Émilie est entrée, les regarde, les écoute et les fait sursauter :

— Que faites-vous là, monsieur? s'écrie-t-elle.

Comme bien des nerveux, Voltaire n'était jamais plus calme que lorsque les autres ne l'étaient pas :

— Avec votre permission, madame, je veux parler à monsieur Maupertuis.

Autrement dit, mais poliment, laissez-nous tranquilles. Elle n'est nullement disposée à cette abstention. Elle veut savoir ce qu'on écrit, elle le discute, le trouve ridicule et malfaisant, et sort pleine de fureur.

Grafigny prétend « qu'elle lui rend la vie un peu dure. » S'est-elle demandé si la querelle et l'injustice ne sont pas les condiments des meilleures ententes qui s'affadiraient d'incessantes sucreries? Et il y a les réconciliations. Il faut alterner, la nature y pourvoit. Les beaux jours de nouveauté, de surprise et de précaution que les amants ont connus au début sont finis à jamais. Comme chez tous les hommes et de tout temps, l'habitude de vivre ensemble a supprimé peu à peu toute astreinte. La retenue devient importune, et pourquoi se gêner devant qui vous doit exactement connaître? On sait que rien d'irrémédiable ne peut advenir. Lorsqu'il est bien entendu qu'on est lié pour la vie, chacun s'épanouit dans ses mauvais instincts qui ne demandent qu'à jouer, comme dans ses bons. Le ménage Voltaire-Émilie n'échappe pas à cette nécessité. Désormais habituée à la vie champêtre, Émilie n'en éprouve plus que la sévérité sans compensation, puisque Voltaire en est arrivé à négliger la femme dont il n'apprécie plus guère que l'intelligence. Cirey devient trop rigide et uniforme pour elle si peu habituée à cette solitude, même avec des amis

qui ne font, d'ailleurs, qu'en accentuer, parfois, la rigueur. Elle lâche la bride à sa vivacité foncièrement bougonne et récriminante. Sous la contrainte, son inquiétude et sa jalousie, défauts de sa jeunesse, se développent, s'intensifient. De quoi peut-elle être jalouse? Le jaloux n'a pas besoin d'objet défini. Tout ce qui se présente lui est bon. Pourquoi cet habit de dentelles? Quelqu'un est là à qui il veut plaire. Il est ce soir bien en train : pour qui ces frais? Elle s'immole à un ingrat, elle a abandonné une existence dont Richelieu toujours chéri si ce n'est aimé symbolise le charme à ses yeux en faveur d'un égoïste sans cœur. Si elle se sacrifie au génie, qu'il s'en aperçoive et l'encourage au moins! Elle est blessée par les petits airs malins et les récits pointus. Car il a l'audace de rire! Elle se demande, tandis qu'il s'amuse, si elle n'est pas dupe. Et elle éclate en sottises dont elle rougit bientôt.

Elle en rougit, mais continue et même accentue. Ses aigreurs augmentent, l'inquiétude foncière reparaît, les soupçons reviennent, Grafigny peut prétendre que « la géométrie lui tourne la tête, » qu'elle est « fermée à l'histoire et à la fable. » La conjoncture est plus sérieuse qu'un manque de sensibilité littéraire ou un excès de prédispositions scientifiques. Elle est toute dans l'irrémédiable défiance gratuite longtemps refoulée et par étapes revenue, finalement épanouie.

A force de soupçonner, elle prend peur. Que craint-elle? Tout et autre chose encore, et elle n'a pas tout à fait tort, de Voltaire impulsif. Attentive comme elle est, elle a eu tôt fait de s'apercevoir qu'il se cachait souvent pour d'obscures besognes. Dans l'amas de papiers qui surchargent sa table, elle sait bien qu'il y en a toujours qu'il dissimule. Elle sent prêts à s'envoler des vers dont l'inconnu lui augmente le péril. Elle en prévoit le bouleversement de leur vie. La nécessité s'impose d'une attention continue. Avec un homme aussi inconséquent, on ne saurait prendre trop de soins. L'adresse de ce finaud est extrême à glisser entre les doigts, d'autant plus acharné aux bravades que le danger est plus grand. Elle peut bien tenir *La Pucelle* sous clef. Il en écrira une autre encore plus incendiaire

où il mettra de quoi pourrir à la Bastille jusqu'à la fin de ses jours.

Émilie était une personne logique. Convaincue du péril incessant, s'il n'y a qu'un moyen de le conjurer il serait coupable de ne pas en user. Qu'importe une petite infamie, si un grand bien doit en résulter? Et froidement, très simplement, elle installe dans Cirey un gentil petit cabinet noir. D'un légitime souci et d'une bonne intention, elle fait une mauvaise action. Toute la correspondance du château y passe, non seulement de Voltaire, mais encore des hôtes qui peuvent, après tout, servir complaisamment les témérités de son ami. L'innocente Grafigny en sut quelque chose.

Lorsqu'elle arriva à Cirey, Mme de Grafigny venait de Lunéville d'où la misère, après l'y avoir gardée, avait fini par la chasser. De bonne mais pauvre famille lorraine, Françoise d'Happoncourt est mariée à Hugues de Grafigny, nouvel anobli, mais riche. Il est brutal, elle est écervelée. Il la bat, elle le ruine. Elle « retourne chez sa mère, » on l'enferme chez les fous. Il y meurt en 1725; elle comptait trente ans et restait sans autre ressource que ses charmes dont elle était bien résolue à tirer parti, si elle n'entendait nullement en trafiquer, il faut lui en rendre la justice.

La cour de Lunéville se trouvait idoine à ce genre de personnes de vocation voluptueuse, Grafigny est adroite et plaisante, elle plaît à la fois à la duchesse et à la maîtresse du duc de Lorraine, Léopold; elle obtient des subsides différents mais cumulés, au total très maigres. De quoi vivre néanmoins. Et elle vit sans s'ennuyer. Elle prend d'abord un jeune amant, nommé Desmarest, beau militaire. Celui-ci, c'est la base, l'ordinaire. Elle ne se prive pas d'extras, parmi lesquels on signale principalement Devau dit Pampan, dont le trait de caractère était une incurable, invraisemblable paresse, rivalisant avec celle de Linant : il ne prétendait pas du moins enseigner les autres. Il apportait à ne rien faire une application telle que, s'il avait mis cette obstination à quelque entreprise, il fût certainement parvenu aux plus hautes destinées. Tout ce qu'on peut obtenir de lui, c'est qu'il coure les soupers et

les filles en marge de la cour. Il ne fera rien d'autre toute sa vie, et son souvenir subsiste pourtant, grâce à Grafigny, qui a fait de lui son confident sur Cirey.

Viennent ensuite le marquis de Mirebel, Saint-Lambert plus tard appelé à de plus importantes fonctions, Adhémar, Amezaga, qui forment autour de l'aimable jeune femme un cercle joyeux, insouciant, peu jaloux, et fréquenté par Voltaire lors de son premier voyage à Lunéville en 1735. Mais les mauvais jours n'étaient plus éloignés. Léopold meurt, son fils cède à la France la Lorraine où s'installe le roi de Pologne Stanislas, des retranchements de parasites sont opérés, les dettes de Grafigny s'accumulent, il faut aviser. De quel côté se retourner? Grafigny se le demande, lorsque Mme de Richelieu offre un asile chez elle, à Paris, pour la fin de 1738, lorsqu'elle rentrera de Languedoc où elle se trouvait avec son mari qui en tenait les États.

En attendant, Grafigny va passer l'été à Commercy, chez la duchesse Elisabeth d'Orléans, veuve de Léopold, et l'automne au château de Demange chez la mère de Choiseul, qu'elle appelle « la bégueule » pour la remercier de son hospitalité. Elle y rencontre Mme de Lenoncourt, personne charitable. Au récit des traverses de la pauvre Grafigny, qui n'insiste pas sur Desmarets et associés toutefois, Mme de Lenoncourt demande ce qu'elle pourrait faire pour soulager une aussi persistante infortune. Prêtez-moi vos chevaux jusqu'à Cirey, répond Grafigny, j'y suis priée et ne sais comment m'y rendre. Elle s'était fait inviter en effet, en confiant ses malheurs à Voltaire toujours compatissant. Tirée par les chevaux de Mme de Lenoncourt, et accompagnée de sa femme de chambre Dubois et de sa chienne Lise, elle arriva à Cirey le 4 décembre 1738 vers six heures du soir. Elle y resta deux mois.

Elle fut reçue à sa descente par Mme du Châtelet, qu'elle nomme la « nymphe », voulant dire la muse sans doute, nymphe vêtue d'un costume nullement aquatique, une robe d'indienne recouverte d'un tablier de taffetas noir, et coiffée de longs cheveux haut relevés, aux mèches bouclées « comme celles des petits enfants, » preuve manifeste qu'elle ne sortait pas de l'eau. Bougeoir aux doigts,

vêtu d'une robe de chambre, le satyre suit la nymphe comme il se doit. Voltaire lui-même. On conduit l'arrivante à sa chambre, et le lendemain elle accomplit le rite dit tour du propriétaire. Serait-elle femme si elle n'avait remarqué principalement le bijoutier ou boîte à bijoux de Mme du Châtelet? La pauvre Grafigny ne possédait aucun bijoutier, pas même un bijou. Elle s'en venge en admirant les parures de son hôtesse qu'elle assure, sans le savoir, n'avoir possédé autrefois pas même une tabatière d'écaille, tandis qu'elle en montre aujourd'hui plus de vingt d'or, de pierres, de laque, et des navettes et des montres enrichies de diamants. Qu'en pense M. du Châtelet? se demande-t-elle. Il ne vient pas souvent, dit-elle, et, s'il est là, il dort, se rattrapant de ses campagnes.

Mme du Châtelet se serait bien passée de Grafigny qu'elle ne connaissait pas, et dont la tête à l'évent, une vraie tête verte, ne s'appariait guère à sa solide caboche. Et puis, c'est une femme, et Voltaire est homme, on ne sait jamais. Elle la subit poliment cependant, et accompagne, au début, les empressements de Voltaire de ses gracieusetés mondaines. Voltaire a pitié de l'épave Grafigny, il cherche ce qui pourrait lui plaire. Il ne tarde pas à trouver. « Si nous invitions Desmarets? » Voltaire a séjourné à Lunéville, il n'ignore pas les relations de Grafigny et de Desmarets. Grafigny hésite à appeler son ami. Elle se décide pourtant, mais regrette vite, lorsqu'elle le voit se promener à cheval auprès d'Hirondelle, d'avoir cédé aux désirs de Voltaire qui était heureux de causer de ses maux avec Desmarets atteint des mêmes, une entérite chronique vraisemblablement. Elle regrette d'autant plus que Desmarets profitera du terrain neutre et peu convenable aux scènes pour avertir Grafigny que, décidément, il ne l'aime plus.

Voltaire redouble de prévenances. Desmarets ne donnant pas toute satisfaction, appelons Pampan, dit-il. Mais si Grafigny pratique le partage de sa personne, elle n'aime pas partager ses amis. Elle a déjà esquivé d'appeler Saint-Lambert. Elle fait juge Pampan de ce qu'elle doit répondre :

« Faites venir notre cher petit Pampan, » a dit Voltaire.

Émilie a appuyé ce désir sans insister toutefois. Grafigny fait l'effarouchée :

« Vous le connaissez, vous savez comme il est timide. Jamais il ne parlera devant une belle dame.

— Nous le mettrons à son aise, réplique Voltaire; le premier jour, il la regardera par le trou de la serrure, le second, il écoutera depuis le cabinet, le troisième, il entrera dans la chambre et se tiendra derrière le paravent. Nous l'apprivoiserons.

— Quelle folie! dit Émilie, je serai charmée de le voir, et j'espère qu'il ne me craindra pas. »

Derrière ces paroles obligeantes, Grafigny devine peu d'empressement, et, pour bien décourager Pampan, elle burine charitablement, envers lui du moins, ces traits accentués : « Elle est très froide, un peu sèche, tu ne saurais quelle contenance tenir, et toutes les prévenances de ton aimable idole (Voltaire) ne te remettraient pas. Il est bien rare qu'elle soit comme je te l'ai d'abord dépeinte (il faut rattraper l'enthousiasme du débotter). Elle est plus négligée que moi, et plus mal tenue (Pampan s'en est cependant accommodé). Son ton t'abasourdirait, il est à mille lieues du tien et de celui de la duchesse (de Richelieu). » Il eût fallu à Pampan bien de la vertu pour persister dans son dessein. Tout ce qui lui resta permis, ce fut de composer un quatrain en l'honneur d'Émilie dont il capterait par là les lointaines bonnes grâces, et les assurerait à Grafigny qui remercie par ricochet.

L'heure de la grappe amère devait — l'accoutumance faisant là aussi son œuvre — venir pour Grafigny qui put y mordre à pleines dents sans que lui fût épargnée la plus petite rancœur. Le 29 décembre, alors que l'évaporée et confiante Lunévilloise s'étonnait de n'avoir reçu aucun courrier ce jour-là, Voltaire tout ému entre dans la chambre de Grafigny, et dramatique :

« Je suis perdu, dit-il, ma vie est entre vos mains. »

Grafigny regarde instinctivement ses pauvres petites mains habituées à manier tout autre chose d'un homme que l'existence, et balbutie :

« Comment cela?

— Cent copies de *Jeanne* courent le monde (combien y en a-t-il envoyées par lui?) Je me sauve en Hollande. M. du Châtelet part pour Lunéville. Retirez toutes ces copies de la circulation! »

Ahurissement de Grafigny :

« Comment pourrais-je les retirer?

— Pas de tortillage, Madame. C'est vous qui avez envoyé le chant qui court à Lunéville, à votre ami Pampan-Devau qui l'a répandu.

— Moi? crie Grafigny autant stupéfaite qu'indignée du soupçon.

— Mme du Châtelet a la preuve que Devau distribue des copies à tout le monde. Écrivez qu'on vous renvoie l'original et les copies. »

Grafigny comprend de moins en moins et écrit tout ce qu'on veut, du moins croit écrire en mandant aussitôt à Pampan : « Informe-toi et dis-moi tout ce que tu auras appris. » Elle est loin de compte, car Voltaire trouve insuffisante la mission :

« De la bonne foi! Madame, vous avez commis une imprudence, réparez-la! »

Et de redoubler de cris. En vain se défend-elle. Elle n'en a pas fini, Émilie a fait son apparition, furie déchaînée, Némésis vengeresse qui tire de sa poche un papier qu'elle met sous le nez de Grafigny :

— Voilà la preuve de votre infamie! Vous êtes la plus indigne des créatures, vous êtes un monstre que j'ai retiré chez moi, non pas par amitié, car je n'en eus jamais pour vous, mais parce que vous ne saviez où aller, et vous avez l'infamie de me trahir, de m'assassiner! Dérober dans un bureau un ouvrage pour en faire copie!

« Sans Voltaire elle m'eût soufflетée, » dit Grafigny. Il faut en effet que Voltaire retienne Émilie qui criait dans la figure, ongles en avant, la retienne en la prenant à bras-le-corps. Alors elle arpente la chambre à grands pas en hurlant son indignation.

Effondrée de plus en plus, incapable de comprendre, Grafigny demande enfin à voir cette lettre brandie qui contient la preuve de ses noirceurs, et on lui montre une

phrase d'une lettre de son ami Devau-Pampan : « Le Chant de *Jeanne* est charmant. »

Une autre eût éclaté de rire. Grafigny était, comme tout son siècle, une personne sensible, elle pleura. L'explication était simple en effet, et Grafigny finit par la donner entre ses hoquets. A la suite d'une lecture de *La Pucelle* par Voltaire — pourquoi lisait-il à tout propos? — Grafigny avait résumé dans une lettre le chant entendu, et Pampan répondait : « C'est charmant. » Voltaire instantanément comprit que cette explication renfermait toute la vérité. Émilie, elle, ne se rendit pas. Jusqu'à cinq heures du matin, elle resta là à récriminer, invectiver, rebelle à toutes les adjurations de son ami qui lui pinçait l'oreille pour l'obliger à exprimer son regret. Elle s'y refusa et sortit majestueusement. Dans la matinée Voltaire vint présenter ses excuses. Dans l'après-midi paraît M. du Châtelet soufflé par Voltaire, et qui suggère à Grafigny de faire venir sa propre lettre. A huit heures du soir, se montre enfin Émilie escortée des Champbonins :

« Madame, dit-elle, je suis fâchée de ce qui s'est passé cette nuit. »

Et elle entama un autre sujet, « aussi tranquillement que quelqu'un qui sort de son lit. » C'était tout de même un peu court. Grafigny la disait sèche tout à l'heure, elle ne manquait pas de jugement. Vive, Émilie savait être juste mais trop sommairement. L'obligeante Champbonin intervient, sentant la nécessité d'un peu plus de paroles, assure que l'irascible châtelaine est revenue à de meilleurs sentiments, et que si Grafigny consentait à une explication, elle en sortirait apaisée. Finalement, Émilie fait des excuses embrouillées et termine : « Si vous voulez bien y contribuer, tout reprendra son train ordinaire. » Elle insiste pour que Grafigny revienne occuper sa place à la table du café; mais la malmenée continua à partager le repas des cochers : on a sa dignité. Et Grafigny de conclure avec une louable mansuétude : « C'est une femme terrible, elle n'a point de flexibilité dans le cœur, quoiqu'elle l'ait bon. »

Voltaire peut venir vingt fois par jour chez Grafigny lui prodiguer mille gentillesses — et d'ailleurs Émilie qui

le fait épier l'envoie chercher aussitôt — il peut promettre, pour prouver sa confiance, de lire en secret ses productions, que penser cependant de la comédie? Ouvrir les lettres, sur une ligne équivoque échafauder toute une mise en scène, un bluff indécent destiné à affoler une simple maladroite, et, lorsque l'évidence s'impose que la bécasse est bien incapable d'aller fouiller dans les tiroirs et de copier des centaines de vers, se refuser à l'admettre — et bien mieux, malgré l'évidence reconnue, continuer! Pampan-Devau ayant renvoyé la lettre incriminée, Émilie l'arrête en effet au passage et la lit. Et pas une lettre de Grafigny, dans la suite, ne partit sans avoir été décachetée. La protection est devenue tyrannie, les précautions indélicatesse, l'amitié trahison.

Mme du Châtelet avait fini par se persuader que Voltaire ne pouvait rien écrire qui ne fût menaçant pour un bonheur acheté si chèrement. Elle voit des ennemis qui rôdent tout autour d'eux, et qui, de temps en temps, comme pour la justifier, manifestent leur présence. Deux affaires, celle du *Mondain* et celle du *Préservatif* vont lui fournir, cependant, l'occasion de sortir du cabinet noir, tenant dans ses bras les douteuses fleurs qui poussent en un si triste lieu, mais non sans qu'on aperçoive parmi elles, et c'est le prodigieux, des brins embaumés de raison, de dignité et de la plus haute bravoure.

Le poème *Le Mondain* écrit en 1736 n'avait pas été publié, si, on s'en doute, des copies couraient le monde. L'une d'elles alla jusque chez M. de Bussi, évêque de Luçon. Bussi meurt, on trouve *Le Mondain* dans ses papiers. Les dévots virent aussitôt les cheveux se dresser sur la tête des philosophes austères, et réciproquement. Ils n'avaient rien compris à l'ironie du poème, ni les uns ni les autres. Ces vers pouvaient-ils se pardonner :

> J'aime le luxe et même la mollesse,
> Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,
> La propreté, le goût, les ornements,
> Et tout honnête homme a de tels sentiments.

Et le vers célèbre :

Le superflu, chose si nécessaire.

Cette morale, certes, même si elle n'est pas ironique, n'est pas sévère, elle n'est pas non plus vicieuse. Tout prétexte était bon contre Voltaire. Desfontaines, le grand ennemi, attise les colères et même les allume : il dénonce *Le Mondain* à un ami du cardinal de Fleury. L'orage allait-il éclater une nouvelle fois sur la tête de Voltaire? Peut-être se serait-il détourné, dédaignant un objet aussi mince que ce *Mondain* peu subversif et aisément justifiable, mais un élément nouveau intervint, difficile à écarter celui-là : la famille. La longanimité de Florent Claude et son aveuglement suffoquaient les Châtelets, à moins que son indifférence ne les indignât. Peut-être se fussent-ils montrés plus accommodants si le scandale n'eût pas été aussi éclatant, mais Voltaire manquait par trop, à leur goût, de discrétion. On se fait, dans de telles situations, oublier et non regarder. Et il éclaboussait de ses esclandres la noble phalange des Lomont, des Pierrefitte, des Trichâteau et l'imposante armée des neuf autres tribus qui portaient le nom de Châtelet, car il n'y en avait pas moins de douze en cet Israël.

Une délégation de ces représentants de la lignée lorraino-champenoise alla gravement trouver le garde des sceaux Chauvelin et lui dit : qu'attendez-vous pour frapper l'auteur du *Mondain*? Voltaire exilé, la famille pourrait espérer de ramener à ses devoirs celle qui l'abandonnait et la déshonorait. La morale trouverait en tout cas son compte à la séparation. Chauvelin avait de l'esprit et il aimait Voltaire. Il se garda de répondre : je sais ce que j'ai à faire; ce qui eût inutilement fâché et incité à frapper à des portes encore plus dorées que la sienne. Il jugea même devoir donner à ces parents vertueux une certaine satisfaction. Il fit entendre quelques grognements à des oreilles capables de les comprendre, et qui retentirent promptement à Cirey où Voltaire feignit de prendre peur. Il assura Émilie que, ayant grimpé sur les hauts de la forêt de

l'Étoile, il avait à l'horizon aperçu les tours de la Bastille. Je vais aller, conclut-il, faire un petit tour en Hollande où, au surplus, Boerhaave m'attend depuis longtemps, impatient de guérir mon entérite. Voltaire aimait les distractions du voyage, le besoin de se secouer le prenait périodiquement, après un temps de travail il lui fallait circuler, détente aussi de chaînes bien douces, mais pesantes quelquefois, on le verra.

Bon gré mal gré, Émilie le laissa partir. Elle l'accompagna sur la route jusqu'à Vassy d'où elle revint tête basse à Cirey. La Noël de cette année-là n'est point fêtée dans le Cirey hier encore si bruyant. Émilie la passe prostrée et réduite à la grosse chatte, à ses deux enfants et à M. du Châtelet qui, par sa seule présence au domicile conjugal, proteste contre les susceptibilités familiales. Émilie y est sensible, son chagrin n'est pas moins vif. Sa seule distraction, elle la trouve à crier sa douleur aux amis de Voltaire. Le bon Argental en est tout étourdi. Ensevelie dans ses bois neigeux sous un ciel effumé, elle passe la revue de toutes les hypothèses d'action possible. Comme elle les forge gratuitement, elle n'en tire nulle étincelle qui l'illumine. Son imagination jette au brasier d'inépuisables et vains aliments. Voltaire est en Hollande, l'envie peut bien lui prendre de passer en Prusse? Aussitôt cela trouvé, elle en devient certaine. Ces fadeurs échangées avec le prince royal, mignardises épistolaires, écritoire ou vins fins, ne lui disent rien qui vaille. Il ira en Prusse. Quel calice! Et les conséquences! Le père du prince, le roi de Prusse, est capable, rien que pour contrarier son fils, de faire arrêter Voltaire et de le livrer à son confrère français. Déjà est ouvert le cul-de-basse-fosse, elle le voit qui bâille. Au fait, que pensera-t-on à Versailles de ce voyage? Voltaire sera perdu à la cour dont il a besoin pour qu'on le tolère dans sa patrie. Il est urgent de détourner la colère de Versailles. De toute nécessité il faut apaiser Chauvelin. Mme de Richelieu doit s'y employer. Elle fera valoir qu'on ne peut décemment « persécuter un homme que les princes étrangers traitent si bien. » Mais alors il faut lui permettre d'aller en Prusse? Elle vient de dire cependant que c'est

la mort pour elle. Le doux Argental n'y comprend plus rien du tout.

Ce n'était point assez, pourtant, des Châtelets. Voilà que les Breteuils s'éveillent et se joignent à leurs alliés. Eux aussi rougissent et protestent. Ils ne s'adressent pas à un ministre, mais, pis, aux membres de la famille pour leur faire honte et les stimuler. Le marquis de Breteuil, cet ancien et futur ministre, va trouver sa tante, la mère d'Émilie, et lui reproche le déréglement de sa fille. Un homme du monde, on le passerait, mais ce folliculaire est humiliant. Le marquis va jusqu'à conseiller à la baronne de Breteuil une gentille petite infamie. Cette mère respectable doit écrire au mari et lui ouvrir les yeux. Que serait-il arrivé si M. du Châtelet n'avait pas été « l'homme le plus estimable et le plus respectable, » dit Émilie qui devait le savoir? Heureusement Florent Claude n'est pas de ceux qu'on émeut de rien. Il répond à sa belle-mère qu'il tient Voltaire pour un galant homme, qu'il le prend sous sa protection, comme on doit faire de tout ami, et Voltaire est son meilleur ami, selon l'usage. Les familles à ce coup qui rate sont refroidies en leur zèle vertueux. D'autant plus qu'elles voient bien que Chauvelin les berne, qui, en même temps qu'il leur prodigue de bonnes paroles, dit à Mme de Richelieu : je ne ferai rien contre Voltaire sans vous avertir auparavant.

Une telle assurance doit tranquilliser, mais non point Émilie qui continue à divaguer, à jeter ses cris d'amour à tous les vents. La Haye est loin, ils arrivent à Voltaire atténués, lui permettant d'entendre ce qu'a promis Chauvelin. Au surplus sa petite promenade l'a satisfait, Boerhaave l'a bien ausculté et percuté, il n'a plus rien à faire « au pays des canaux et des canards. » Il en a assez. Et tout souriant, guilleret et satisfait de lui, de ses sottises principalement, il débarque un beau matin à Cirey et tombe dans des bras désarmés. Le post-scriptum ne peut manquer d'être comique : c'est M. du Châtelet qui se charge de porter la nouvelle du retour à Argental, à Paris. Bien chapitré, il répondra avec fermeté au cardinal de Fleury, si celui-ci circonvenu ose l'entreprendre.

L'affaire du *Préservatif* pourrait fournir matière à tout un volume : c'est l'histoire de la polémique sans fin entre Voltaire et Desfontaines. Heureusement n'est-il ici question que de Mme du Châtelet. En ce qui la touche, les hostilités avaient commencé en 1735, lorsque Desfontaines, un triste sire, avait demandé l'autorisation de publier comme gage d'une réconciliation momentanée une épître de Voltaire adressée à Algarotti, toute à la gloire d'Émilie, et intitulée « dans les champs de Cirey. » Malgré un refus, il la publia, et M. du Châtelet, plein de zèle, déposa une plainte entre les mains du garde des sceaux. Voltaire sentant le ridicule fit retirer la plainte, et il aurait dû en rester là. Un autre l'aurait fait, mais non pas lui. En 1736, il lance le *Préservatif* où Desfontaines est ridiculisé par lui-même : « Une hypocrisie corporifiée par la grâce.... Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de métaphysique. » Voltaire avait beau jeu de citer ces échantillons du style de Desfontaines, et on s'explique qu'il n'y ait pas résisté. Non content de cela il redouble en publiant son *Épître sur la calomnie* écrite en 1733, et qu'il remanie et accentue :

> Écoutez-moi respectable Émilie!
> Vous êtes belle : ainsi donc la moitié
> Du genre humain sera votre ennemie
> . . . . . .
> Là sont en foule antiques mijaurées,
> Jeunes oisons et bégueules titrées
> Disant des riens d'un ton de perroquet,
> Lorgnant des sots et trichant au piquet....

Desfontaines rumine sa réponse, en caresse les images les plus hasardées, et, le 11 décembre 1738, il lance *La Voltairomanie* qui arrive à Cirey vers le 20. Émilie dont le cabinet noir fonctionnait à plein rendement l'arrête au passage, et son imagination pressent aussitôt tous les cataclysmes.

Elle voit déjà Voltaire mort de rage ou d'horreur. Mais comment l'empêcher de savoir? En a-t-elle d'ailleurs le droit? L'affaire est personnelle et littéraire. Et, lorsqu'il

saura, Voltaire voudra répondre, ce qui sera plus effroyable encore. Sa tête éclate : que faire? Elle finit par trouver. Lorsque Voltaire ayant enfin pris connaissance de *La Voltairomanie* s'écriera : « Infamie! Je vais écraser ce misérable! » elle devra pouvoir répliquer : c'est fait! Oui, c'est elle qui va répondre à ce Desfontaines. Elle essuie soigneusement ses plumes qui confondront le calomniateur. Hélas! il n'est pas donné à tout le monde de posséder l'art de la polémique. Sa science l'emporte, et sa riposte à Desfontaines fait ouvrir à Argental des yeux effarés qui y lisent toute une dissertation sur la trisection de l'angle.

Pendant ce temps, en cachette, tout doux, Voltaire polissait et repolissait une réponse à Desfontaines dont il avait reçu, le premier, le pamphlet échappé au cabinet noir, on ne saura jamais comment. Et c'est elle qui, lorsqu'elle se décide à annoncer l'arrivée de l'injurieuse brochure, s'entend dire : ma réplique est prête. Touché du zèle d'Émilie à le servir, il est fâché néanmoins de son excessive discrétion qu'il n'ose trop reprocher. On surprend là le fond des choses. Ils pouvaient se chamailler, se soupçonner et s'accuser; ils s'adoraient; et l'un prodiguait ses soins pour éviter à l'autre un peu d'ennui.

Émilie est vexée néanmoins : on l'est toujours d'une précaution inutile. Elle espère une revanche qui vient, très belle, grâce au lamentable Thiériot. Cet ami d'enfance de Voltaire a été comblé par lui d'amitiés et de bienfaits. Mêlé dès le début aux affaires de Desfontaines avec Voltaire, ayant été à même, mieux que quiconque, d'apprécier la grandeur d'âme de son ami et sa générosité, en même temps que l'ignominie aux manifestations innombrables de Desfontaines, Thiériot se dérobe aujourd'hui que Voltaire invoque son témoignage qui le laverait des imputations calomnieuses de *La Voltairomanie*. Mme du Châtelet, à cette lâcheté, bondit de colère, elle toujours prête à se porter en avant de ses amis. Elle se jette sur Thiériot comme un dogue sur un rat qu'elle secoue sans relâche entre ses dents bien plantées. Elle est superbe d'énergie et de droiture. Vingt fois elle revient à la charge, se refusant à entendre les objurgations de Voltaire inépuisable d'indul-

gence en faveur de son vieil ami basochien. Il lui faut, sans restriction aucune, l'attestation, par Thiériot, de l'infamie de Desfontaines. Voltaire a droit vingt fois au secours de Thiériot qui doit le donner. Les lettres partent sans arrêt adressées à tous ceux susceptibles d'adjurer Thiériot, de le sommer ou de le confondre. Tout Paris en reçoit, qui assiégera la porte de Thiériot. Elle va jusqu'à mobiliser les plus étrangers à l'affaire, qui forceront Thiériot dans ses retranchements. Champbonin doit écrire, et comme elle ne parvient pas à se passionner sur un homme qu'elle ne connaît pas, elle y va trop fort et écrit la lettre la plus verte et la plus insultante, si le pitoyable Thiériot avait pu s'émouvoir. Cela ne suffit pas à Émilie qui mobilise aussi son mari. « Il est plus facile de s'abstenir que de se contenir, » a dit Fontenelle. Docilement M. du Châtelet monte sur ses grands chevaux de Lorraine, puisqu'il en est. Et il écrit que « son extrême amitié pour M. de Voltaire l'oblige à faire cette lettre pour inviter M. Thiériot à obéir aux lois et aux devoirs de la société et de l'honnête homme. » Et pour être sûr que ces lois et ces devoirs seront suivis ainsi qu'il lui convient, il prend le soin de rédiger et de joindre à sa lettre un canevas de la réponse, œuvre de sa femme sans doute. Ce papillon est perdu, et c'est dommage. Enfin, Mme du Châtelet couronne ses efforts par une prière à Frédéric dont Thiériot est le correspondant, grâce à Voltaire d'ailleurs. Le prince doit intervenir pour obliger son officier à justifier leur ami.

Il n'y aurait ici qu'à admirer pleinement si une restriction ne s'imposait. Telle qu'on connaît Mme du Châtelet, la plus irrémédiablement jalouse de ses sœurs, il est impossible qu'une arrière-pensée ne l'ait pas guidée par surcroît. Thiériot, c'est le passé, la jeunesse de Voltaire, dont elle n'a pas été. Pour la femme jalouse, tout sentiment qui a précédé l'amour, ou n'est pas lui, est suspect. Cet inconnu la trouble et l'irrite de ne le posséder pas. Et elle s'acharne sur ce temps perdu pour elle, dont elle veut effacer la mémoire par la suppression, auprès de l'amant, de son témoin vivant.

Hors cela, qu'il fallait noter, elle est impressionnante de

ténacité d'honnête homme, et de bravoure. Elle a tout à perdre d'un éclat, l'affaire du *Mondain* le lui a appris. Elle se reproche néanmoins d'avoir hésité au début, d'avoir voulu empêcher Voltaire de répondre, elle l'y pousse maintenant de toute sa force de persuasion, et se rue littéralement sur Thiériot pour l'obliger à écraser Desfontaines par un témoignage public. Il y aura esclandre? Tant pis! Ou tant mieux, puisque la justification sera plus éclatante. La justice d'abord, et le paiement de sa dette par Thiériot qui doit tant à Voltaire.

Aucune amertume ne sera épargnée à la folle amante. Voltaire songe au *Mondain* grâce auquel il a pu prendre de petites vacances, faire l'un de ces petits tours qu'il aime tant. Il pense à utiliser ce *Préservatif* pour un même dessein. Il prend un air farouche et résolu :

« Je pars pour Paris, dit-il, où je tirerai les oreilles à ce Desfontaines! »

A ce coup elle défaille. Elle conjure Voltaire de ne pas quitter Cirey où, elle en est sûre, il ne reviendrait plus. Devant le désespoir il renonce momentanément, quitte à en reparler bientôt.

Mais voici plus encore. Thiériot reparaît. Il annonce que la fameuse lettre dictée par M. du Châtelet, il va l'écrire non plus à Voltaire, mais à Mme du Châtelet, et en termes moins vifs que ceux suggérés. Et il ajoute qu'il la publiera! Voulait-il se faire dire : n'écrivez rien du tout? Il est permis de le croire. Mais de cette inconvenance, de ce scandale Voltaire profite aussitôt. Il partira, vengera l'honneur de son amie en étranglant Desfontaines, et Thiériot par-dessus le marché. La voilà obligée d'atténuer les torts de Thiériot! Puis, laissant de côté toute réserve, presque toute dignité, elle dénonce elle-même Desfontaines au lieutenant de police Hérault qu'elle somme de poursuivre Desfontaines au criminel. Et, pour être bien sûre que Voltaire ne s'échappera pas, elle lui fait donner des pleins pouvoirs à M. du Châtelet qu'elle expédie dare-dare à Paris.

M. du Châtelet était plus riche en obéissance et bonne volonté qu'en initiative et diplomatie. Tout ce qu'il obtient du lieutenant de police c'est que Desfontaines désavouera

La Voltairomanie, et Voltaire *Le Préservatif* conjointement. A cet adverbe, encore une fois, elle se révolte, proteste et refuse, à tous risques. Elle qui s'opposait tout à l'heure au voyage à Paris dont elle prévoyait la fin de leurs amours, rien que cela, elle déclare qu'elle aimerait mieux voir Voltaire sortir de France que traité sur ce pied d'égalité avec Desfontaines. Elle l'aime mieux absent que déshonoré, et, d'elle, quel sacrifice! Ce n'est plus Voltaire qu'il faut calmer, mais bien elle.

Desfontaines enfin désavoua son œuvre, signa seul sa rétractation. Thiériot s'en tira sans dommage, grâce à l'inépuisable indulgence de son ami. Quant à Émilie, elle se résigna au silence, mais ne pardonna jamais à Thiériot. Elle resta jusqu'à la fin avec lui rancune tenante. Si Voltaire personnellement était en cause, l'occasion serait tentante de le montrer dans l'affaire Thiériot d'une âme magnanime. Il ne peut apparaître ici qu'en fonction de son amie. La posture est aussi belle. Il conjure Thiériot de s'attacher, en écrivant à Émilie, « l'âme la plus noble qui existe au monde et que vous adoreriez si vous saviez de quoi elle est capable. » Comment Thiériot a-t-il pu écrire à Émilie une lettre ostensible! C'est la compromettre, l'outrager. On dit à Cirey « où il y a beaucoup de monde » — quel soin de ne pas irriter le contradicteur en découvrant Émilie! — que Thiériot a attendu seize jours pour que « l'exécration publique le forçât à revenir à l'amitié. » M. du Châtelet exige une lettre à Voltaire qui conseille d'écrire cette lettre « inutile, mais il faut contenter M. et Mme du Châtelet. » C'est un ami qui parle, sauvant le respect humain. Cette lettre à M. du Châtelet arrive à Cirey. Ce mari est absent, Voltaire a décacheté, dit-il, et il renvoie la lettre qui n'est « ni française, ni décente, ni intelligible, et M. du Châtelet qui est vif en eût été fort piqué, » et c'est encore une délicatesse, on le devine. Pas une fois Voltaire ne manque de couvrir ses amis, de leur procurer les satisfactions auxquelles ils ont droit, tout de même que Mme du Châtelet se porte en avant lorsque l'honneur de Voltaire est en jeu, méprisant les éclaboussures qui doivent la souiller.

Que conclure de tout cela si ce n'est qu'elle est à la fois folle, touchante et magnifique? Folle, cela se voit aux détails; touchante, parce que, si folle qu'elle soit, elle a bien quelques bonnes raisons à invoquer, et surtout qu'elle souffre intensément; magnifique, parce que si la même amante que de Guébriant se révèle, elle ne fait pas que gémir, agit au contraire, avec une impressionnante fermeté. Du bain de ses larmes, elle est sortie retrempée pour la lutte, et non pas seulement la lutte de l'amour qui se défend, mais celle aussi en faveur de l'œuvre dont, Voltaire parti, elle prend la charge, l'œuvre et la gloire, comme elle fait par exemple le jour qu'un certain Berger s'est permis de donner à Voltaire des conseils de conduite : elle le rabroue en des termes d'une fierté accomplie. Alors que, lors du *Mondain*, son intérêt personnel consiste à se tenir coite, à se faire modeste et à s'effacer, puisque la famille tente un assaut, elle s'expose au contraire, non pas par gloriole ou impudence, mais par dévouement. Elle est indifférente à tout ce qui n'est pas lui dont elle nourrit la fierté et non pas la vanité. Au cours de l'affaire du *Préservatif*, même prévoyance, même prudence, même décision. Et quelle diversité! Ses lettres à Argental, à côté des détails les plus minutieux sur les libelles, sont remplies des soins les plus divers. Elle s'engage à faire retrancher du *Discours sur l'homme* tout ce dont la censure demande la suppression. Elle impose des changements au *Mémoire sur la satire*, aux jugements sur Fontenelle, Rousseau et Thiériot lui-même. Elle pense à l'*Envieux*, elle pense à *Zulime*. Elle veille à Chauvelin, après la chute de celui-ci à Aguesseau de Fresnes, directeur de la librairie, aux éditions avouées ou subreptices, au voyage à justifier, à quoi ne veille-t-elle pas? Puis, elle songe « à planter là toutes les inutilités de la vie, » elle découvre qu'elle « aime l'étude avec plus de fureur » qu'elle n'a aimé le monde, mais elle s'en est « avisée trop tard. » Peut-être se flatte-t-elle? A moins que ce ne soit l'effet de la normale contradiction humaine. Elle reste coquette, très coquette, et veut plaire : lorsque son frère l'abbé doit arriver, elle fait toilette et renouvelle ses pompons. Pour l'arrivée de Desmarets, elle prend un bain.

Plus que jalouse encore, elle est vigilante, scrutant inlassablement l'horizon. Elle s'est hissée jusqu'au haut de la tour d'où elle épie — et domine souvent. L'aperçoit-on dans ce Cirey lointain suspendue aux lenteurs de la poste, l'esprit naturellement disposé à prévoir le pire, et cependant irréductible et fière, pour lui comme pour elle? L'amoureuse se plie à l'amitié qui évite les pièges, adoucit les amertumes, calme l'ami toujours bondissant, panse les blessures de l'éternel écorché, le remet à tout instant dans la voie de sagesse, elle qui en a si peu pour elle-même. Elle est, aux heures critiques, la conscience de Voltaire, si elle perd la sienne et divague pour son propre compte. Il y a là un dédoublement stupéfiant, et c'est un être humain bien vivant qui nous attendrit par ses faiblesses comme par ses énergies, par cette lucidité du prochain à côté de cet aveuglement personnel, dès que sont en jeu le sentiment et la tendresse. La femme est totale et par la raison et par le cœur.

Si l'on cherche pourtant les motifs, autres que de tendresse, d'inquiétude et de jalousie, de ces alternatives de sagesse et de folie que ses amis ne comprenaient pas, et qu'ils rapportent éberlués, on les trouve dans la contrainte qu'elle s'impose afin de supporter son exil. Son dévouement est entier, il n'est pas spontané. Il lui est imposé par son cœur mais non par son esprit. Elle s'y force, elle ne le dirige pas. Paris est toujours là qui l'appelle, dont elle aime l'excitation et le bavardage, le flirt et le travail en commun. Sa science a besoin, comme sa mondanité, du prochain émoustillant et disputant. Résignée, elle n'a jamais perdu l'espoir de rentrer dans les parlotes où le cerveau se nourrit de controverse, s'enrichit par la discussion. Le travail solitaire la console, il ne la satisfait pas. On va la voir bientôt rentrant dans ce Paris qu'elle n'a quitté qu'après l'évidence de son impossiblité, mais une impossibilité momentanée. Et guettant l'heure propice, elle s'énerve de ne la voir pas apparaître, s'impatiente et finit par tomber sur Grafigny, la grosse chatte ou Maupertuis qui n'en pouvait mais, ou mieux sur Voltaire coupable lui du moins et qui reçoit, les rendant, les plus

brusques rebuffades. Privée de Paris, elle en veut du moins les échos qu'elle provoque, et qui la contentent un moment.

Quel chemin parcouru! — On est venu à Cirey dans des dispositions qui semblaient difficiles à concilier, lui pour travailler en paix loin d'un monde où il se disperse, et, aussi, près de la frontière lorraine qu'il pourra passer à la moindre alerte, elle pour tirer de cet amant ce qu'il peut donner et qu'il ne veut donner que là. La gloire et le travail apaisent la dévorante jalousie et permettent de prendre patience en attendant le retour. Peu à peu cependant, la communauté de vie les a révélés à eux-mêmes émerveillés et a solidement noué leurs liens. Ils se sont vus au labeur, au plaisir, ils se sont étudiés, appris et estimés. Ce qui n'était peut-être, la première année, à Paris, qu'une fantaisie, est devenu une nécessité pour tous deux. Alors que restant, l'un rue du Long-Pont, l'autre rue Jacob, ils se fussent quittés au bout de quelques mois, à Cirey ils se sont rendus indispensables l'un à l'autre, non pas tant par leur solitude que par leur découverte mutuelle et totale. Ils se sont complétés, identifiés. Voltaire encore et peut-être s'échappe par son œuvre qui reste l'essentiel de sa vie. Mais elle, en dépit de ses travaux qui ne laissent pas pourtant d'être dignes d'attention, elle a accompli sa grande réforme intérieure pour s'absorber complètement dans son ami. Les incidents pittoresques si bien notés par Grafigny, Henault, Duclos, ne sont que les échappements d'une chaudière trop chauffée et les signes d'espoirs toujours caressés : on ne se violente pas ainsi sans que se produisent des dérivatifs d'ailleurs salutaires. Et c'est, en définitive, le doucereux président qui a raison. « Il s'élevait assez fréquemment entre eux, dit un autre témoin, de vives querelles où les mots les plus amers, les reparties les plus sanglantes n'étaient point épargnés. » Le château de Cirey retentissait de leurs cris, et celui qui se trouvait pour la première fois témoin de ces tempêtes demeurait persuadé que les deux amis ne se reverraient plus et que leur affection était éteinte pour toujours. « Mais bientôt, on les revoyait, non sans étonne-

ment, revenir l'un à l'autre, comme par un besoin invincible, convenir franchement de leurs torts et reprendre le ton et le langage de la plus vive amitié. » Le renouvellement fréquent de pareilles scènes n'a jamais altéré l'attachement. Mme du Châtelet a mesuré la tâche que la vie lui impose, elle a fait son choix, et elle se donne à cette tâche avec sa fougue naturelle qui ne l'empêche pas d'en mesurer la grandeur, en dépit des cabrioles de notre infirme humanité. Elle se meut à Cirey dans la plénitude de l'affection et du dévouement. — Quel chemin parcouru!

Les orages passés, la vie reprend, à Cirey, laborieuse et joyeuse en même temps :

Cette belle âme est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons
Son esprit est très philosophe
Et son cœur aime les pompons.

Elle géométrise, newtonise, disserte sur la force des corps, les forces vives et le feu, passe un long temps à sa toilette, chevauche Hirondelle en compagnie de son frère Élisabeth abbé de Breteuil, et surveille infatigablement les alentours. Il termine le *Siècle de Louis XIV*, *L'enfant prodigue*, la traduction de *Jules César* de Shakespeare, la *Philosophie de Newton*, montre la lanterne magique aux hôtes de Cirey et confectionne sans doute dans l'ombre quelque pétard bien roulé dont il possède d'inépuisables poudres.

De menues affaires les occupent tout l'été de 1738. Linant dont on renonce à rien faire a été renvoyé; Mme du Châtelet demande à Thiériot de lui trouver un autre précepteur pour Florent du Châtelet; la recommandation est piquante : « il doit feindre la dévotion. » Voltaire dote sa nièce Mignot qui épouse M. Denis. Émilie confie à Maupertuis qu'elle a composé un *Essai sur le feu*; elle l'envoie à l'académie des sciences où un concours sur ce sujet du feu vient d'être ouvert. Voltaire avait eu, lui aussi, l'idée de concourir. Occasion tentante pour ce combatif d'assener quelques bonnes vérités newtoniennes sur la tête des académiciens en majorité férus de Leibnitz

qu'il pourfendrait par surcroît. Deux batailles d'un coup, il était à son affaire. Chaque jour il lisait des pages toutes fraîches à son amie qui, leibnitzienne, les discutait, y objectait. De la contradiction naquit en elle l'envie de concourir pour sa part, avec plus de chance d'être couronnée, grâce à son orthodoxie. Se cachant de Voltaire, elle rédigea son mémoire dont elle n'avoua la rivalité qu'après l'échec. Grafigny le lut et le déclara supérieur à celui de Voltaire, mais il est permis de douter de sa compétence. Voltaire obtint cependant de l'académie que les deux mémoires seraient imprimés à la suite de celui couronné. Réaumur, secrétaire perpétuel, est galant, on imprimera en spécifiant que le mémoire nº 6 est l'œuvre d'une dame d'un haut rang, de Mme la marquise du Châtelet; elle refuse d'être nommée. Paris la préoccupe sans cesse. Elle voudrait s'y assurer un logis. En dépit de l'idylle scientifique autant qu'amoureuse, elle reste femme du monde, regrettant incessamment les salons où elle veut revenir, ainsi que les tortues qui, dit-on, de quelque côté qu'on les tourne, reprennent toujours le chemin de la mer. Elle songe à la maison de Mme Dupin, l'hôtel de Lambert; elle l'achètera d'ailleurs en 1739 et le revendra quelques mois plus tard, n'ayant jamais pu le payer, bien que Voltaire écrivît à ce moment-là : « Nous achèterons le palais Lambert. » Elle s'occupe des pièces de Voltaire à jouer à Paris, du *Discours sur l'homme* à éditer, de *Mérope* qu'il retouche : « Sa santé demande peu de travail, et je fais l'impossible pour l'empêcher de s'appliquer; il va se remettre à l'*Histoire de Louis XIV*, c'est l'ouvrage qui convient le plus à sa santé et qui sera le moins périlleux. » Il vient d'écrire une tragédie, *Zulime*, on lui attribue des *Méditations sur le carême*, que l'on dit pleines d'athéisme. « Cependant, il est loin d'être athée et encore plus loin de penser à de pareils ouvrages. » Le prince de Prusse a envoyé, par son ami Kayserling, une belle écritoire. On fête le donateur et le missionnaire par un feu d'artifice. Le nouveau ménage Denis enfin vient faire un séjour à Cirey. Tout l'été et l'automne 1738 s'écoulent ainsi, dans ce calme, ces plaisirs innocents, Voltaire seul semble pouvoir troubler

cette béatitude, et il est en veine de sagesse. S'il roule ses pétards il ne les allume pas. C'est le dernier répit qui leur sera laissé.

La nièce de Voltaire, Mme Denis, a laissé, dans une lettre à Thiériot, écrite en 1738, un résumé de la vie qu'on menait à Cirey, lettre où perce déjà et sans doute le népotisme futur de la tyrannique nièce, mais où apparaissent aussi les traits véridiques des deux amants. « M. de Voltaire est d'une santé bien délicate; il a toujours été malade pendant le peu de temps que j'ai séjourné à Cirey. Mme du Châtelet est fort engraissée, d'une figure aimable et se portant à merveille.... Je suis désespérée, je le crois perdu pour tous ses amis; il est lié de façon qu'il me paraît presque impossible qu'il puisse briser ses chaînes. Ils sont dans une solitude effrayante pour l'humanité. Cirey est à quatre lieues de toute habitation, dans un pays où l'on ne voit que des montagnes et des terres incultes; abandonnés de tous leurs amis, et n'ayant presque jamais personne de Paris. Voilà la vie que mène le plus grand génie de notre siècle; à la vérité vis-à-vis d'une femme de beaucoup d'esprit, fort jolie et qui emploie tout l'art imaginable pour le séduire. Il n'y a point de pompons qu'elle n'arrange, ni de passages des meilleurs philosophes qu'elle ne cite pour lui plaire. Rien n'y est épargné. Il en paraît plus enchanté que jamais. Il se construit un appartement assez beau, où il y aura une chambre noire pour des opérations de physique. Le théâtre est fort joli; mais ils ne jouent point la comédie faute d'acteurs. Tous les comédiens de campagne à dix lieues à la ronde ont ordre de se rendre au château. On a fait l'impossible pour tâcher d'en avoir pendant le temps que nous y avons été; mais il ne s'est trouvé que des marionnettes fort bonnes. Nous y avons été reçus dans la grande perfection. » Bientôt Voltaire se résoudra à jouer lui-même avec son amie les pièces qu'il écrira pour Cirey d'où elles se répandront dans le monde.

Il est, en effet, un dernier plaisir de Cirey, qui demanderait à lui seul une longue étude. On l'a deviné, il s'agit du théâtre qui comptera toujours au premier rang dans la

vie de Voltaire dont il est de tout temps la grande affaire.

Du beau décor intérieur dont Voltaire avait embelli la vieille maison de son amie, il ne reste rien que la salle de théâtre. La touchante relique! On l'atteint en traversant deux ou trois greniers. Une petite salle à peine grande comme un salon exigu s'ouvre devant une scène mieux faite pour les marionnettes qui y ont sautillé que pour les Orosmane et Lusignan qui y ont rugi. Les frises et les portants sont encore tendus, qui retentirent des accents de leur passionné, et le rideau pend toujours prêt à se relever devant quelque farce du puéril génie. On se demande si vraiment c'est là, sur trois planches, devant ces quatre banquettes, dans ce grenier, que la voix de Voltaire se fit entendre inlassablement de ses hôtes. Oui, sous son impulsion, tout Cirey s'est ici dépensé en des trésors d'ingéniosité et de complaisance. Il fallait beaucoup de bonne volonté et d'attention pour s'émouvoir, et surtout agiter les colères tragiques ou les naïvetés comiques sans bousculer du doigt les portants et les frises, et les spectateurs devaient redouter la traversée des greniers. Mais d'où pouvaient bien venir ces acteurs et ces spectateurs? A peine débarqué à Cirey on était enrôlé dans la troupe. On était même invité en fonction des services dramatiques qu'on pouvait rendre. L'entrain de Voltaire gagnait tout le monde qui, sans surprise, constatait, le lendemain, que, la veille, on avait joué un opéra et deux comédies. Cet homme infernal endiable chacun; la grosse chatte, Grafigny elle-même s'abandonnent à la fièvre. Émilie qui eut toujours des prétentions vocales crie quelque *Issé*. Ce bon gros garçon d'Orosmane s'attendrit, empruntant la voix du plus railleur des humains, l'indolent Linant fait le benêt. Grafigny doit se charger de Mme Barbe de *Boursoufle*. Pauline assume les jeunes premières. Desmarets dès son arrivée est aussitôt embauché. Il arrive à onze heures, à deux il monte sur la scène et lit son rôle dans *Boursoufle*. Voltaire ne sait jamais le sien, et cependant il le joue sans faute, c'est-à-dire qu'il invente; le *bel arte* possède en lui son plus éminent représentant. M. du Châtelet joue aussi, du moins il lit, car il est incapable de retenir un mot. On dresse sur la scène un pupitre

qu'il consulte à chaque réplique. Le seul rôle qu'il se permette de jouer, c'est celui du Matamore qui ne lui va guère moralement, mais qui convient à ses mœurs soldatesques. Seul l'abbé de Breteuil, souvent unique spectateur, ne jouait rien.

C'est pour la scène enfantine de Cirey qu'ont été écrits *L'enfant prodigue*, *L'envieux*, *Le comte de Boursoufle* et même *Alzire* vouée à de hautes destinées. Du moins y fut-elle donnée dans sa nouveauté, ainsi que *Zaïre*. Celle-ci fut répétée, une nuit, jusqu'à trois heures du matin, pour être jouée le lendemain avec *La sérénade* de Regnard. Le lundi gras, Émilie monte à cheval avec Desmarets ivre de joie, et sans débotter saute sur la scène. Ce jour-là on joua six actes dont *L'esprit de contradiction* de Dufresny. Une autre fois, en vingt-quatre heures une tragédie, un opéra et une comédie. Un soir on a joué une comédie avant le souper, et, après, un opéra. Le moindre prétexte est bon, amuser les enfants Pauline et Florent, honorer un visiteur de marque, Kayserling par exemple, l'envoyé de Frédéric. On ne cherche même point de prétexte autre que s'amuser soi-même, fût-ce devant les banquettes. Lorsqu'on est las de drame ou de bouffonnerie, alors on agite les marionnettes, et Voltaire improvise les plus folles intrigues.

La petite scène dans le grenier, qu'un escalier en limaçon reliait à l'étage inférieur où les acteurs se costumaient, semble s'animer encore aujourd'hui de ces plaisirs de Voltaire. Des ombres flottent parmi les lambeaux, il semble qu'on voie toujours Émilie sous les jupes de Gotton de Boursoufle, Voltaire sous le casque d'Orosmane, et la complaisante grosse chatte trépigner poliment sur sa banquette quand elle ne joue pas. Émilie, sa maison saccagée aujourd'hui, s'est réfugiée en ce réduit où tout retentit encore des cris poussés par elle en l'honneur de son ami le dramaturge obstiné qui provoquait chacun, entraînait derrière son char, sous les roues duquel les vers étincellent infiniment, les amis éperdus et bientôt fourbus.

Est-il téméraire de croire que, mise à part sa manie dramatique, Voltaire croyait devoir à son amie ségrégée dans Cirey, exilée, pour lui plaire, d'un monde qu'elle

regrettait, un peu de cette détente et de cette illusion? Plus tard, lorsqu'il écrira pour *Boursoufle* joué à Anet un prologue nouveau, il fera dire à l'un des personnages qui n'est autre qu'Émilie :

C'est une étrange femme, il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé.
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à la fois le bal et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie.
Son esprit en tout temps est de tout occupé,
Et, jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir.

Elle était impérieuse et docile à la fois, il goûtait cette vivacité et cette soumission. Il aurait pu éteindre ce génie adorant, au contraire il en favorisa le développement, encouragea des travaux qu'il savait bien générateurs d'apaisement. Il savait pour l'éprouver chaque jour que le travail seul rend pleinement heureux.

Les lampions éteints, souvent au petit matin, chacun se retire chez soi. Au rez-de-chaussée de l'aile du nord, les bougies s'allument sur les tables où Louis XIV et Jeanne d'Arc coudoient Mérope et Mahomet, où Leibnitz et Newton s'emparent d'Uranie qui aligne et superpose des chiffres jusqu'au grand jour. Et si le sommeil vient la solliciter, elle baigne ses mains dans l'eau froide et se promène dans sa chambre en battant des bras.

CHAPITRE III

LA RIVALITÉ AVEC FRÉDÉRIC II (1740-1743)

LE PROCÈS TRICHATEAU || SÉJOUR A BRUXELLES || INSTITUTIONS DE PHYSIQUE || L'AFFAIRE MAIRAN || RIVALITÉ AVEC FRÉDÉRIC II || VOYAGES DE VOLTAIRE EN PRUSSE

Les beaux jours de Cirey sont finis. Émilie et Voltaire y ont passé cinq ans. La volupté en était épuisée, chassée par l'habitude et le tête-à-tête. Disparu le motif qui va les exiler, ils ne revinrent jamais s'établir de façon continue sur le bord de la Blaise, et tout prétexte leur sera bon pour n'y plus demeurer; Cirey volontiers, mais Paris surtout. Cirey jouera désormais à leurs yeux le paradis auquel on dit aspirer mais qu'on ne se hâte pas de gagner, avançant toujours de bonnes raisons pour le différer, tout en soupirant après lui. Les adieux à la Blaise ne purent être déchirants. Voltaire et Émilie n'auront pas du moins le mauvais goût de se proclamer satisfaits de la quitter, après avoir tant célébré le bonheur dont ils jouissaient dans ce « désert » presque aussi peuplé, toutefois, que celui d'Alexandrie au temps de Thaïs qu'il n'est pas surprenant de se rappeler lorsqu'on raconte l'histoire d'un ménage à trois si strictement calqué de nos jours, jusque dans le caractère des trois protagonistes.

Ils partirent en mai 1739 et se rendirent à Bruxelles. Qu'allaient-ils faire en Brabant? S'occuper des affaires de M. du Châtelet. On se rappelle le cousin Trichâteau hospi-

talisé à Cirey, et dont le silencieux voisinage épouvantait à table la bavarde Grafigny. Ce Châtelet-Trichâteau possédait des terres en Pays-Bas, entre Liége et Juliers, et qui portaient les noms de Ham et de Beringhen, contestées par les cousins maternels nommés Honsbrouck. L'affaire se compliquait d'un testament dont ces Honsbroucks niaient la validité. Et cela durait depuis soixante ans. Trichâteau n'était pas pressé, et il n'avait pas tort puiqu'il devait mourir en 1740. Florent Claude voulait finir, au contraire, afin de jouir, sans délai après échéance, de l'héritage dont son cousin devait le gratifier, et qui semblait assez prochain. La nécessité, si l'on tenait à régler l'affaire, imposait un séjour à Bruxelles pour la suivre de près. M. du Châtelet se trouvant manifestement, pour plusieurs raisons dont la moins impérieuse était ses obligations militaires, incapable d'y donner quelque soin, la marquise dut se dévouer et partir. Il n'est pas téméraire de supposer que l'on comptait sur l'ingéniosité et l'influence et l'autorité de Voltaire pour aider à la solution, d'autant moins téméraire que, après bien des démarches, des plaidoiries et des jugements d'incidents favorables à la thèse du marquis, Voltaire réussira, en 1743, à établir une transaction : le domaine brabançon sera abandonné aux Honsbroucks par les héritiers Châtelet, moyennant deux cent vingt mille livres, beau denier pour l'époque. Voltaire avait écrit l'année précédente : « Mme du Châtelet va, tout armée de compulsoires, de requêtes et de contredits, perdre son argent et son temps à des incidents inutiles d'un procès qui sera jugé à la quatrième ou cinquième génération. » La transaction sera opportune.

Émilie et son ami se rendirent d'abord à Beringhen, l'une des terres contestées, et Voltaire trouvera un moyen ingénu de liquider en partie : vendre cette terre à Frédéric de Prusse. Mais Frédéric rêvait d'autres conquêtes plus substantielles et moins coûteuses à sa bourse personnelle fort plate à ce moment-là. Après une quinzaine passée à Beringhen, ils arrivèrent à Bruxelles, à la mi-juin. Ils se logèrent dans un faubourg, rue de la Grosse-Tour. M. du

Châtelet, à son habitude, devait faire la navette entre Bruxelles, Paris et son régiment. Ils pensaient être venus pour trois mois; ils restèrent près de trois ans.

Deux événements principaux marquent, pour Mme du Châtelet, ces trois années de sa vie, l'affaire Mairan et la rivalité avec Frédéric prince, puis roi de Prusse. Chacune montre leur héroïne sous ses deux faces éminentes, l'intellectuelle et l'amoureuse. Leur présentation tour à tour renseignera mieux que tout discours sur cette femme qui fut, malgré tant de défauts, l'une des plus remarquables de son siècle.

A la détailler, l'affaire Mairan deviendrait vite fastidieuse. Elle se traîne en incidents menus qui, après tant d'années et pour de si piètres résultats, touchent à l'insignifiance. Et elle se termine sur une question de politesse et de bonne tenue mondaine. Il ne convient d'en retenir que ce qui intéresse directement Mme du Châtelet.

Quelque temps avant le départ de Cirey, un hôte nouveau était venu compléter la colonie, un professeur de géométrie. Il répondait au nom de Koenig, était Suisse, élève de Bernouilli, le célèbre mathématicien de Bâle. Mme du Châtelet, dans le feu de ses études, ne voulut pas abandonner son pédagogue; elle l'emmena à Bruxelles où il consolait par l'hypoténuse des papiers timbrés. Quand on fut bien installé, et qu'on eût accompli, selon l'usage, les premières démarches en vue du procès, on alla passer quelques jours à Enghien chez le duc d'Arenberg, et, les vacances judiciaires étant arrivées, on partit pour Paris. Voltaire logea à l'hôtel de Brie rue Cloche-Perce, tandis qu'Émilie habitait l'hôtel de Richelieu. Mme du Châtelet venait de terminer ses *Institutions de physique* d'après Leibnitz, l'heure de la publication sonnait à l'horloge de la renommée. Koenig bien entendu était du voyage. Il n'en fut pas longtemps. Ne disait-il pas à tout venant que ces *Institutions* qui couraient le monde, selon la coutume de Voltaire et de son époque, avant leur impression, étaient son œuvre à lui et non celle de la marquise? Il regagna la Suisse, chassé; mais restait l'histoire

qu'il racontait, savoureux potin de Cirey dont le Paris scientifique s'amusait dans son oisive malice. Les écrivains de lettres n'ont jamais détenu le privilège de la malveillance confraternelle.

Chaque fois, avait raconté Koenig, que celui-ci donnait sa leçon de géométrie, Mme du Châtelet manifestait qu'elle avait compris par un fatal : c'est évident! qui est, en effet, le mot irrésistiblement appelé, par le raisonnement géométrique, à l'esprit qui l'a saisi stupéfait de ne l'avoir pas trouvé spontanément. Koenig, agacé d'une évidence dont ses mérites pouvaient peut-être se ressentir, s'avisa d'un terrain moins accessible et moins patent. Comme maître Jacques ceignait un autre tablier, il endossa l'habit métaphysique :

« Vous avez raison, Madame, dit-il un jour, mais il y a des vérités non moins importantes qui n'ont pas un moindre degré d'évidence.

— Et quelles sont ces vérités?

— Les vérités métaphysiques. »

Mme du Châtelet se permit de rire, et elle n'avait pas tort, l'évidence n'étant pas le caractère principal de la métaphysique. Koenig piqué et stimulé par ce dédain répliqua :

« Je me fais fort de vous convaincre.

— Allons-y! » répondit Mme du Châtelet qui ne reculait jamais devant les difficultés, les intellectuelles non plus. Les leçons de géométrie s'étaient alors changées en leçons de métaphysique que Koenig rédigeait et qu'il développait. Les *Institutions de physique* n'auraient été, selon Koenig, que la reproduction de ces leçons mises au net par Mme du Châtelet.

C'était, au bref, la suspicion jetée sur les travaux si caressés dont Mme du Châtelet attendait une gloire personnelle qui l'imposerait à côté de Voltaire, sans confusion possible. Elle devait répondre, se justifier, non pas se venger du petit pion mais le confondre, sous peine de déchéance et de ridicule. Elle le fit vaillamment.

J'ai acheté ma science? dit-elle. Mais que trouve-t-on dans mes *Institutions*, si ce n'est strictement le développe-

ment des idées que j'ai exposées l'année dernière à M. de Mairan, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, qui a publié, en 1728, une *Dissertation sur l'estimation et la mesure des forces motrices des corps*? Je défendais, il y a un an, la théorie mécanique de Leibnitz sur l'estimation et la mesure des forces motrices des corps, Leibnitz appuyé de Clairault et de Maupertuis, tandis que M. de Mairan restait cartésien et newtonien avec Clarke, Pitot de Launay et Voltaire qu'il ne faut pas, surtout, oublier. Or, l'année dernière, Koenig n'était pas « à moi, » « chez moi, » corrigea Voltaire toujours précis et veillant aux amphibologies.

Koenig hors de cause, restait Mairan qui se montra peu désireux que l'on apprît qu'il était entré en discussion avec une femme sur des faits de haute science. Il répliqua par une brochure assez dédaigneuse, où il eut même le mauvais goût, comme s'il voulait se disculper de cette condescendance, d'ajouter que derrière Mme du Châtelet se cachait un écrivain plus compétent. De cette allusion Voltaire fut piqué, vit bientôt le parti qu'il en pouvait tirer, et répondit vertement en faisant honte à Mairan de sa discourtoisie. J'interviens, disait-il, d'autant plus impartialement que je suis de l'avis de Mairan, comme lui newtonien et non pas leibnitzien. Mme du Châtelet avait beau jeu. Elle ne se priva pas de le jouer. Elle répliqua lestement, à son tour, maniant avec finesse la plus gracieuse ironie, « cette petite figure ingénieuse, dit Voltaire, que nous appelons figure française. » Cependant, tout en faisant remarquer confidemment à ses amis que Mairan avait mis « de la mauvaise foi dans le fait, de l'impolitesse dans la forme, et des paralogismes dans le fond, » Voltaire ne voulait pas rompre : il avait envoyé, on s'en souvient, un mémoire sur les forces vives, objet du litige, à l'académie des sciences dont il sollicitait le suffrage en faveur de la part scientifique de son génie. Mais il se rattrapa sur Koenig, baudet de l'histoire, « lui et son frère logés, nourris, fournis de domestiques et d'équipages, son élève s'incommodant pour eux ; c'était bien payer la métaphysique romanesque (pan! et un sourire à Mairan) de Leibnitz dont

Koenig entretenait Mme du Châtelet quelquefois les matins. »

Ça pouvait durer longtemps. Tout le monde y mit du sien pour finir. L'académie pria Mairan de ne pas répliquer, et Clairault, pris entre l'académie et au moins le souvenir de l'aimable Émilie, permit à tout le monde de se déclarer satisfait. « C'est une question de mots, » conclut-il, et chacun fit mine d'en être persuadé.

L'affaire traîna, et on en retrouvera les traces; elle était virtuellement terminée. Mme du Châtelet s'en tirait à son plus grand profit : il est désormais acquis aux yeux des savants que, en dépit de son newtonien ami, elle est leibnitzienne. L'incident Koenig lui a fourni une occasion inespérée de s'affirmer aussi bien à elle-même que devant les autres indépendante et différente de l'absorbant et entraînant Voltaire. Elle garde son petit quant à soi. Elle tient à son originalité et la défend. Pas de confusion, s'il vous plaît. On peut aimer en restant soi-même, sans se réduire à n'être qu'un reflet. Lorsque, bientôt, elle ralliera la bannière de Newton, elle le fera en toute sécurité, ne pouvant plus être suspecte de ne pas penser toute seule. Elle possédait, en effet, une individualité assez distinguée pour y tenir, et c'est, on l'a déjà constaté, l'un des mérites de Voltaire d'avoir favorisé cette personnalité, loin de chercher à la supprimer : il lui suffisait, il est vrai, de l'éclipser.

Trois mois passèrent à cette passionnante, pour eux, controverse, et en novembre ils rentrèrent à Bruxelles, après un court séjour à Cirey auprès de Trichâteau que l'on mit décemment au courant de ses affaires. Mme du Châtelet allait-elle, à Bruxelles, retrouver la paix dans la sécurité, goûtée à Cirey? Les ennuis sont astucieux, ils nous trouvent partout, surtout lorsqu'on les cherche. Le soupçon va désormais prendre un nom, il s'appellera Frédéric prince et bientôt roi de Prusse. Pendant des années se déroulera entre Frédéric et Mme du Châtelet un duel dont Voltaire est le prix convoité, et aucun des adversaires ne pourra se vanter de l'avoir emporté, puis-

qu'il faudra la mort d'Émilie pour que Voltaire se décide à abandonner la France qu'il a cependant quittée à plusieurs reprises, en faveur de Frédéric, malgré les larmes d'Émilie.

Comme dans tout duel correct, on commença par se saluer et se faire des grâces. Frédéric à Custrin, Voltaire à Cirey, Mme du Châtelet est bien tranquille. Mais Voltaire en Brabant et Frédéric libéré de sa détention, la vigilance s'impose. Un simple saut chacun, et les voilà dans les bras l'un de l'autre. Elle connaît le faible de son ami, ce qu'on appellerait aujourd'hui son snobisme. Les têtes couronnées l'affolent. Il peut bien jurer qu'il ne laisserait pas Émilie pour un roi, elle ne s'y fie pas. Elle sait qu'il est incapable de résister à un pressant appel tombé de lèvres augustes. Comment éviter cet appel, le prévenir? Par ses sourires elle paralysera le prince, sourires un peu en biais, mais qu'y verra-t-il, de ses sables?

Frédéric, pour sa part, comprend la nécessité de ne pas effaroucher. Sa jeunesse comprimée le rend prudent, il craint une hostilité à des projets trop affichés. Lui aussi veut être aimable, il veut obtenir Voltaire de la bonne volonté de celle qui le détient. Il la cajole, lourdement selon son allemanité, mais peut-il s'en apercevoir? Ses prévenances sont extrêmes, si elles sont gauches. Et tous deux finalement s'efforcent au rebours de leur tempérament. Ils ne tarderont pas à le montrer épanoui, jaloux et insensé d'une part, brutal et insolent de l'autre.

Si Mme du Châtelet possède l'imagination scientifique, elle est totalement dénuée d'imagination mondaine ou littéraire, Voltaire a tout pris. Après avoir remercié Frédéric de l'édition de luxe de *La Henriade*, qu'il prépare, « on fit moins pour Tasso, » et l'avoir félicité de s'occuper de physique, son indigence trouve, tout sec, de s'affirmer éprise de poésie. L'incontinence rimaillante de Frédéric, se dit-elle, ne peut manquer d'être flattée, et une femme vibrant avec lui ne pourra être affligée par lui. Frédéric, à sa grande surprise, reste insensible à cette rencontre. Où frapper maintenant? Elle y pense! Un prince, même s'il est prussien et non pas français qui en raffole, ça doit aimer

les potins de cour? Envoyons-lui de bons petits ragots. Elle lui fait savoir que le roi de France vient de prendre une maîtresse, Mme de Mailly. Comment cette nouvelle qui passionne tout Paris et les provinces serait-elle indifférente en Prusse? Mais Frédéric s'en moque. Les histoires de lit ne l'ont jamais intéressé que par leurs répercussions politiques dont son père garde le privilège exclusif et soupçonneux. Elle est à bout déjà, se demandant ce qu'elle pourra bien inventer. Elle paierait cher qui la renseignerait sur les vices de Frédéric, pour les flatter.

Frédéric vient heureusement à son secours. Il envoie à Voltaire le commencement de son *Anti-Machiavel.* Voilà de quoi orchestrer. Elle harmonise, fugue et polyphonise incessamment le motif principal de sa symphonie : la suite ou je meurs; jamais, dans tous les temps, si puissante analyse n'a été donnée d'un chef-d'œuvre, jamais si haute vertu ne s'est révélée, toute de droiture et d'honnêteté; « cet *Anti-Machiavel* ne pourrait se comparer qu'à *Télémaque* dont on a dit que, si le bonheur du genre humain pouvait naître d'un livre, il naîtrait de ce livre-là. » Qu'en pense-t-elle au juste? Elle le dit à Algarotti : « Je suis curieuse de voir un tel prince sur le trône : ce sera un beau phénomène. » Elle fait bien son point.

Frédéric est décourageant, si ce n'est déjà blasé. La flagornerie le laisse froid. Ces princes sont difficiles. Celui-ci répond à cette bonne volonté intéressée, comme s'il la devinait telle. Il se montre presque inconvenant, indubitablement mal élevé : on n'est pas impunément le fils du roi-sergent, Prussien par surcroît. Mme du Châtelet feint de ne pas entendre, et ses prévenances s'accentuent. Frédéric résistera-t-il, lui qui a tant de goût et de savoir, aux *Institutions de physique* qui viennent de paraître? Le philosophe allemand ne peut qu'entraîner la bienveillance du prince teuton sur sa traductrice française. Le livre est joli d'ailleurs. Trois volumes ornés d'une colombe en frontispice, et de la devise : *Macte animo soboles, oculos ad sidera tolle.* Vite, à Berlin le résumé leibnitzien! Un peu de modestie ne pourra qu'ajouter au prix. Monseigneur n'a rien à apprendre de cet ouvrage, évidemment. Qu'il se dise,

toutefois, qu'il n'a été accompli que pour vulgariser devant le fils Florent du Châtelet un système philosophique dont tout bon Allemand peut s'enorgueillir.

Mais si Frédéric ne goûtait, par hasard, que faiblement la philosophie en général, celle de Leibnitz singulièrement? Un petit air détaché siéra en ce cas et donnera par surcroît une idée plus haute de l'adaptatrice qui ne s'en laisse pas imposer. De tous côtés, elle sera parée. D'ailleurs, Voltaire vient d'envoyer au prince son *Newton*. Monseigneur pèsera et jugera pièces en main. Et il admirera d'autant plus ces deux amis, l'une leibnitzienne, l'autre newtonien, qui restent unis en dépit des divergences intellectuelles, et qui placent au-dessus de tout la liberté de conscience, deux phénomènes, eux aussi, qu'il serait vain de vouloir séparer.

Jusque-là Frédéric s'était contenté, on l'a vu, de riposter par le scepticisme et quelques insolences. Brusquement, il attaque, foudroyant. Le 21 mai 1740, il monte sur le trône de Prusse. Le sauvage Frédéric-Guillaume s'était enfin décidé à mourir, à laisser la place à ce fils qu'il a voulu tuer. Voltaire, Émilie le prévoit, ne résistera das à ce coup droit. Elle a eu déjà, depuis tant de temps bien du mal à l'empêcher de se rendre aux désirs impérieux d'un prince; maintenant, voici un roi! La conjoncture est d'autant plus grave que Frédéric vient de changer d'avis sur l'*Anti-Machiavel* dont Voltaire, après l'avoir corrigé, surveillait de loin l'impression en Hollande. Un roi de Prusse ne peut pas, comme ça, se faire imprimer, si le pouvait un simple prince. Mais les éditeurs, race cupide, vont immanquablement vouloir donner aux peuples avides une œuvre dont la réclame se fait toute seule, sans débours. Émilie voit déjà Voltaire, en attendant mieux, à vau-de-route, poursuivant les traîtres libraires. Et aussi doucereuse que désolante ou désolée elle dit à Frédéric : si vous venez en France, comme le bruit en court, faites-moi l'honneur de vous arrêter à Cirey. Après avoir été son hôte, comment Frédéric la désespérerait-il? Et une petite entrevue pourrait peut-être lui suffire? La naïveté n'a jamais été incompatible avec l'intelligence.

Ce qui devait arriver arriva : Voltaire dut partir pour La Haye afin d'y arrêter l'impression de l'*Anti-Machiavel.* Et ce qui devait succéder succéda : Voltaire une fois émancipé, libre, déchaîné, ne se connaît plus, il écrit à Frédéric : « J'ai eu bien de la peine à obtenir mon congé, » et par un quatrain bien tourné et suffisamment alambiqué laisse entendre que, si Frédéric désire l'inviter à venir le voir, il ne doit pas se gêner.

Ceci en cachette, bien entendu, et cependant que l'innocente Émilie, de plus en plus inquiète, use de subterfuges d'une étonnante niaiserie, employés qu'ils étaient contre deux magistraux retors, Voltaire et Frédéric. Elle se prodigue, par exemple, en compliments sur la musique du jeune roi, et déclare qu'elle reprend ses leçons de chant afin de pouvoir la chanter. Voilà qui est s'exprimer. Elle s'humilie même dans son amour-propre en faisant des avances à Maupertuis dont elle peut justement incriminer l'attitude dans l'affaire Mairan. Maupertuis va partir pour Wesel où l'appelle Frédéric, il pourra chapitrer celui-ci. Frédéric si sensible ne peut manquer assurément de céder au pathétisme d'un Maupertuis si ferme, d'autre part, elle l'a vu, avec Mairan.

Pendant ce temps Voltaire louvoie, finasse. Sur ses propres suggestions il est prié de venir à Clèves où Frédéric va se rendre. Il prend le ciel à témoin qu'il ne peut se dispenser d'obéir. En désespoir de cause, Émilie dit : « J'irai avec vous! » Voltaire se déclare ravi de cette combinaison. Mais en principe, car le madré bonhomme a déjà préparé la fugue complète. Allons! non sans avoir demandé toutefois, ajoute-t-il, l'assentiment de Frédéric avec qui il est d'accord sans avoir besoin de s'expliquer ouvertement. Leurs désirs sont les mêmes si les procédés pour les réaliser diffèrent. Frédéric consulté s'empresse d'acquiescer, mais, tandis que Voltaire cède tout en suscitant des obstacles, il consent sous une telle restriction : « S'il faut qu'Émilie (familiarité de si bon goût) accompagne Apollon, j'y consens, mais si je puis vous voir seul, je le préférerais, » qu'il faut bien renoncer. Voltaire veut ses vacances en s'offrant un roi, Frédéric aussi.

Voltaire partit seul. Il emportait son viatique, une lettre d'Émilie à Frédéric qu'elle suppliait, dans sa candeur, de ne pas garder trop longtemps, à Clèves, le trésor disputé. Voltaire ne resta pas longtemps à Clèves, en effet. Après avoir rencontré Frédéric au château de Moyland, il retourne à La Haye s'occuper de l'*Anti-Machiavel* et annonce subitement à Émilie qu'il doit, de toute urgence, se rendre à Berlin. Le tour était joué.

Mme du Châtelet, à ce coup, resta anéantie mais non pas coite. Ce ne sont que gémissements qui retentissent, bientôt suivis d'action. Hélas! elle n'a rien d'une rouée, elle vient de le prouver. Elle a vite épuisé les artifices. Et tout ce qu'elle imagine c'est de courir à Fontainebleau où se trouve la cour. Elle s'y distraira et donnera, elle l'espère, à l'ingrat quelques salutaires inquiétudes. Voltaire plongé dans les délices berlinoises ne se souciait guère des plaisirs bellifontains de son Émilie. Il sait bien qu'il n'arrivera rien. Et elle patauge, lamentable. Dans le même temps qu'elle se plaint ou trépigne, elle envoie à Frédéric mille douceurs qui grincent. Il les entend fort bien qui grippent, et il s'en amuse follement. Cette amante éplorée le plonge dans le ravissement et le trouve inépuisable en moqueries : « L'esprit allemand, a dit Nietzsche, est comme la colique, il n'en finit jamais avec rien. »

Elle bat le buisson et n'en fait lever, comme il était certain, que Voltaire qui apparaît sur les rameaux qu'elle casse. Tout ce qu'elle peut obtenir d'elle-même, en effet, c'est de soigner diligemment les affaires de son ami, comme à Cirey du temps de Desfontaines. Le voyage de Voltaire à Berlin est mal vu de la cour; qui sortait du royaume sans autorisation était toujours suspect. Infatigablement elle justifie, défend l'absent. Elle s'adresse au cardinal de Fleury, premier ministre qui, jusqu'à sa mort, prochaine il est vrai, lui sera fidèle et secourable. Une légère satisfaction en résulte du moins, d'intriguer un peu, le grand recours des femmes agitées. Mais cette volupté est vite épuisée. Émilie a cependant le courage d'écrire à Frédéric que Voltaire est bien heureux d'avoir vu le Marc-Aurèle moderne, qu'il lui devra son repos. Elle n'en croit

Univ. of Arizona Library

rien, et elle se tourne alors vers son vice, Richelieu, la grande ressource. Richelieu lui-même reste insuffisant. Il lui paraît fade et creux. Alors, déconfite, elle revient à Paris où ses *Institutions* l'occupent un instant puis, bientôt, l'ennuient. Elle n'a goût à rien, tout la laisse insensible de ce qui l'animait tant. Tête basse, elle reprend le chemin de Bruxelles où elle attendra, elle l'espère, résignée. Qui pourrait se douter que M. du Châtelet se trouvait avec elle à Fontainebleau?

Dans la solitude du Brabant, nouvelle révolte qui inspire une vengeance. Mais elle manque de variété dans la ressource : elle se jette sur sa plume de coquette. Elle écrit, à qui? Son choix n'est pas nombreux, à Richelieu. Comme ils disent autour d'elle, en Brabant, il est là pour une fois, et même pour deux. Les temps qu'elle se débattait contre l'emprise de Cirey sont revenus. Le flirt par lettres a repris. Il ne lui semble pas d'ailleurs commettre un grand crime. Avec un ancien ami, ce n'est pas une infidélité, ce n'est qu'un souvenir, une épingle sur la manche. Et par cet obscur sentiment de toute femme quittée, qui ne lui permet pas d'accepter une rupture qu'elle veut cependant définitive, elle cherche à ranimer le goût du perfide chéri, ne trouvant rien de mieux, comme elle a déjà fait, que de l'assurer de « la passion effrénée » qui fait actuellement son malheur. Elle n'a décidément qu'une corde à sa lyre, celle dont elle vibre elle-même.

Ainsi elle amuse sa solitude et satisfait à bon marché sa rancœur. Cahin-caha l'année finit, et la nouvelle commence sous un ciel rasséréné.

Le 3 janvier 1741 Voltaire reparaît à Bruxelles enchanté de sa petite fugue si bien machinée, enivré de l'accueil qu'il a reçu, et tout prêt, maintenant qu'il avait fait ce qu'il avait voulu, à panser les blessures dont il était si ce n'est l'auteur, car en ces affaires on ne peut être blessé que par soi-même, du moins la cause. Ce ne fut pas difficile : « La tête me tournait, » écrit-elle le lendemain du retour. « Tous mes maux sont finis, et il me jure bien qu'ils le sont pour toujours.... Je défie Frédéric de me haïr plus que je ne l'ai haï depuis deux mois.... » Et elle badine, heureuse :

« Voilà, vous me l'avouerez, une plaisante rivalité.... Frédéric peut prendre tant de provinces qu'il voudra, pourvu qu'il ne prenne plus ce qui fait le charme de ma vie. » Elle n'était pas au bout.

Le procès continuait. Trichâteau était mort, laissant pour héritier Florent Claude qui n'agissait plus désormais comme mandataire, mais pour son propre compte. Les deux Bruxellois s'évertuent et gagnent deux incidents qui permettent de favorables augures de l'issue. Entre temps, l'affaire Mairan se traîne dans les redites et rabâchages qui font s'écrier à Voltaire, exceptionnellement désireux de conciliation à cause de son mémoire présenté à l'académie, qu'il faut laisser les gens penser ce qu'il leur plaît, et que « la paix vaut encore mieux que la vérité. » Que ne se l'est-il dit plus souvent! Une autre affaire les occupe bientôt, la représentation de *Mahomet* achevé dans la solitude brabançonne. Faire jouer cette comédie à Paris n'est pas aisé. La censure a peur de tout, de ce qu'écrit Voltaire singulièrement, qui excelle à tout mettre en l'air sous les plus innocentes apparences. On va donc essayer de la province moins craintive et moins sensible. Mme Denis, qui réside à Lille, écrit qu'y fait florès en ce moment le tragédien La Noue. En route pour Lille! *Mahomet* y est donné, et Voltaire et Émilie assistent à quatre représentation consécutives. De retour à Bruxelles, Émilie envoie elle-même le manuscrit à la censure parisienne, usant de son crédit auprès de Fleury. Le printemps et l'été se passent en négociations que Mme du Châtelet conduit habilement.

Elle ne cesse, pour si peu, de penser au danger prussien. C'est son cauchemar. Tout en courant et malgré des airs détachés, elle rêve au moyen de faire oublier à son ami le roi tentateur. Elle ne tarde pas à se persuader qu'elle en a trouvé un. Voltaire, si supérieur, ne peut aimer ce lourdaud de Frédéric pour lui-même. Un autre mobile le pousse à ces courses en Hollande, en Allemagne, en Prusse. Sans le savoir lui-même, il soigne une maladie intime et morale, le besoin de promenade, de remuement, de changement qui s'était déjà manifesté à Cirey. Dès qu'il séjourne

quelque part, Voltaire s'impatiente : Cirey abandonné le prouve, car ce n'est que pour lui, n'est-ce pas, qu'on est venu en Brabant? Il est atteint, au bref, de ce qu'on a appelé depuis la bougeotte. C'est cela qu'il faut soigner. Puisque Voltaire est atteint du mal de mouvement, elle va le mouvoir, elle le traitera par l'homéopathie. De microscopiques pilules, dites de promenade, le guériront sûrement, si agréables à avaler : on ne s'aperçoit de rien et la santé est revenue. Voilà le salut. Elle déclare qu'après tant de travaux leibnitziens et processifs, elle a besoin de distractions, qu'un petit tour en France est nécessaire à son divertissement.

Ils montent en chaise et mettent pied à terre à Champs, chez le duc de La Vallière. Voltaire n'a-t-il pas aimé la vie de château où il est à son affaire de causeur intarissable et étourdissant? Mais n'oublions pas qu'il faut varier et courir. En route pour Bruxelles où les affaires les réclament, paraît-il. Sur la route, ils s'arrêtent à Reims, chez M. de Pouilli où ils passent trente-six heures, elle à danser toute la nuit. Au fait, il y a Cirey. Si c'était Cirey dont il est désireux? On peut toujours essayer. On rentre à Cirey. Non, ce n'est pas Cirey. Retournons à Paris où l'hôtel Lambert vient d'être acheté. Peut-être Voltaire s'y intéressera-t-il? On le dirait : il donne l'ordre à son homme d'affaires, l'abbé Moussinot, d'affecter tels de ses revenus à l'acquisition de meubles destinés à cette maison. Mais pourra-t-on jamais habiter un hôtel qu'on ne peut pas payer? M. du Châtelet trouve tout naturel que Voltaire meuble l'étage où il logera, il n'accepterait peut-être pas facilement qu'il acquittât le prix de l'immeuble : on n'ose du moins le lui proposer. Et l'on repart. Voltaire ne se trouve même pas à Paris pour la représentation de *Mahomet*, il est à Gray; une amie malade les réclamait de toute urgence. Cirey est sur la route de Gray, comment ne pas y porter quelque souvenir? Et encore une fois le couple errant reprend haleine à Paris, pour y avaler sept ou huit grains de mondanité et y trouver de nombreux prétextes à repartir. La persévérance constitue la base de tout traitement, même par pilules.

Hélas! Émilie voit bien que l'homéopathie, si elle plaît au médecin, n'agit pas sur le malade. Le corps de Voltaire se trouve auprès du corps d'Émilie, mais son esprit est loin. Tout en voyageant, en effet, il machinait. Il peut tourner autour de Paris et de Cirey, le caractère de la giration consistant à ramener au point de départ, il revient au sien qui est son désir de Frédéric. Il ne pense qu'à ça. Émilie peut s'épuiser à le distraire, le mettre sur les boulets avec ses randonnées éperdues, lui, tandis qu'il trotte de son pas infatigable autant que menu, il poursuit sa petite combinaison, la lime avec la plus adroite sollicitude. Ce n'est pas de la bougeotte qu'il est atteint, mais de la frédéricomanie dont le roi de Prusse détient la petite boule bien enrobée qu'il ne tarde pas à envoyer enveloppée dans une lettre d'invitation à se rendre, pour le rencontrer, à Aix-la-Chapelle.

C'était gagné, encore une fois. Nanti de cet ordre, une invitation royale en est un, Voltaire raffine pour se garantir d'une faiblesse, s'adresse à Fleury sous couleur de lui annoncer son voyage et fait entrevoir au ministre des perspectives qui ne peuvent que provoquer l'encouragement au voyage. Fleury est-il dupe? Ce serait surprenant. Il ne demande qu'à être agréable, lorsqu'il n'en coûte rien : il approuve l'excursion. Comment, maintenant, Émilie pourrait-elle s'opposer à un départ désiré par le cardinal, son ami qui plus est, si spontanément anxieux de connaître les raisons qui ont pu décider Frédéric à précipiter la paix de Breslau, et qui charge Voltaire de s'en informer? L'honneur est grand, la mission grave, le sort de la France est en jeu. Des intérêts patriotiques ne peuvent s'immoler à des lubies féminines. Et Voltaire saute en chaise de poste en se frottant les mains, derrière son dos toutefois.

Il revint vite. Il l'avait juré sous un flot de touchantes larmes. Parti le 2 septembre 1741, il était de retour à Bruxelles le 10; la dernière surprise ne fut pas Émilie qui, paralysée dans ses efforts mais désarmée par la sagesse imprévue, retrouve toute sa finesse : « Le roi lui a fait d'aussi beaux présents que la dernière fois, et je m'y atten-

dais bien. » Elle se rappelait qu'en 1740 M. de Camas envoyé en France par Frédéric pour annoncer son avènement, avait passé par Bruxelles et avait prié Voltaire de venir à son hôtel où il devait lui remettre de la part du roi le plus grand et le plus magnifique présent. Émilie, nourrissant peu d'illusion sur la munificence de Frédéric, avait dit à Voltaire :

« Courez vite ! On vous envoie sûrement les diamants de la couronne ! »

Il courut et rapporta un quartaut de vin de la cour royale. Les générosités de Frédéric étaient célèbres rue de la Grosse-Tour avant d'être connues de l'Europe qui s'en gaussera bientôt.

Cette seconde fugue accomplie, Émilie pouvait espérer que le fugueur resterait tranquille, pendant quelque temps du moins. Lui, oui, mais Frédéric ne le lâchera pas. Il n'a pas réussi à retenir à Aix-la-Chapelle son flirt qui a juré, a-t-il dit, de ne pas demeurer davantage. Frédéric n'aime pas les défaites. Il lui faut sa revanche sur une coquette bien insolente de le contrarier. Ces amours saugrenues, à ses yeux à lui qui n'aima jamais rien ni personne, l'amusent mais l'irritent puisqu'elles le gênent. La taquinerie, le sadisme de la zizanie entre les gens comme entre les nations, la jalousie de son Voltaire qu'il se flatte d'avoir conquis — et qui peut s'offrir une conquête sans victime ? — le poussent furieusement. Et déjà s'indique son plan plus tard déployé : brouiller Voltaire avec toute la France pour l'avoir, simplement. L'envie des Allemands est comme leur esprit. Émilie jouit de la gloire d'avoir inauguré la série et le spectacle.

Son impatience a mal inspiré Frédéric, comme il leur arrive, là-bas. Voltaire décline cette fois l'invitation. Émilie est heureuse mais découragée. Va-t-elle se consumer ainsi en luttes vaines qui finiront par lasser son ami ? Elle se rend compte que l'homéopathie n'a pas réussi.

Cette méthode ne vaut rien, elle est puérile et insuffisante. Parlez-moi de l'allopathie ! Voilà une science ! Essayons-en ! Ce Bruxelles est mortel au surplus. Personne n'y résisterait. Il faut partir. On se libérera des entraves du procès, le

couple se fixera à Paris où Voltaire, enlacé dans les mille liens enivrants de la cour, du monde et du théâtre, en un mot de la gloire, ne pensera plus à Berlin. Comment ne se l'était-elle pas dit plus tôt? Et si elle y trouve en même temps la satisfaction de ses goûts, on serait mal venu de le lui reprocher. Elle saisit la balle et se garde bien de la renvoyer. Elle revient à son plan : est-ce sa faute si la santé morale de Voltaire en réclame le traitement? Fébrilement elle liquide ses affaires, retourne à Cirey, où ils passent quelques semaines, revient à Bruxelles faire ses paquets; avant la fin de l'année les deux amis étaient à Paris. Le séjour en Brabant est terminé. Ils s'y rendront encore deux ou trois fois pour aboutir à la transaction imaginée par Voltaire, ils n'y résideront plus.

Ce séjour aura du moins prouvé la solidité de la chaîne qui serre l'un contre l'autre les deux amants, la parfaite convenance de ces deux êtres dont les qualités se complètent et les défauts s'emboîtent, curiosité intellectuelle insatiable, bravoure dans la défense des idées, activité infatigable, jalousie et ruse, soupçon et témérité, amour ardent et calmante affection. Ils sont revenus au point de départ, à l'état où ils se trouvaient à Cirey, à l'impossibilité de vivre l'un sans l'autre, tout en s'en trouvant parfois impatientés. Bruxelles n'a fait que les confirmer dans cet état. Voltaire exclusivement intellectuel s'en accommode à peu près, et il a trop de raison pour n'en pas prendre son parti avec résolution, dans « le meilleur des mondes possibles. » Il faut s'arranger de la vie, et non pas vouloir la construire de toutes pièces au mieux de son agrément. Émilie est moins philosophe. Elle est surtout moins placide, et ses nerfs lui donnent une fébrilité qu'elle dérive. Frédéric lui sert d'exutoire, le sentant toujours aux aguets. Tous les gestes d'Émilie ne tendent qu'à éliminer le roi de Prusse de leur vie. Tout lui est bon, et toujours l'idée revient, qui lui sourit pour elle-même, de Paris sauveur, de ses séductions et de son tourbillon.

Encore une fois Mme Sisyphe remonta son rocher au haut de la pente, au moment même qu'elle le croyait bien

calé dans les fonds. Le cardinal de Fleury venait de mourir, en effet. Si Voltaire est nommé à son fauteuil de l'académie française, il se trouvera assis assez confortablement pour ne plus vouloir quitter ce siège. Il ne se fait pas prier, il postule, et en même temps fait répéter *Mérope* au Théâtre-Français. Voilà deux liens infrangibles. Pour comble de bonheur, le concurrent de Voltaire à l'académie est l'évêque de Mirepoix, Boyer dont les tenants passent pour irrésistibles : le ministre Maurepas et la duchesse de Châteauroux, maîtresse du roi. Une cabale d'alcôve à déjouer, Voltaire ne se tient pas de satisfaction. Du moment qu'il se bat, il est à son affaire. Il fait feu de partout, va même jusqu'à invoquer sa constante apologie de la religion : qui oserait douter de ses sentiments constamment orthodoxes et édifiants? Le succès de *Mérope*, — Voltaire fut obligé de paraître sur le devant de sa loge, Émilie le présenta (et voilà qui console de bien des peines) au parterre, la duchesse de Villars dut l'embrasser : n'osa-t-on pas demander plus logiquement que le baiser vînt d'Émilie? — le succès de *Mérope* semble devoir emporter les suffrages qui, le 20 mars, vont à Boyer. On ne prend pas Émilie sans vert. Elle ne craint rien, pas même le ridicule. Présentez-vous à l'académie des sciences! dit-elle à Voltaire. Bonne idée, mais qui demande du temps pour être réalisée, et Voltaire n'a pas de patience.

L'événement, encore une fois, tournait contre Émilie. Plus gravement encore qu'elle ne croyait, car, dans le plus grand mystère, Frédéric a reparu. A la nouvelle de l'échec académique, il a deviné que l'heure de la revanche du dernier refus avait sonné. Venez vous consoler dans mes bras, écrit-il à Voltaire, de ces Welches imbéciles et jaloux. Et non content de redoubler d'instance, il se livre aux manœuvres les plus hypocrites pour rendre toute échappatoire impraticable. Il ne craint pas, joli monsieur, d'envoyer tout chaud à l'évêque de Mirepoix les sarcasmes que Voltaire déverse dans ses lettres sur son heureux concurrent, afin, dit-il dans une lettre à un ami de Paris, de « brouiller si bien Voltaire en France qu'il ne lui reste de parti qu'à venir chez moi. »

La pauvre Émilie n'était pas de force, comme on dit et le voit. D'autant plus impuissante que Voltaire ne dérage pas de son échec, il le dit du moins pour aider à son plan. Il est abreuvé de dégoût; Paris, l'académie lui lèvent le cœur. Il serait bien bête de s'obstiner, alors qu'à l'étranger on le comble! Il partira, il va partir : « Je le verrai ce monarque charmant, ce roi homme, ce Chaulieu couronné, ce Tacite, ce Xénophon. Mme du Châtelet ne pourra m'en empêcher; je quitterai Minerve pour Apollon. »

Facile à dire, mais à faire? Minerve est tenace. Pour lui échapper Voltaire invente une combinaison d'une audace confondante et à triple détente. Son petit œil pétille lorsqu'il l'a trouvée. C'est son don, ou son infirmité, de ne pouvoir jamais ne faire qu'une chose à la fois. « Quitter Minerve pour Apollon » c'est déjà bien, mais quelle volupté si l'on pouvait en même temps se moquer d'Apollon en jouant au plus fin avec Tacite, Xénophon et même Chaulieu, et par-dessus le marché acquérir un lustre tel que l'académie, au prochain tour, serait conquise haut la main? Tout y est : caprice, allégement des chaînes, ruse et gloire. Voltaire a trouvé sa plénitude.

Et il écrit gravement à ses amis Argenson, le marquis et le comte, celui-ci ministre de la guerre, il leur écrit en substance : la France peut persécuter son enfant Voltaire qui ne lui reste pas moins dévoué, soumis, et met à la disposition de son ingrate patrie, qui vient encore d'interdire *Jules César*, l'ascendant dont il jouit sur le roi de Prusse. Qu'on lui confie la mission de détacher le roi de Prusse de ses alliés, de conclure entre Frédéric et la France une alliance dont le gage serait la Silésie qu'on aiderait Frédéric à acquérir, il se fait fort de réussir. Amelot, ministre des affaires étrangères, Maurepas, Châteauroux, Argenson lui-même n'étaient pas assez ennemis de leur repos pour ne pas trouver expédiente la conception de leur ami trop remuant. Ce seraient toujours quelques mois de répit qu'il leur laisserait.

Restait Émilie. Ce fut le plus difficile. Elle commença par s'opposer violemment à tout départ. Alors, on lui révéla le grand complot, la mission secrète. Et pour l'y

intéresser on lui confie le rôle de facteur. Les lettres de et pour Voltaire passeraient par son canal. On mettrait entre ses doigts les fils qu'elle croirait tenir, volupté des femmes. A la mi-juin Voltaire partit, ivre de joie, d'orgueil d'avoir si bien trompé son monde, et de la perspective d'abuser Frédéric lui-même.

Mme du Châtelet n'était pas dupe, mais comment ne pas se résigner? Ce devait être son dernier Frédéric, ce fut le plus difficile à assimiler. Elle s'occupe du mariage de sa fille avec le duc de Montenero-Caraffa; elle a même fait entrevoir à Voltaire la possibilité d'un voyage en Italie, sous prétexte de rendre visite à Pauline, l'année suivante : la bougeotte en a été tout émoustillée. Les affaires de fournitures militaires dans lesquelles Voltaire est engagé demandent ses soins. Aussi l'avancement de M. du Châtelet à qui l'on doit bien une compensation de son échec au combat de Dingelfing, qui l'a obligé de repasser l'Yser. Rien de cela ne suffit à la consoler. Elle n'a qu'une pensée : que devient-il? L'ingrat qui pourrait couler des jours si doux auprès de son amie, et qui gâche leur bonheur pour un polichinelle! Il y apporte, il faut le reconnaître, une application peu commune. La Haye se trouvant, du moins si on y met de la bonne volonté, sur le chemin de Berlin, il a dû y passer. Mais il y reste deux mois, logé au palais de la Vieille Cour, propriété de Frédéric. Il s'y trouve bien et ne se presse pas, occupé, dit-il, à négocier avec les Hollandais afin qu'ils refusent aux Anglais le passage de leurs forces destinées à combattre la Prusse. Le plus étonnant, c'est que c'était vrai.

Et ce n'est que le début. Une fois parti, il ne s'arrête plus. Petites vacances annuelles à peu près, dont il faut bien profiter. Le désespoir à la plume si ce n'est dans le cœur, il annonce que Frédéric ne venant pas à Spa, il doit, lui Voltaire, le chercher à Berlin. Il y court le 23 août. Émilie peut trépigner à son aise, il ne voit ni n'entend de si loin : les lettres les plus objurgatoires perdent toute leur éloquence le long des routes qu'elles suivent. Tout l'été se passe à recevoir des plis qu'elle ne peut lire, et quant à ceux dont elle peut prendre connaissance, ils sont d'une

désespérante sécheresse. De temps en temps, un billet de quatre lignes est joint aux dépêches à Amelot, et c'est tout. Pour comble il l'appelle Madame. Alors elle défaille. La tête perdue, elle oublie son rôle de factrice, part à son tour. Pour Lille d'abord d'où elle écrit à Argental qu'elle a failli mourir. Puisse-t-elle revoir son ami, tous ses maux seront guéris. Il ne paraît pas qu'elle se trouve encore sur le chemin de la convalescence, car Voltaire ne s'arrête toujours pas. Chargé de mission auprès du roi de Prusse, il est allé à Baireuth chez la Margrave. Va-t-il y passer la vie? Un billet écrit dans un cabaret, voilà toutes les nouvelles. « Mon cœur est ulcéré.... Avoir à me plaindre de lui est un chagrin que je ne connaissais pas.... J'irai cet hiver ensevelir mes chagrins à Cirey. »

Effondrée, elle n'espère plus rien, souhaite encore moins. Elle a tout juste la force de se réfugier à Bruxelles, pour être plus près de lui, et, grave indice, ce n'est plus à Richelieu qu'elle écrit, la douleur est trop forte pour être comprise par cet étourneau. Argental devient le confident, lui l'ami le plus fidèle qui aime assez Voltaire pour la comprendre. A écrire à cet homme si bon et si dévoué, elle éprouve du soulagement et retrouve aussi sa lucidité. Elle rédige ses *Réflexions sur le bonheur* dont on appréciera bientôt la subtilité combinée avec l'amertume désenchantée de l'auteur. Oui, elle le sait bien, « une grande souveraine nommée Mme du Châtelet le rappelle à Paris, » comme il l'a écrit à Maurepas qui a fait aussitôt tenir la lettre à l'éplorée. Mais elle pèse la sincérité de cette profession. Et tant pis! Voltaire peut la rendre malheureuse, il ne diminuera pas son amour. Elle va jusqu'à se plaire dans son affliction, plaisir qui est le dernier lot des affligés, la suprême preuve de l'amour absolu, et qui la sauve. Elle est à bout de forces. Elle ne réagit plus, s'incline sous les coups du sort. Va-t-elle mourir? Elle l'assure. Elle tousse, elle ressent un point entre les clavicules. Mort bénie de mourir pour un ingrat! Suprême indice, elle a mal au foie : ceci, certainement, est la pure vérité.

Le 2 octobre, le foie fut instantanément guéri : Voltaire était arrivé à Bruxelles. Ils partirent aussitôt en compagnie

de M. du Châtelet dont on aimerait à connaître l'attitude pendant les crises hépatiques et à l'instant de la revue. Deux jours plus tard ils arrivaient à Paris, ayant laissé M. du Châtelet au coin d'une rue, à Lille.

Encore une fois, tout cela est ridicule et touchant. Mme du Châtelet ne comprendra jamais qu'on puisse aimer sans présence réelle continue. Le beau mot de Tourgueneff : « on ne connaît bien les gens avec qui on vit habituellement que lorsqu'on en est éloigné, » lui eût inspiré la plus ardente révolte, tandis que Voltaire doit en goûter encore, dans la tombe, toute la sagace perspicacité. Dans cette opposition des deux natures, l'une toujours guillerette et agitée, l'autre sombre et sédentaire, peut se lire le destin qui approche, de ces deux enfants qui ne peuvent vivre séparés, et néanmoins rester l'un près de l'autre sans, le premier, faire souffrir la seconde, celle-ci sans devenir lourde au premier. Ce voyage, en dépit de la joie du retour, a brisé en elle des ressorts trop tendus. La couronne de l'amour a perdu ses plus beaux fleurons que le volage s'acharne à effeuiller à l'aide de ses récits dithyrambiques. Alors la douleur la rend prophétique. Lorsque l'enivrement de la cour de Prusse, dit-elle, sera diminué, son ami pleurera des larmes de sang. Le souvenir sera son tourment, lorsqu'elle sera morte et qu'il sera retourné en Prusse. Car elle l'a prévu. Et elle termine avec une mélancolie attendrie et qui lui fait beaucoup pardonner : « Tous ceux qui m'ont aimée ne doivent jamais le lui reprocher. » Il y a de l'éloquence dans ces accents. On en arrive, malgré l'excès, à reprocher à Voltaire son insouciance.

Si l'on veut maintenant dégager des faits un enseignement sur leur actrice, on trouve :

Lorsque sont en jeu les choses de l'esprit Mme du Châtelet déploie une fermeté et une lucidité parfaites. Tête bien construite, de jugement sain, solide, intrépide au combat intellectuel, un beau et bon cerveau. Pas une défaillance, ni un faux pas. Elle a conduit et elle poursuit l'affaire

Koenig-Mairan en la dominant. La publication de ses *Institutions* en 1741 réveilla cette affaire sans rien apporter de nouveau, et Mme du Châtelet fait face, inlassable, à ce développement fastidieux pourtant, puisqu'il n'est que du ressassement. Aucune aigreur avec cela, beaucoup de bonne humeur au contraire, de qui se révèle supérieure à ceux qui l'entourent. Sa ténacité n'est pas moins vive et irréductible. Elle sait qu'elle a raison, on ne la fait pas lâcher. Mairan n'a pas été très poli, elle ne s'en montre pas offensée, mais seulement choquée, et plus encore pour l'atteinte aux bonnes manières que pour elle-même : « Mairan n'aura jamais le dernier. — Je ne suis pas secrétaire de l'académie, mais j'ai raison et cela vaut tous les titres. » Et la compagne de Voltaire se montre charmante de sécurité lorsqu'elle juge sans pédanterie mais sûre de son fait le style de Mairan. Car elle reste modeste. Ses lettres à Maupertuis sont pleines de demandes de corrections, si elle traite dédaigneusement un autre adversaire, Crouzas, mathématicien suisse qui « radote » et dont la lettre est « à le faire enfermer. » En un mot une cervelle en parfait équilibre dont on a parfois la sensation que Voltaire a plutôt nui à la gloire personnelle : on ne remarque guère Mme du Châtelet qu'en puissance de Voltaire, et elle a mérité de vivre par elle-même.

Il en va pareillement lorsqu'il s'agit des affaires de son ami. Même lucidité, même activité raisonnée, même droit jugement. Au milieu des pires traverses intimes, elle songe à tout, pourvoit à tout, comme du temps de Thiériot. Sa présence à Fontainebleau, alors que le voyage de Voltaire l'affolait, elle l'a employée, faute de mieux il est vrai, mais elle aurait pu ne penser qu'à elle, tout entier à servir les intérêts de l'oublieux. Fleury plein de préventions n'en aura plus lorsqu'elle partira : « Celui-ci, dira Voltaire un jour, sentit tout le mérite de Mme du Châtelet dans les entretiens qu'il eut avec elle à Fontainebleau, » et M. du Châtelet, qui continue à faire les courses, ayant été chargé de toucher au trésor royal certaines sommes dues à Voltaire, et se heurtant à des difficultés administratives, verra tout s'aplanir sur un mot de sa femme, dit à Fleury.

Avec Frédéric lui-même, tant qu'il n'est question que de la gloire de Voltaire, elle reste avertie et juste. Elle sait trouver les mots qu'il faut pour plaire, si l'on pouvait plaire à Frédéric par des manifestations cordiales. Elle sait aussi jusqu'où il ne faut pas aller sous peine de perdre tout le bénéfice de l'adresse. Elle juge son persécuteur sans illusion comme sans prévention. Son sang-froid ne faiblit pas un instant. Voltaire rentré, elle constatera avec indifférence et modestie qu'elle se trouve « assez fraîchement » avec S. M. prussienne. Voltaire a quitté Berlin brusquement parce que, a-t-il écrit à Frédéric, l'état de santé de Mme du Châtelet le rappelait subitement. Frédéric n'est pas dupe du prétexte. Elle non plus, et elle sourit à l'idée que Frédéric enrage. Elle ajoute même alors un mot qui est profond et en dit long sur la perspicacité judicieuse de cette femme : « J'ai peur que le roi de Prusse ne prenne le bizarre pour le grand. »

Entrent en jeu, au contraire, les sentiments, une autre femme aussitôt se dévoile, aussi pitoyable que la première a été admirable. Elle ne dit plus un mot qui ait le sens commun. Elle ne voit plus que catastrophes suspendues, elle pleure comme une grisette, fait ses confidences à qui veut les entendre, aux moins dignes de les recevoir comme la Tencin qui écrit d'elle : « Elle est si folle qu'il n'y a pas moyen de converser avec elle.... Elle part cette nuit plus folle, plus perdue d'amour que tous les romans ensemble; il faut en avoir pitié! » Elle jette un défi constant à toute santé de l'esprit. Voltaire l'a roulée, comme on dit. Si joliment et, on le sait, si peu gravement, qu'elle devrait en rire. Elle se mettrait, avec un peu de sang-froid, facilement au-dessus de l'aventure. Loin de là, elle perd la tête sans mesure aucune, battant la chamade des terreurs puériles, toute à ses sensations affolées, et, selon le mot familier si expressif : complètement toquée. On dirait même qu'elle se complaît dans cette déchéance. Une petite fille à qui on a pris sa tartine ne serait pas plus déraisonnable et ne se baignerait pas aussi voluptueusement dans ses larmes. Sans dignité comme sans réflexion, elle crie après sa confiture qu'on lui a enlevée. Si grande que soit sa

crainte des emballements de Voltaire et de son snobisme, cette raison qu'elle possède si éminemment devrait l'avertir que la limite des passions les plus fortes de son ami reste et restera toujours en deçà d'elle-même; pour éperdu qu'il fut, Voltaire était honnête et galant homme. Elle le sait, mais le veut ignorer. Elle fait comme ces gens qui, à toutes les raisons qu'on leur donne, opposent un branlement de tête de gauche à droite accompagné de la mélopée : non, non, non.

Au point qu'elle s'aliène bientôt toute compassion et même devient comique. On ne peut plus prendre au sérieux des plaintes si chaleureusement extravagantes. Ses lettres à Voltaire devaient être d'une folle, cela se devine aux lettres de Voltaire à leurs amis. Comment traiter ces excès sérieusement? La disproportion manifeste entre la cause et l'effet restera toujours l'élément le plus certain dont se serviront éternellement les auteurs comiques.

Si l'on voulait tirer de ces contradictions la moralité, ou plutôt en découvrir la source, on n'irait pas, semble-t-il, la chercher bien loin. Elle apparaît toute physiologique et regarde l'amoureuse de Guébriant qui se retrouve intacte amoureuse de Voltaire. N'est-ce pas cela aussi qui pourrait expliquer qu'elle s'adressât toujours à Richelieu comme refuge suprême de plénitude et d'oubli, dans ses heures les plus troubles? Heureuse encore eût-elle été de trouver dans ses faiblesses leur propre remède, si elle avait jamais eu assez d'impudeur pour les appeler à son secours! A moins qu'elle ne prévît qu'elle devait en mourir et n'évitât jusqu'à la fin d'y avoir recours.

CHAPITRE IV

LA VIE MONDAINE
(1744-1747)

CIREY || PARIS || VERSAILLES || FONTAINEBLEAU || ANET || SCEAUX || LE VALET LONGCHAMP || REFUGE A CIREY || DÉPART POUR LUNÉVILLE

Les orages de l'ère frédéricienne avaient été trop violents pour ne pas imposer un répit dont tous les deux avaient besoin. Ils allèrent se reposer à Cirey. Ils y restèrent jusqu'à la fin d'août de cette année 1744. La paix de la coquette demeure, leur œuvre et leur premier nid, agit sur eux. Ils sont heureux, ils n'ont pas d'histoire. On se promène, on revoit les amis, Champbonin la première, si commode pour les confidences, et infatigable tampon. « Cirey est charmant, c'est un bijou, » écrit Voltaire au marquis d'Argenson. « On se porte bien et on travaille beaucoup, » écrit Émilie à Argental.

A quoi travaille-t-on? Voltaire à *La princesse de Navarre.* En dépit des fanfaronnades, la mission en Prusse avait échoué. Il est de toute nécessité de consoler le négociateur, en vertu de l'adage resté administratif qui veut que tout échec appelle une faveur attestant l'innocence et la bonne volonté. Richelieu est chargé d'y pourvoir. Premier gentilhomme de la chambre en année, il commande à Voltaire une comédie-ballet qui sera jouée à la cour lors des fêtes qui s'y préparent à l'occasion du mariage du dauphin. Voltaire travaille donc, mais péniblement pour l'unique

fois, peut-être, de sa vie; il mettra dix mois à parfaire *La princesse de Navarre* qui n'est pas un chef-d'œuvre.

Émilie ne prend pas moins de peine pour Voltaire que pour elle-même. Elle a emmené à Cirey un père minime, Jacques, qui avait publié une traduction de Newton. Dévoyée un moment par Leibnitz, elle rentre dans le bon chemin newtonien où Voltaire l'attendait, où la dirigent les travaux de Bernouilli et de Jacques. C'est alors qu'elle commence la traduction de Newton qui l'occupera jusqu'à sa mort. Mais où serait le plaisir, si on ne se tourmentait pas quelque peu? Émilie ne l'ignore pas. Tout lui est bon pour ce voluptueux exercice. Il y a ce faux bonhomme de Thiériot; il est vite écarté. Il y a surtout cette *Princesse de Navarre*. Émilie se charge de la protéger dans le monde, autant dire de tous les ennemis extérieurs : c'est son rôle, du moins celui qu'elle se donne. Elle envoie *Navarre* à Argental avec mille recommandations : pas de critiques! n'en parlez pas encore à votre ami! il est malade, il ne supporte rien! plus tard on corrigera! Les diables bleus dansent toujours dans sa tête effrayée par destination. Vingt lettres se suivent sur ce ton vigilant. Et c'est toujours la femme attentive et aveugle, lucide et affolée, selon que fonctionne la tête ou le cœur.

L'automne les revoit à Paris. Émilie n'oublie pas son plan de vie double, le monde et la solitude adroitement balancés. Ils sont reçus dans les maisons les plus choisies, les plus illustres et les plus fermées. La Vallière, neveu de la favorite de Louis XIV, et Montmorency, amis de jeunesse de Voltaire, avaient ouvert quelques portes; d'autres s'offraient grâce à la situation dans la société d'Émilie de Breteuil dont le cousin, le marquis, avait été et devait redevenir ministre de la guerre. Voltaire avait vécu à Vaux chez Villars. Le duc de Villeroy le recevait avec plaisir. Aussi le ministre Chauvelin qui a l'honneur partagé avec La Vallière de faire le whist du roi. Des courtisans assidus comme Chabaud, Courtenvaux, Croy, la Feuillade, des maréchaux : Noailles, Maillebois, Berwick, Broglie et Coigny se disputent l'étincelant causeur. On connaît les

relations suivies de Voltaire avec le président de Maisons, avec les Guises et Mme de Prie-Argenson. Les Argensons étaient ses amis de jeunesse. Les Chastellux et, par eux, Aguesseau, par Mlle du Thil, amie d'enfance d'Émilie, les Talleyrands : la mère du futur prince de Bénévent, née Antigny, était la nièce de Mlle du Thil, Vienne, Saulx-Tavanes, Ménars, Lastic, Mme de Mimeure, veuve d'un maréchal de camp, dont le salon littéraire était couru, se faisaient gloire du couple prestigieux. On a vu l'intimité de Voltaire avec Mmes de Bernières et de Fontaine-Martel. Les Villette resteront des amis fidèles chez qui Voltaire mourra. Le fermier général La Popelinière les mettait sur ses listes. Maurepas, le ministre, Hérault, le lieutenant de police et son beau-père Mesnières magistrat, le fermier général Helvétius qui avait épousé Mlle de Ligniville, lorraine, Argental, bien entendu, comptaient parmi leurs intimes. Mme du Deffand enfin a suffisamment montré qu'elle connaissait le ménage, par sa malveillance envers lui. Tous se disputaient le couple rentré dans l'ordre mondain, et qui avait renoncé à l'indécence d'un Cirey dont on ne pouvait jamais rien savoir ni tirer.

Ce qu'étaient les salons de ce temps, il faudrait un volume pour le dire. Les Goncourt en donnent une idée dans un chapitre de *La femme au XVIII^e siècle*. Taine lui aussi en esquisse une peinture dans *L'ancien régime*. Pourquoi, d'ailleurs, chercher si loin? Un contemporain vaut mieux, encore plus ici, lorsqu'il se nomme Voltaire. Une pièce peu connue de lui, datée de 1748 et adressée à Mme Denis, fait voir justement les salons de ces années-là, en même temps qu'elle nous révèle la lassitude qu'il en ressent :

... Après dîné, l'indolente Glycère
Sort pour sortir sans avoir rien à faire :
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char où, montant de côté,

Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie et s'en repent déjà,

L'embrasse et bâille, et puis lui dit : « Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon âme :
Joignez un peu votre inutilité
Au fardeau de mon oisiveté. »

... Vient à la suite un fat en manteau noir
Qui se rengorge et se lorgne au miroir.
... Un officier arrive et les fait taire
... Arrive Isis, dévote au maintien triste,

A l'air sournois : un petit janséniste,
Tout plein d'orgueil et de saint Augustin,
Entre avec elle en lui serrant la main.
D'autres oiseaux de différent plumage....

La pièce est à lire tout entière, si brillante, mordante et joyeuse, et d'une mélancolie saisissante à la fois. Hélas! il est une chose que Voltaire lui-même n'a pu fixer, qui est perdue à jamais : la conversation. Seuls quelques *Mémoires* du temps peuvent suppléer à ce manque. Qu'on lise, par exemple, ceux de Dufort de Cheverny. On verra à quoi faire et dire on passait son temps. Nos yeux et nos oreilles avertis par la Révolution restent plongés dans l'effarement. Au surplus, la vie mondaine a-t-elle beaucoup changé? Causer, rire, courtiser, fronder et intriguer, c'est sa pâture éternelle. Voltaire et son amie agissaient avec les autres, lui cependant heureux d'être adulé, de débonder et entretenir sa verveuse ironie, d'alimenter son étude du cœur humain, comme fait toujours et inconsciemment tout écrivain, elle se livrant surtout à sa passion du jeu, à cette fébrilité caractéristique des salons de tous les temps, et qu'il faut croire, puisqu'elle dure, tenace, nécessaire à toute une fraction du genre humain. Les péripéties ont pu changer de sujets de conversation, elles n'ont pas changé d'objet. L'esprit n'a pas baissé de ton ni d'acuité. Seule la matière où il s'exerce est différente. Force est de chercher quelques traits de mœurs perdues. En voici un, du moins, qui nous enseigne le Paris du temps de Louis XV. Et, à y bien regarder, verra-t-on une grande différence avec celui d'aujourd'hui?

Un soir, Mme du Châtelet et son ami revenaient en carrosse, rentrant rue Traversière-Saint-Honoré où ils habitaient dans la même maison. Ils se trouvent pris dans un embarras de voitures qui s'étend depuis la rue Croix-des-Petits-Champs jusqu'à l'hôtel Charost situé faubourg Saint-Honoré, aujourd'hui l'ambassade d'Angleterre. L'embouteillage est sérieux. Des reculades de « deux mille carrosses en trois files, » des cris de laquais et de cochers « au moins trois fois plus nombreux, » des ivrognes tournant autour des voitures, des coups de poing qui pleuvaient, des fontaines de vin et de suif qui coulaient de tonneaux éventrés par la bagarre, le guet à cheval courant partout; Boileau lui-même n'en aurait pas cru ses oreilles. Pour comble, S. A. R. le duc d'Orléans rentrant, aussi majestueux que paisible, au Palais-Royal, avec ses grands carrosses, ses gardes et ses pages. Jusqu'à trois heures du matin, on ne peut ni avancer, ni reculer. Et le cocher de Mme du Châtelet arrivait tout droit de Cirey, ignorant Paris et ses aimables divertissements de rue. Comment sortir de là? D'autant que Mme du Châtelet est couverte de diamants qu'elle risque à tout instant de se voir arracher. Mais elle a bonne tête, elle est brave et de résolution. Sans barguigner, elle met pied à terre, traverse la rue d'un air si imposant que la foule s'écarte, et se réfugie suivie de Voltaire chez le président Hénault qui est absent, mais qu'est-ce que ça fait? Et elle envoie tranquillement chercher chez le rôtisseur du coin une poularde qu'ils mangent de bon appétit en l'arrosant d'un vin généreux pris à la cave du cher président.

Si l'on change quelques termes, carrosse en limousine, guet en flic, et si l'on estompe quelques traits, n'obtient-on pas une sortie de théâtre d'aujourd'hui? Ne manque même pas la surprise-partie.

Voltaire et Mme du Châtelet étaient donc redevenus très parisiens. Elle se meut avec aisance dans l'atmosphère qu'elle aime et qu'elle a éprouvé tant de peine à reconquérir, elle savoure les succès qu'elle remporte et les jeux de sa prédilection, elle s'applaudit de sa persévérance, et il semble que le ciel favorise ses desseins d'un renfort

qui lui vient, des plus flatteur : le marquis d'Argenson, ministre des affaires extérieures en remplacement d'Amelot, désire confier à Voltaire le soin de rédiger des mémoires diplomatiques et des manifestes qui exigeaient, dit Condorcet, de la correction, de la noblesse et de la mesure. L'un d'eux devait même servir au prétendant au trône d'Angleterre lors d'une expédition que commanderait Richelieu, et qui avorta. Mme du Châtelet est tout éblouie d'une aussi haute fortune. Tous les espoirs lui sourient : à quoi ne peuvent-ils pas tous deux prétendre? Et l'enivrante joie de sentir son ami enfin fixé. Émilie a donc trouvé le bonheur? Voltaire ne parle plus de partir, les attaches sur lesquelles elle compte se révèlent chaque jour plus efficaces. Potsdam perdu dans les lointains, Voltaire ne pense plus qu'à Versailles où *La princesse de Navarre* allait aider à rendre les liens inextricables. Voltaire et son amie partirent pour Versailles à la fin de janvier; ils descendirent à l'hôtel de Villeroy.

Le mois de février se passa à diriger les répétitions. Le 23, *La princesse de Navarre* était donnée devant toute la cour, dans la salle du manège, à six heures du soir. Ce fut ce qu'on appelle aujourd'hui un succès d'estime, mais Voltaire dit dans une lettre que le bourdonnement des spectateurs empêcha d'entendre la pièce. Pourquoi aussi était-elle accompagnée de musique? Ne savait-il pas, et la tradition s'en est maintenue, qu'il n'est que d'exécuter quelque musique pour ranimer dans un salon une conversation qui languit?

D'ailleurs, Voltaire demandait à son œuvre non point tant le succès tout court que des charges de cour qu'il obtint, charges où la vanité avait bien sa part, aussi la sécurité plus assurée en cas d'incartades, et encore la consécration mondaine du ménage. Désormais la liaison, sanctionnée par les seuls amis, l'est par la société tout entière. Mme du Châtelet se réjouissait, on l'a vu, de voir le roi prendre une maîtresse, Mme de Mailly. Le roi a progressé. Il en est aujourd'hui à Mme de Pompadour qui se donne à Versailles des allures de seconde épouse. L'exemple est bon et la leçon se répand salutaire. Tous les ménages équivoques se trouvent réconfortés; autrefois

installés, maintenant ils se carrent. Voltaire et Émilie ne prennent même plus les précautions les plus simples. Ils se sont imposés enfin. Personne n'aurait l'idée de leur faire la grossièreté de les inviter l'un sans l'autre, comme il se doit, ce que d'ailleurs ils n'accepteraient pas : la coutume en dure encore.

Ils sont admis, reçus, priés, et la cour leur sourit. Ils restent, après *La princesse de Navarre*, tout le mois de mars à Versailles, y promenant ravis dans les grands et les petits appartements l'habit brodé du gentilhomme ordinaire de la chambre et la plume de l'historiographe du roi, nouvellement promu, les diamants et les falbalas, dit Voltaire, de « Mme Newton-Pompon » : si flatté qu'il fût d'elle il n'aurait pas été lui, s'il n'avait pas trouvé le moyen d'en sourire en même temps. Il s'attendrit, — s'il sourit c'est qu'il est ému — sur cette Émilie bienfaisante qui a ses entrées à la cour en tant que Breteuil-Châtelet, et qui s'ingénie à lui faciliter ses pas. Elle se réjouit du lustre que lui ajoute le poète aussi charmant que terrifiant, et le succès de son traitement allopathique lui apporte une preuve supplémentaire de sa sagacité. Une seule couronne manquait, consécration suprême qu'elle tire d'assez loin pour réussir à s'en coiffer.

La victoire de Fontenoy apporte son aide. Ils étaient allés à Châlons « assister à la petite vérole » du fils de Mme du Châtelet, âgé de dix-huit ans, et au retour ils trouvent la nouvelle de l'heureuse bataille. Voltaire lance l'ode fameuse où chaque ami ou puissant reçoit sa petite part de compliments. Les séjours dans les châteaux reprennent, à Champs chez La Vallière, bonheur parfait à Etioles chez Mme de Pompadour que Voltaire avait connue jeune fille chez les Pâris. Et, en septembre, jugeant le fruit mûr, Voltaire déclenche son attaque qui va ouvrir les dernières portes, celles de Fontainebleau. Versailles, c'est un peu mêlé, la cohue. La sanction suprême ne se rencontre que dans l'intimité bellifontaine. Voltaire demande que l'on joue *Zulime* et *L'indiscret* au prochain voyage. Il le demande à Richelieu qui, le roi consulté, consent. La partie est gagnée, à quoi ne peuvent-ils pas prétendre?

Aussi le vin capiteux monte-t-il à la tête déjà étourdie de la belle Émilie. Vive, altière un peu de mener dans son char, si ce n'est de l'y attacher, le grand homme du siècle, elle ne rend pas onctueuses des formes déjà brusques. Prompte à revendiquer son rang, elle le fait d'un peu plus haut encore depuis que leur est échue la faveur, mieux l'entichement du roi, de Pompadour et des ministres; elle pousse ses avantages. Elle sollicite l'autorisation de se rendre à Fontainebleau dans les carrosses de la reine, c'est-à-dire d'être mise à la cour sur le même pied que les dames de l'intimité royale.

Tout lui réussit, le carrosse royal est accordé. Fébrilement, elle combine une toilette de voyage savante, comme il convient à la géométrie, répète ses plus irrésistibles sourires et astique ses pompons. Hélas! quel sort ennemi! elle tombe malade. Il faut renoncer. Grand Dieu! tu existes donc! la veille du départ, elle est ressuscitée. Elle partira, sur la tête s'il le faut.

Trois carrosses sont avancés, l'un pour la reine avec Mmes de Luynes, de Boufflers et de Bouzols, les deux autres pour Mmes de Montauban, de Fitz-James, de Flavacourt et du Châtelet. Celle-ci a si peur de manquer le carrosse, ne serait-ce qu'en retombant malade tout d'un coup, qu'elle arrive un quart d'heure avant Sa Majesté. A peine la reine a-t-elle mis le pied dans sa voiture qu'elle saute lestement dans le second carrosse et s'assied au fond en disant d'un petit ton sécot aux autres qui la regardaient ahuries et piquées : « Vous venez? » Et la manière, qu'en faisait-elle? Nobles et offensées, ces dames la plantent là et s'installent dans le troisième carrosse. C'est l'impair. Mme du Châtelet veut rattraper, et ne fait qu'aggraver, bien entendu. Elle se hâte de descendre pour rejoindre les autres, feignant de s'être trompée de carrosse. Elle ne put aller plus loin que la portière, le valet de pied l'y ayant arrêtée, en lui disant que le troisième carrosse était au complet. Durant toute la route elle resta solitaire.

Cela lui donna le temps de réfléchir. En arrivant à Fontainebleau elle descendit chez Richelieu où Voltaire l'attendait

et elle raconta son indiscrétion, mise sur le compte de l'étourderie que Richelieu fut prié d'excuser. L'inépuisable ami alla prier Mme de Luynes de présenter à la reine les regrets de la marquise du Châtelet qui voyait bien d'ailleurs qu'on ne l'aimait pas. On était poli avec elle puisqu'elle était en faveur, elle intimidait trop pour attirer la sympathie. Elle pouvait se montrer empressée, ne jamais écraser les autres de sa supériorité, ne pas parler de ses travaux de prédilection, et être experte, femme du monde accomplie, à se mettre au niveau commun; sa personnalité était trop marquée et ses formes trop péremptoires pour n'être pas importunes. Son succès et son ami reconquis sur un roi la grisaient, mais agaçaient le petit monde cancanier de la cour que Luynes, dans sa naïveté et son épaisseur, trahit innocemment : « On ne peut avoir plus d'esprit qu'elle en a, ni plus de science, elle possède même les sciences les plus abstraites et a composé un livre qui est imprimé, (quelle indécence!) elle est si vive qu'elle a quelquefois des distractions (dans les carrosses, entre autres), et la prévention qu'on a contre elle fait que ces distractions sont attribuées à la hauteur dont on l'accuse (supériorité ne peut être que hauteur). On la prétend tout emplie de la grandeur de la maison du Châtelet et des prérogatives qu'elle croit lui être dues. » La fréquentation de Voltaire lui avait appris au contraire que la valeur personnelle, et elle en avait, est la seule qui compte.

L'algarade passée, le voyage de Fontainebleau fut paisible. Les deux amis ne manquaient pas un appartement, pas une chasse, pas un jeu surtout. On les voyait au dîner des souverains. On la rencontrait à cheval sur une sœur d'Hirondelle dans les sentiers de la forêt, on les trouvait chaque soir au cavagnole de la reine. Entre temps, Voltaire allait à Paris pour vingt-quatre heures, sous différents prétextes. Argenson le réclamait, un libraire lui jouait quelque mauvais tour, le divin ange Argental demandait un baiser sur le bout de ses ailes. Il s'ennuyait au fond : dissipées les premières fumées, disparus les rappels juvéniles, il ressent le vide de cette existence, et quand il s'ennuie il faut qu'il remue; il menace de nouveau de ren-

verser encore une fois le bel édifice si laborieusement construit, au prix de tant de chagrins.

N'est-il pas historiographe du roi? Contrairement à l'usage, il prend sa charge au sérieux. Ce zèle inconvenant lui inspire l'intention d'écrire, mais là d'écrire l'histoire du roi, *Le siècle de Louis XV*, après celui de Louis XIV. La victoire de Fontenoy déjà chantée s'impose en prose à sa plume impatiente. Comment raconter une bataille lorsqu'on n'en connaît pas le terrain? Il faut voir Fontenoy pour en parler congrûment, c'est le bon sens même. Et comme Fontenoy ne peut venir à lui, il prie Argenson de l'y envoyer. Puis, négligemment, il ajoute ce petit post-scriptum : « Mme du Châtelet n'en sait rien. »

Il recommençait! Heureusement Argenson ne partagea pas l'opinion du fugueur sur la nécessité de visiter les lieux héroïques pour célébrer le comte d'Auteroche et son insensé : « Tirez vous-mêmes! » Le voyage de Fontainebleau se termina sans accroc. Le retour à Paris s'effectua tranquillement, et la vie mondaine continua. En décembre, Voltaire et Émilie retournent à Versailles où elle ne quitte pas le château, si, lui, se dispense de s'y rendre, sauf pour quelque visite à Pompadour. Il a bien autre chose à faire, son *Siècle de Louis XV*. Tous les jours que Dieu fait, on le voit qui traverse les cours et trotte vers le ministère de la guerre et des affaires extérieures où il compulse les archives. Tout succède heureux et facile dans une vie plaisante, Voltaire travaille, parade, reste auprès de son amie, elle est avec lui, elle brille à la cour, elle travaille, et voici que d'autres triomphes encore s'annoncent à son âme enivrée, le premier très grand : l'académie ouvre ses portes enfin.

L'hiver avait été employé à préparer l'élection qui avait failli tourner au désastre. Un nouveau Desfontaines était apparu en effet, le poète Roy aidé par un violon de l'Opéra, Travenol. Il semble que Mme du Châtelet, si elle s'émut de l'affaire Travenol, ne s'en mêla pas. Sa correspondance de cette époque n'en dit rien, les contemporains non plus; elle était bien trop occupée et trop sûre de son fait. Elle se montra, en revanche, très diligente à aider Voltaire qui

avait eu l'idée cocasse en apparence et bien finaude en réalité de faire intervenir le pape en faveur de son élection. *Mahomet* est envoyé au Vatican avec un résumé des œuvres, quinze volumes, pas plus mais pas moins, de Benoît XIV, dans le siècle Lambertini. L'utile paquet est porté à Rome par l'abbé de Tolignan, ami de l'amie d'Émilie, Mlle du Thil qui l'assistera à sa mort. Gravement, le pape donne à Tolignan des médailles bénites qu'il devra remettre de sa part à Voltaire, et fait écrire à celui-ci par le maître de sa chambre chargé de célébrer les mérites de *Mahomet*. Les dévots parisiens furent bien quinauds qui combinaient déjà de faire échouer la candidature académique pour cause d'impiété. A la fin d'avril, Voltaire était élu à l'académie française, fauteuil du président Bouhier.

En cet honneur, Mme du Châtelet commença de faire imprimer les *Principes de Newton*, tout en se réservant de les compléter et corriger à loisir. Il faut bien imiter Voltaire qui ne pouvait écrire trois lignes sans les distribuer jusqu'à ceux les moins faits pour les pardonner ou même les comprendre. Tout le printemps et l'été de 1746 sont employés à jouir de la gloire sans mélange qui inonde le ménage. Voltaire rédige toujours des mémoires et des dépêches pour Argenson; il poursuit son histoire de Louis XV. Il fait la navette entre Paris et Versailles. Les premiers jours d'octobre les retrouvent à Fontainebleau.

Banal voyage et qui serait resté justement inconnu, s'il n'avait occasionné l'entrée au service de Mme du Châtelet et de Voltaire d'un valet qui a eu l'heureuse idée de laisser des souvenirs dont s'enchantera la postérité jusqu'à la consommation de la bonne humeur et de la curiosité.

Au mois de janvier de cette année 1746, Émilie avait engagé un maître d'hôtel nommé Longchamp, frère de sa femme de chambre. La date reste mémorable, le 16 janvier précisément, car, dès le lendemain, Longchamp connaissait sa maîtresse intégralement. Au petit matin, il se tient à l'antichambre attendant le coup de sonnette qui appellera sa sœur et lui-même pour les ordres de la journée, la première de son nouvel emploi. A l'appel, Longchamp et sa

sœur se précipitent. Mme la marquise était encore au lit dont elle bondit aussitôt, et reste debout attendant sa chemise que la femme de chambre choisit dans les tiroirs. La recherche est plus longue que ne le croyait Mme la marquise qui, impatiente, laisse tomber la chemise de nuit qui la vêtait, sous les yeux ébahis de Longchamp. Ce valet était cuirassé, sans doute, car, dit-il, ayant servi à la cour de Lorraine, aimable cour, cela se devine aussitôt, il s'était trouvé souvent dans le cas de voir des dames changer de chemise; tout de même, il ne les avait pas « vues de cette façon. » La chemise de jour enfin passée, Mme la marquise donna ses ordres à Longchamp, singulièrement pour le souper du soir que devaient venir partager fraternels le duc de Richelieu et Voltaire.

Quelques jours après, même spectacle, si la posture est différente. Mme la marquise prenait son bain, mais ce bain était frais. Elle sonna Longchamp : « Versez de l'eau chaude » ordonna-t-elle. Longchamp va chercher une bouilloire qu'il vide dans la baignoire où frissonnait Mme la marquise, avec lenteur et émotion, mais plus d'émotion que de soin, car il est tiré de son ahurissement par des cris : « Faites donc attention, vous allez me brûler! » Il lâche sa bouilloire et court jusqu'à sa table où il consigne ce souvenir et d'autres aussi précieux accompagnés d'ingénieuses remarques. Par exemple que les dames, à Lunéville, mêlaient généralement à l'eau de leur bain un peu de lait dont le nuage les enveloppait tout comme Minerve. Que la duchesse d'Enville avait soin de s'enfermer dans un sac avant d'entrer dans sa baignoire, que, du temps de Molière, les dames se faisaient habiller par leurs laquais, que, sous la régence, la chemise était donnée toujours par un valet, et que, bien plus, dans l'antiquité, les esclaves frictionnaient et oignaient leurs maîtresses. Ces justifications historiques, qui ne dénotent aucune malveillance envers Mme la marquise, semblent bien démontrer toutefois que le brave Longchamp ne jouissait pas d'autant de flegme que les esclaves et les valets de Molière. Quel signe de progrès! Enfin, Longchamp raconte qu'un soir, Mme la marquise, la duchesse de Boufflers, la comtesse de Mailly, la marquise

de Gouvernet, Mmes du Deffand et de la Popelinière s'étant rendues en partie fine au cabaret de Maison Rouge, à Chaillot, se mirent en chemise devant le service sous le prétexte qu'il faisait trop chaud. Ainsi Longchamp confirme par prétérition le témoignage de Voltaire : Mme du Châtelet « était très bien faite » puisqu'elle ne craignait pas de se montrer nue.

Ayant constaté que sa maîtresse ignore la pudeur, Longchamp passe à d'autres détails aussi subtantiels. Et il nous confie qu'elle se nourrit le matin d'une tasse de café au lait et d'un petit pain. Jusqu'au souper, elle ne prend rien, la tête doit être libre : c'est le régime de Cirey qui continue. Le souper se fait rarement à la maison, Mme la marquise étant fort mondaine. Longchamp a compté que, en six mois, elle n'a pas soupé chez elle plus de cinq ou six fois, et avec peu d'amis à qui elle offrait une fort maigre chère, le vin acheté à la bouteille chez le marchand de vins du coin. Émilie n'était pas riche et la table ne l'a jamais intéressée, ce qui n'est pas une raison, d'ailleurs, pour en priver ceux qu'on a conviés. Quant aux gens, un cocher, deux laquais, un valet de chambre-maître d'hôtel, une cuisinière, une femme de chambre et un Suisse, en tout sept personnes, ce qui était peu pour l'époque, ils se nourrissaient au dehors.

Non seulement Mme la marquise ne soupait pas chez elle, mais encore on l'a vu, elle était souvent absente, en déplacement à Versailles, à Champs, à Fontainebleau, çà et là. Longchamp alors n'avait rien à faire, il s'ennuyait lui aussi. De temps en temps il va bavarder avec le secrétaire de Voltaire, qui passe ses journées à copier les œuvres de son maître : les secrétaires de ce temps-là étaient surtout des copistes. Longchamp qui ne sait que faire, qui est obligeant et qui n'est pas fâché, ayant une belle écriture, de s'en avantager, dit un beau jour au secrétaire : « Voulez-vous que je vous aide? » Il est aussitôt engagé, puis installé, et le voilà copiant, bénévole. Il y prend goût, si fort qu'il n'entendit pas, un jour, Voltaire qui arrivait et qui le surprit. La foudre? Non, le maître était de bonne humeur; il se contente de regarder la copie, et constate que ce valet

jouit d'une bonne écriture. Dès lors, Longchamp cumula, jusqu'au jour que sa sœur donna son compte. Il la suivit, et les âges futurs auraient été éternellement privés d'une copieuse source de joie, si le voyage de Fontainebleau n'était pas venu tout arranger.

Si impudique et Benoîton qu'elle fût, ou peut-être pour cela? Mme la marquise n'était pas en effet moins exigeante et méticuleuse avec ses gens qui grognaient d'autant plus qu'ils n'avaient rien à faire. Une conjuration fut ourdie : « La vie est hors de prix à Fontainebleau, nous n'arrivons pas à nous nourrir pour les quelques sous qu'on nous dispense; ou bien nous serons augmentés, ou bien nous quitterons. » Pas plus au XVIIIe siècle qu'au XXe on ne peut accepter pareil ultimatum. La maison de Mme la marquise fut congédiée instantanément.

Aussitôt, les gens de Voltaire rendent leur tablier par solidarité prolétarienne; et cela se passait la veille du départ pour Fontainebleau, et aussi quarante-cinq ans avant la Révolution qui était mûre, on le voit. Pour comble de disgrâce, le secrétaire de Voltaire, deux jours auparavant était mort subitement. La maison de la rue Traversière se trouvait aussi nue que Mme la marquise.

Heureusement, Longchamp n'était pas allé bien loin. Voltaire le rattrapa. Il fut convenu que Longchamp se rendrait le surlendemain à Fontainebleau; il assumerait désormais les fonctions de secrétaire-valet, ainsi qu'aujourd'hui on engage un valet-chauffeur, ce qui serait et est très commode pour les voyages. Le séjour se passa sans autre incident, on revint à Paris en novembre, et la fin de l'année fut employée à en terminer avec Travenol, son violon et sa danseuse, à la satisfaction de Voltaire qui à son habitude se montra généreux, une fois l'honneur sauf.

L'hiver, le printemps et une partie de l'été s'écoulèrent encore une fois joyeux et heureux. Le matin, Mme du Châtelet travaillait inaccessible, le soir elle se donnait tout entière au plaisir. Elle était le boute-en-train des salons et de la cour. Les petits soupers comme celui de Chaillot

s'arrangeaient fort bien des matinées newtoniennes. Les deux grandes nécessités de son active nature, le travail et le plaisir, s'épanouissaient sous les rayons de Versailles et de Newton. Elle ne voyait pas d'autre existence plus enviable ni plus belle. Un horizon illuminé s'ouvrait sous ses yeux. Elle y marchait avec allégresse. Il n'y avait qu'un besoin de son être qui la laissât déçue, que l'âge n'avait point apaisé. Voltaire n'aimait plus en elle que l'esprit élevé qui avait épousé sa gloire et participait à ses travaux. Elle souffrit alors de désordres intimes que font deviner certains incidents caractéristiques, et qui ne concordaient guère avec la hauteur qu'elle affectait de plus en plus, sous la poussée du talent de son ami et de ses succès. Montesquieu lui avait dit récemment : « Vous vous empêchez de dormir pour apprendre la philosophie, il faudrait au contraire étudier la philosophie pour apprendre à dormir. » De là des troubles nés d'une vie trop tendue — peut-être ainsi tendue pour apaiser les troubles? L'aventure Clairault éclaire avec franchise l'exigence dont elle-même ne voyait pas la fatalité et le péril :

On imprimait toujours *Newton* dont elle corrigeait sans fin les épreuves. Elle voulait son œuvre parfaite, et, modeste dans sa science, elle demandait autour d'elle tous les conseils susceptibles de l'améliorer. Clairault comptait parmi les plus consultés. Sa valeur incontestée et sa vieille amitié l'indiquaient tout naturellement. Il venait souvent travailler avec son ancienne élève, et tous deux s'enfermaient pour éviter qu'un importun se jetât par leurs calculs. Un soir qu'ils se trouvaient ainsi retirés, l'heure du souper sonna sans qu'ils apparussent chez Voltaire où l'on devait se mettre à table. Voltaire qui avait faim les fit prévenir que l'heure était déjà passée :

« Un petit quart d'heure encore, » fut la réponse jetée à travers la porte.

Le quart d'heure passa, et la porte resta close. Au bout d'une demi-heure, Voltaire envoie de nouveau :

« Nous descendons, répond-on, porte toujours fermée.

— Servez, » dit alors Voltaire qui ne voit cependant personne venir.

Pris de colère, il bondit, se précipite et, trouvant la porte fermée à clef, l'enfonce d'un coup d'épaule. Les deux géomètres le suivirent sans piper, tandis qu'il leur criait : « Vous êtes donc de concert pour me faire mourir! »

Le souper se déroula sans qu'un mot fût échangé entre les trois compères le nez dans leur assiette, et Clairault ne revint pas de plusieurs jours.

Longchamp qui raconte l'incident ne dit pas de quel problème les enfermés cherchaient vraiment la solution. On se rappelle que, quelques années auparavant, les relations de Mme du Châtelet et de Clairault furent suspectées. Quoi qu'il en soit, Émilie se sentait dans son tort, car le lendemain matin, toute miel, elle fit demander à Voltaire s'il désirait qu'elle vînt déjeuner avec lui : ces grâces ne se refusent jamais, sauf si l'on est goujat, et Voltaire avait reçu la plus parfaite éducation. Pour comble de prévenance, elle prend soin de se faire servir son café et ses tartines dans un ravissant déjeuner de porcelaine de Saxe, à l'intérieur doré, à l'extérieur orné d'un paysage à figures, que Voltaire lui avait donné. Mais l'énervement l'emporta. A peine entrée, elle entreprend Voltaire sur la scène indécente qu'il a faite la veille : quand on est fautif, il faut attaquer et donner aux autres ses propres torts, cela est élémentaire. Elle affirma à Voltaire qu'il avait mal vu. Elle protesta de son innocence en invoquant Newton et en insistant sur le ridicule d'un tel esclandre.

Voltaire n'était pas patient. Émilie parlait debout, tasse en main et grignotant devant lui assis. Vite exaspéré, il se lève brusquement pour répondre, mais heurte Émilie, et envoie à l'autre bout de la chambre le joli déjeuner. Plus vivement encore, Émilie reprit la parole et ce qu'elle avait à dire devait être vif, car elle le dit en anglais qui était sa langue d'extrêmes, amour ou fureur. Cinq ou six mots bien sentis après lesquels elle sortit dignement, offensée bien entendu. Piteux, Voltaire fit ramasser les morceaux du déjeuner, puis, choisissant le plus gros, il chargea son secrétaire de courir chez La Frenaye, au Palais-Royal, acheter une pièce pareille. Longchamp ne trouvant rien qui ressemblât fit envoyer plusieurs tasses à choisir.

Voltaire prend la plus riche et pousse les hauts cris dès qu'on lui dit qu'elle coûtait dix louis. Généreux, il était, comme il arrive souvent, mesquin dans les petites choses : qu'on se rappelle l'histoire du couteau dans les *Mémoires* de Marmontel. Il pratiquait, selon l'expression populaire, l'économie de bouts de chandelle. Il cède pourtant, il cédait toujours, non sans ronchonner :

« Elle aurait bien pu déjeuner avant de descendre! »

Quand on est maladroit, c'est, de même que lorsqu'on a tort, toujours la faute de l'autre. Longchamp dut porter aussitôt le déjeuner à sa destination, accompagné d'excuses de la maladresse. Émilie reçut avec la plus grande dignité les deux envois et n'en parla plus : il était faible et, surtout alors, indifférent à tout ce qui n'intéressait pas l'esprit, sans prévoir ce qu'il devait lui en coûter; elle ne tenait pas à prolonger le rappel de sa désinvolture, et si l'on laisse de côté son aspect équivoque et nécessairement mystérieux, on trouve dans la ridicule et mince aventure des détails édifiants sur l'intimité des deux amis, leur habitat et l'état de leur cœur sincèrement et profondément épris en dépit des scènes nécessaires en tout temps à la bonne assiette d'un ménage.

Des événements se préparent, — à partir d'aujourd'hui ils s'enchaînent, — qui vont avoir sur la vie de Mme du Châtelet des répercussions fatales : jeune encore, quarante ans, active, ayant réalisé ses ambitions, elle n'a plus que trois ans à vivre.

Août venu, ils allèrent rendre visite à la duchesse du Maine, à Anet. Déjà l'année précédente, le couple y avait fait un séjour, renouant avec Mme du Maine des relations de la jeunesse de Voltaire, visite de politesse, sans autre conséquence. Cette fois un motif précis les appelle. En juillet, le maréchal de Saxe, redoublant Fontenoy, avait remporté une victoire à Lawfeld, et Mme du Maine avait engagé Voltaire à chanter cette victoire. Il le fit par une épître adressée à cette princesse qui répliqua par un billet d'invitation envoyé aussi et nécessairement à Mme du Châtelet. Ils s'étaient annoncés pour le 15 août. L'impa-

tient Voltaire était toujours en avance. Ils arrivèrent le 14, à minuit. La compagnie se trouvait encore à table. On leur fit place tandis qu'on préparait les chambres. Ce fut tout un remue-ménage. Un hôte installé, Gaya, dut céder son gîte à Mme du Châtelet qui tâta le lit et l'estima trop dur, daigna s'en contenter pourtant ce soir-là, en attendant qu'on lui en donnât un autre, celui du maréchal de Maillebois qui faisait plomb et à qui on fit comprendre qu'il devait quitter la place. Bien inutilement d'ailleurs, car Mme du Châtelet ne fut pas plus contente de la chambre de Maillebois que de la première. Ce ne fut qu'au bout de cinq jours et au troisième appartement qu'elle se déclara à peu près satisfaite. Son travail réclamait, en effet, des conditions matérielles spéciales. Elle avait le labeur éminemment chambardeur. Tout ce qui lui convenait dans la pièce qu'elle laissait était emporté par elle dans celle qui lui semblait momentanément convenable. A son départ, on retrouva dans sa chambre jusqu'à sept tables raflées un peu partout. Il y en avait pour les bijoux, pour le nécessaire, pour les pompons qui étaient fameux déjà et constituaient à celle qui s'en ornait son originalité physionomique, sa signature, pour écrire et pour étaler les papiers couverts de signes algébriques abandonnés là lors du départ, souillés qu'ils étaient d'un énorme pâté d'encre dont la bouteille gisait encore renversée. La billebaude était intégrale.

Mme de Staal-Delaunay, majordome de Mme du Maine, ne décolérait pas de ces aises prises avec tant de sans-façon. La princesse non plus, mais pour une autre raison. Si elle avait invité Voltaire et son amie, c'était pour qu'ils la distrayassent. Or, ils restaient tout le jour cloîtrés dans leurs appartements. Ils travaillaient, disaient-ils. Non point à être polis. Ce labeur acharné devenait offensant pour tout le monde qui ne faisait rien. Il y avait là M. et Mme d'Estissac, Mme de Vogüé, M. de Menou, Mme de Valbelle, Mme de Malauze, M. de Bouillon qui avaient compté sur ces personnes d'esprit célèbres pour les distraire, et elles se cachaient indébuchables.

Heureusement, les soirs réparaient. L'entraînant Voltaire

payait alors son séjour à sa manière, emportant toute la société dans son trépidant tourbillon. Dès qu'on allumait les chandelles il paraissait, et sa compagne le suivait le secondant, fertiles tous deux comme à Cirey en inventions d'amusements. Il parlait et sa malice bon enfant ravissait. Il invitait à de petits jeux qu'il inventait, il improvisait distiques et quatrains dont Émilie lui jetait parfois les rimes et dont elle rectifiait la cadence. En trois jours, il avait mis tout le monde sur les boulets. Voilà qui était vivre au moins! Si on jouait la comédie? proposa-t-il. C'était sa marotte de ce temps-là, comme elle le sera de toute sa vie. Personne ne résista jamais à ce grand enfant endiablé. On se mit donc à jouer la comédie. Et le *Boursoufle* de Cirey fit retentir les murs d'Anet, blindés il est vrai par Vendôme, des gaillardises de Gotton de la Cochonnière. Personne n'avait voulu assumer le rôle délicat, à cheveux gris surtout, de Mme Barbe gouvernante de Gotton. Alors, on fit venir une Mme Dufour trop heureuse de se mêler à si belle compagnie. Émilie joua Gotton à la satisfaction générale, parée de tous ses pompons. Voltaire incarna Boursoufle à la perfection. Il avait enfin ajouté pour la circonstance le prologue en vers déjà connu, qu'il récita lui-même, et où il s'amusait à dire à son amie ses petites vérités :

C'est une étrange femme, il faut ne vous déplaise
Quitter tout dès qu'elle a parlé...

C'était envoyé, comme on dit. Émilie eut l'esprit d'en rire et même de répliquer :

Hélas! vous avez oublié,
Dans cette longue kyrielle,
De placer la tendre amitié :
Je donnerais tout le reste pour elle.

Les spectateurs s'amusèrent deux fois, on le devine. Voltaire savait ce qu'il faisait. Ce prologue, comme toujours

avec lui si compliqué, et c'est l'un de ses attraits, était à triple détente : distraire les hôtes, donner à Émilie une leçon qu'elle aurait envoyée à diantre dans l'intimité, et imposer de plus en plus au monde une liaison acceptée sans doute, mais pas assez respectée puisqu'on en jasait.

L'agitation menaçait de ne pas finir, avec cet homme qui s'emballait à entraîner les autres. Richelieu toujours serviable, même quand il ne s'en doutait pas, intervint heureusement. Il allait partir pour Gênes où il emmenait le fils de Mme du Châtelet, et désirait voir ses amis avant de se mettre en route.

Il y avait dix jours qu'ils enfiévraient Anet, choses et gens, lorsqu'ils partirent, à la désolation générale. On était fourbu, on en demandait encore. Seule Mme de Staal-Delaunay, à qui ce grand culbutis donnait du travail, les vit s'éloigner avec plaisir, et Voltaire disparut ayant conquis chacun, comme il faisait toujours dès qu'il paraissait, laissant derrière lui sa traînée fulgurante.

Mais il n'avait pas fini. Il n'avait jamais fini. A peine était-il à dix lieues de là que Mme de Staal-Delaunay reçoit une lettre de Mme du Châtelet. Voltaire a oublié, en effet, de retirer les rôles de *Boursoufle* des mains des acteurs, et il a perdu le prologue. Il faut de toute urgence reprendre ces rôles et les mettre sous clef, de peur qu'ils ne s'envolent malignement pour jouer quelque mauvais tour à l'auteur. Quant au prologue, Mme de Staal-Delaunay voudra bien le renvoyer à Paris, mais non pas par la poste, il serait copié, et Voltaire perdu. Un exprès sera chargé du rapatriement. Ainsi Voltaire prolongeait son passage, inoubliable pourtant.

Et les événements s'enchaînèrent. Dans les premiers jours d'octobre, la cour effectua son déplacement habituel à Fontainebleau. Selon leur habitude, un rite presque, ils n'y eussent manqué pour un empire, Voltaire et Émilie s'y rendirent et descendirent à l'hôtel de Richelieu. Ils étaient là depuis quelques jours à peine prenant part à toutes les fonctions, Émilie ne voulant pas perdre une occa-

sion de revendiquer sa place et son rang, auxquels elle tenait d'autant plus qu'on les lui mesurait, lorsque se produisit un éclat, second anneau de la chaîne dont le premier venait d'être fondu à Anet, et le dernier sera forgé à Lunéville.

C'était un après-midi entre le dîner et le souper. On jouait dans la galerie. Émilie toujours joueuse présidait une table. Elle avait apporté avec elle quatre cents louis qu'elle perdit, à peine le temps de les compter. Un laquais est dépêché à Paris pour demander à La Croix, l'intendant de la maison du Châtelet, tout l'argent dont il peut disposer, et d'autre encore s'il est possible. Voltaire a le tort de donner tout de suite deux cents louis qui sont engloutis le lendemain. Le laquais revient. La caisse se trouvant à sec, La Croix a emprunté à gros intérêts deux cents louis qu'il envoie, plus cent quatre-vingts prêtés par Mlle du Thil. La table n'en fait qu'une bouchée. Mme du Châtelet avait ce qu'on appelle en terme de jeu de l'estomac. Elle joue sur parole et perd aussitôt quatre-vingt mille livres.

Voltaire cependant suivait ce jeu effrené, observait, circulant autour de la table. Il a tôt fait de s'apercevoir que les partenaires de son amie trichaient honteusement. Il n'y tient plus et s'écrie :

« Madame! vous ne voyez donc pas que vous jouez avec des fripons! »

Il le crie en anglais, tout comme elle faisait quelquefois, pour n'être pas compris. Il est compris tout de même, si on pouvait se permettre de ne pas entendre dans l'instant. La prudence après une telle algarade commandait de disparaître au plus vite. Voltaire ne fait qu'un saut jusqu'à son carrosse et file vers Paris. Où se réfugier, le temps que l'orage se calme? Tout naturellement, il pense au Sceaux de Mme du Maine qu'il vient de quitter à Anet et qui doit être rentrée dans sa chère retraite scéenne. Il s'arrête à la grille de Sceaux, écrit un billet à la hâte, demandant un refuge qui est accordé. Il va rester à Sceaux deux mois durant, si bien caché qu'on le disait en Russie.

Pendant ce temps, Émilie a gagné Paris où elle s'emploie à arranger ses affaires et celles de son ami, inlassablement. Elle se rend chez les « fripons » pour les persuader de l'innocence de Voltaire. Ce n'était jamais celui à qui elle s'adressait que Voltaire avait visé. Même pas le voisin. Il avait parlé généralement, abstraitement, selon la fâcheuse habitude des auteurs. Les « fripons, » pour leur part, ne tenaient pas beaucoup à ébruiter l'affaire : si on vérifiait par hasard? Ils se laissèrent assez facilement convaincre. Restait celui qui avait gagné les quatre-vingt mille livres. Il se montra accommodant. On doit être tolérant et galant avec les dames, surtout lorsqu'on a triché. Il condescendit à un fort rabais. Mme du Châtelet ne devait pas moins trouver une somme importante dont elle n'avait pas le premier sou. Elle se démena et obtint du ministre, qui renouvelait les baux des fermes à ce moment-là, un bon de fermier général, qu'elle revendit aussitôt. Elle était sauvée. La corruption des mœurs publiques n'est pas fatale à tout le monde, pendant quelque temps du moins.

Restait à délivrer Voltaire avec qui Émilie n'avait cessé de correspondre, non par la poste dangereuse, mais par exprès. Elle court à Sceaux et grimpe lestement à la chambre de Voltaire qui pardonna selon son habitude. Il fallait maintenant payer l'hospitalité qu'on venait de recevoir. Ils savaient comment on s'y prend, hier encore Anet les avait éprouvés. Sceaux qui, depuis quelques années, grâce aux soixante ans de Mme du Maine, commençait à s'endormir, Sceaux se réveilla. Ces murs, qui tant de fois avaient servi de décor aux élucubrations de Malezieu et de La Motte, virent renaître, et moins bassement, les beaux jours de leur jeunesse. La fièvre dramatique s'empare de Sceaux qu'elle dévore encore une fois. Voltaire et Émilie attisent le feu et mènent la ronde. Mme du Châtelet joue *La prude* de Voltaire avec celui-ci et Mme de Staal. Elle joue Gotton de *Boursoufle*, elle joue *Les originaux*. Elle chante aussi, sa grande prétention. Elle chante Zirphé, rôle qui était le triomphe de Sophie Arnould, dans le *Zélindor* de Rebel et Francœur. Elle chante *Issé* de

Destouches, et Voltaire ne manque pas, ça ne lui coûte rien, d'écrire des vers nouveaux :

Charmante Issé, vous nous faites entendre
Dans ces beaux lieux les sons les plus flatteurs,
Ils vont droit à nos cœurs.
Leibnitz n'a pas de monade plus tendre
Newton n'a point d'X plus enchanteurs.

Ces douceurs étaient braillées sur l'air d'une sarabande bien étonnée du béquet. Émilie était étourdissante au bon sens du mot comme à l'autre, et donnait le branle à la grande joie de ses comparses. « Sa vivacité, son enjouement, sa gaîté s'y montraient d'après nature. » Toute la cour accourt bientôt à Sceaux et, voyant revenus les temps d'avant Cellamare, s'empresse à donner la réplique à Mme du Châtelet. De nobles gentilshommes habiles qui sur le violon, qui sur la flûte ou la clarinette, sollicitent l'honneur de former l'orchestre. Chabot, Asfeld, Croix, Courtanvaux, le plus gracieux danseur de Versailles, rivalisent de gosier et de jambes, et disputent les applaudissements aux chanteurs et danseurs professionnels venus de Paris.

Les soirs qu'on ne jouait pas, le régal était encore meilleur. Voltaire dans son refuge au second étage du château avait beaucoup travaillé : *Zadig*, *Memnon*, *Micromégas*, la tragédie de *Sémiramis* peut-être, il les avait écrits pendant ces longues journées qu'il devait passer enfermé. Mme du Maine en avait eu la primeur : chaque nuit, Voltaire descendait lui en faire la lecture. Mme du Châtelet n'eut pas grand'peine à le persuader de lire ses œuvres aux invités acteurs et spectateurs : on ne devait jamais prendre beaucoup de peine pour faire lire à Voltaire les œuvres qu'il venait d'écrire. Émilie lui vanta le bon effet qu'obtiendraient ces lectures. Elles disposeraient favorablement des gens qui pouvaient bien ne pas digérer facilement « les fripons. » Voltaire lut, et le paquet était copieux. Puis le spectacle reprit, les chants retentirent de nouveau, le vieux Sceaux n'en croyait pas ses oreilles. On était si bien parti qu'on

ne s'arrêtait plus. Il en était toujours ainsi lorsque Voltaire passait quelque part, commandant à tous les vents de la folie. Les grelots de Sceaux avaient rompu leur fil et roulaient de tous côtés leur sonnerie éperdue.

Trois semaines durant, sans arrêt, Voltaire, secondé d'Émilie heureuse de la diversion, répara sa vivacité de Fontainebleau. La réparation durerait peut-être encore s'il ne s'était chargé d'y mettre fin lui-même, excessif comme il était toujours. Un beau matin, cinq cents personnes reçurent un billet les convoquant à Sceaux pour une comédie nouvelle en cinq actes qui y serait représentée le 15 décembre. Toutes les explications étaient données minutieusement pour les carrosses et autres détails. Un seul avait été oublié : la convenance de Mme du Maine qui n'avait même pas été consultée, et qui vit arriver, saccageant ses plates-bandes et bousculant ses fauteuils, cinq cents personnes que, pour la plupart, elle ne connaissait pas. La représentation annoncée eut lieu, mais ce fut la dernière. Mme du Maine se déclara fatiguée, Voltaire et Émilie bien étonnés comprirent la faute commise, et, sans insister, ils partirent, remerciant, remerciés, réhabilités, ce qui était l'essentiel.

Ils étaient trop lancés pour ne pas commettre de nouvelles imprudences et de nouveaux impairs qui ne tardèrent pas. Maintenant que, après l'algarade de Fontainebleau, et grâce à Mme du Maine, pied avait été repris dans le monde, ne fallait-il pas le reprendre à la cour? L'occasion se présentait. Mme de Pompadour protectrice des lettres en général et de Voltaire en particulier, qu'elle affectionnait d'ailleurs, avait consenti à donner dans les cabinets, c'est-à-dire dans son intimité et chez elle, une représentation de *L'enfant prodigue*, écrit autrefois pour Cirey dont les ingrats ne se souciaient plus guère, et qu'ils allaient bientôt revoir, ils ne s'en doutaient pas. Le 30 décembre 1747, *L'enfant prodigue* fut donné à Versailles. Pompadour elle-même jouait le rôle de Lise, le duc de Chartres, dit le gros Philippe, petit-fils du régent, et qui fut le premier prince qui montât sur les planches, jouait Randon, naturel dans les ganaches. A côté d'eux, le

duc de Gontaut et le duc de Nivernais. Le succès fut grand, Voltaire en était si ému qu'il perdit la tête encore unefois. Il ne sut jamais se modérer, vertueuse science que sa constante excitation ne lui permettait pas de cultiver. En remerciement de cette représentation, il envoya des vers à Pompadour, vers en eux-mêmes innocents, inconvenants relativement à la reine qu'ils se hâtaient un peu trop de faire disparaître derrière la favorite. On pouvait croire, à les lire, que le roi était devenu veuf. Si la reine se montrait aussi débonnaire que M. du Châtelet, la décence commandait de ne pas le remarquer. La pièce en vers fut mal accueillie par l'entourage offusqué de la reine, elle le serait par le roi bientôt, déjà une cabale était montée chez Mesdames. Le parti était délicat à prendre. Dans les conjonctures de cette sorte l'action est aussi périlleuse que l'inaction. Ne pas paraître à la cour, c'était accentuer l'étourderie, y paraître, c'était risquer l'avanie, sans parler de l'instinctif besoin de se rattraper qui jetterait dans une nouvelle sottise.

Le plus sage parut de prétexter un voyage aussi urgent qu'inopiné. Les paquets furent vite faits et l'année 1748 comptait encore très peu de jours que Voltaire et Émilie filaient vers Cirey, l'asile fidèle, la vieille maison des premières amours, celle où l'on peut tourner tant qu'on veut sa plume dans son encrier, action toujours méritoire et même héroïque en ce Paris dévorant. Et pour que personne ne se méprît sur leur intention, ils eurent soin de se faire une gloire de cet exil volontaire, auprès de leurs amis de Versailles. Le duc de Luynes se hâta de l'enregistrer, scrupuleux sans doute, surtout content. Ce Voltaire, quoi qu'il fît, se montrait trop déconcertant pour qu'on ne fût pas toujours heureux de le voir de loin. On n'était vraiment tranquille que s'il ne se trouvait pas là : sans lui, y aurait-il eu une Révolution? Ils partirent. Longchamp a rédigé du voyage un récit précieux, non seulement à cause de Voltaire et de son amie, mais aussi à un point de vue général : comment on voyageait au XVIIIe siècle. On a beaucoup reproché à ce siècle et à ses prédécesseurs de ne pas aimer la nature. Ne serait-ce pas parce que pour

l'atteindre et en jouir il fallait déployer par trop d'intrépidité? La campagne en réalité était d'un accès difficile, long et coûteux, et on restait à la ville.

Mme du Châtelet jouait cependant la difficulté en voyageant la nuit, seulement la nuit : « On peut dormir, disait-elle, tandis qu'on ne peut ni travailler ni lire, en voiture. » Sa vieille chaise était chargée comme un coche, — trois malles dont une vache, et le bagage de Voltaire, — attelée de chevaux de poste. Comme personnel, le cocher, deux laquais derrière, la femme de chambre disparaissant sous les cartons à chapeaux, déjà, assise en face de ses maîtres. Longchamp trottait en avant en guise de courrier, chargé de faire préparer les chevaux aux relais, afin d'éviter les attentes. On comptait, ce soir-là, arriver vers minuit à La Chapelle près de Nangis, chez M. de Chauvelin. Bien entendu, celui-ci n'était pas prévenu. Le logement imprévu des voyageurs amis ou simplement connus rentrait dans les mœurs châtelaines, au temps des longs trajets et des auberges rares et impraticables grâce à leur rudiment et à leur saleté. L'habitude de ces surprises en atténuait sans doute la contrariété. Longchamp devait, à La Chapelle, prévenir de la venue imminente de ses maîtres et leur faire préparer à souper.

Les instructions de Longchamp sont suivies par lui ponctuellement. A minuit, il est arrivé à La Chapelle où il fait lever tout le monde et préparer souper, feu et lits. Il arrivait cependant et parfois que les voyageurs attendus ne se montrassent pas. Ce fut le cas ce soir-là. Au petit jour, vers sept heures du matin par conséquent, la chaise émilienne n'était pas encore annoncée à la grille de La Chapelle. Longchamp se décide à aller voir ce qu'elle devient. Après quelques centaines de mètres, il la rencontre qui s'avançait clopin-clopant. Était survenu l'accident banal et on pourrait dire nécessaire, car chaque fois qu'on lit un récit de voyage on y bute immanquablement, pour la saveur semble-t-il : un essieu rompu. La voiture ne versait pas toujours cependant. Ce matin-là elle versa, et du côté où se trouvait Voltaire. Le voilà donc écrasé sous Émilie, la femme de chambre et les cartons à chapeaux.

Il criait comme un perdu. Les choses s'accomplirent néanmoins avec ordre, par ordre de fragilité aussi : les cartons d'abord, les dames ensuite, l'homme enfin, quoiqu'il menaçât et implorât, furent extraits tour à tour. Lui qui aimait la vérité aurait dû être flatté d'être hissé par la portière ainsi que la déesse par la margelle.

Cette première partie du scénario classique épuisée, on passa à la seconde, le raccommodage de la chaise. Les deux laquais et le cocher y étant inexperts ou insuffisants, l'un d'eux poussa jusqu'à Nangis chercher du secours. Que faire en attendant? Voltaire et Émilie assis dans la neige sur des coussins tirés de la voiture contemplaient les astres et en discouraient : l'occasion était trop belle pour ces newtoniens. Voit-on la scène? Les deux emmitouflés faisant dans la nuit glacée de la métaphysique, tandis que leur équipage s'ébroue autour de la voiture renversée? L'aide supplémentaire vient enfin. La voiture est redressée, réparée tant bien que mal, et les ouvriers reçoivent de Voltaire deux écus de six livres qu'ils trouvent un peu secs, et ils le disent. Mais Voltaire toujours avaricieux dans les petites choses refuse d'augmenter ses largesses. Chacun repartit de son côté, et les voyageurs ne tardèrent pas à être punis de leur parcimonie : cent mètres plus loin, la chaise se rompit de nouveau. On courut après les manœuvres qui, on l'aurait prévu, refusent de retourner. Ils se décidèrent pourtant sur un engagement solennel de générosité. Ils rafistolèrent, ils furent payés à leur satisfaction, et ce fut au grand jour que les voyageurs arrivèrent à La Chapelle. La voiture était en si piteux état qu'on employa deux journées à sa consolidation relativement définitive.

En passant à Châlons, autre incident. Arrêt à l'hôtel de la Cloche. Voltaire demande un bouillon :

« Pour qui? interroge l'hôtesse.

— Pour la marquise du Châtelet, répond le valet. »

Une marquise a des droits somptuaires et des devoirs pareils. Le bouillon est apporté solennellement par l'hôtesse, serviette sous le bras, assiette de porcelaine portant un couvercle, et une écuelle d'argent à la main. Le bouillon est versé, bu et à la question machinale :

« Combien?

— C'est un louis, » fut-il répondu avec modestie.

Protestations d'Émilie à laquelle il est répliqué qu'on n'a pas l'habitude, à la Cloche, d'être marchandé, et que ce prix est le même pour tous ceux qui descendent, quoi qu'ils prennent. Voltaire intervient, veut faire entendre raison, alors la femme se met à pousser des cris, ameutant les passants qui commencent à grogner et à menacer : il fallut payer et filer au plus vite.

Tels étaient les plaisirs du voyage. Pour avoir changé d'engin, ont-ils beaucoup changé d'essence? Les autos restent en panne, et les hôteliers rançonnent les automobilistes de principe fortunés, avec moins de fréquence et de menaces populaires toutefois, et ceci est le seul progrès. Les *Mémoires* de Cheverny, là encore, par le récit ingénu d'un voyage de Paris à Bordeaux, feront comprendre, tout comme le voyage de Voltaire, pourquoi on évitait les déplacements en ce temps-là.

On arriva enfin à Cirey où reprit la vie d'autrefois, mais découronnée de ses fleurs si fraîches. Voltaire et son amie ne retrouvèrent que les sentiments qu'ils avaient fuis, demandant aux salons de les étourdir : la lassitude des vieilles liaisons où il n'y a plus de mystère, où l'on n'aperçoit rien à découvrir qui entretienne une piquante sympathie, où les défauts apparaissent sans aucune contrainte qui les atténue, où éclate à chaque instant l'agacement de deux êtres qui s'aiment et s'estiment et sont inséparables, mais qui, parfaitement conscients de cette indissolubilité qu'ils seraient au désespoir de voir cesser, n'en tirent qu'irritation et reproches de l'indispensable sujétion. Il est une heure, dans tout ménage, au moment critique de la femme surtout, et il approche pour Émilie, que l'instinct mutuel fait grief de n'inspirer plus le désir, de n'avoir plus que des satisfactions morales à réclamer; on incrimine sans jamais le dire et presque sans le savoir l'âge et la sécurité; les deux forts piments de l'amour : la jeunesse et la crainte ont à jamais disparu, et on ne peut se le pardonner.

Grafigny a déjà montré, avant Bruxelles, que les deux

amants s'avançaient rapidement vers cet état. Ils avaient alors abusé du tête-à-tête, ils n'avaient plus rien à se dire, fatale conséquence d'une tendresse trop jalouse. Le séjour en Brabant en avait suspendu les progrès pour un temps; il fallait à tout prix se tolérer et s'entendre, sous peine de voir l'exil tourner à l'enfer, et la jalousie frédéricienne était opportunément venue prolonger les années d'inquiète impatience. Rentrés en France, les deux amis s'étaient bien gardés de reprendre la vie braverine (Braverins : habitants de Cirey) si distraite de comédies qu'elle fût. Leur goût commun de la société les avait à son tour sauvés d'eux-mêmes toujours prêts à se déchirer en dépit de leur profonde amitié, les avait arrachés à leur mutuelle solitude dont ils avaient épuisé tous les charmes. La cour leur avait fourni le moyen de se supporter, nécessité d'autant plus accablante que la séparation devait les plonger dans une affliction sans remède. L'incident de *L'enfant prodigue* venait de les remettre en face l'un de l'autre brutalement, et ils se demandaient avec épouvante comment ils éviteraient les heurts et la dissension. Ses défauts à lui, de vivacité et d'emportement, sa froideur aussi, à elle son inquiétude, sa tyrannie péremptoire, ses vices mondains, comme le jeu, et ses appétits d'autant plus impérieux qu'ils allaient bientôt disparaître pour toujours, que de motifs à querelles! Revenant à Cirey, tout suscitait celles-ci, et de toutes leurs forces il les repoussaient, en gardant l'intolérable terreur. La mobilité de Voltaire — cette mobilité que César déjà notait caractéristique des Gaulois — sa mobilité et son activité intellectuelle le sauvèrent, comme elles le sauveront après la mort de son amie. Et cependant il l'avait aimée! Le seul billet qui ait subsisté de lui à Émilie, cité par Voisenon, portait : « Voici le quarante-deuxième jour que je n'ai rien de toi, multiplie les minutes par les quarante-deux et tu auras le nombre de mes supplices. » Marmontel qui l'aima toujours et qui lui fut toujours bienveillant, reconnaissant de ce que Voltaire avait fait pour lui, raconte un fait significatif et qui éclaire ces dernières heures où ils sont parvenus avant le suprême éclat qui aura Lunéville pour théâtre :

Émilie vient de mourir, Voltaire est rentré à Paris, Marmontel va lui porter ses condoléances : « Moi, dit Marmontel, à qui il avait dit souvent qu'elle était comme une furie attachée à ses pas, et qui savait qu'ils avaient été plus d'une fois à couteaux tirés l'un contre l'autre, je le laissai pleurer et je parus m'affliger avec lui. » « De quoi est-elle morte? demande enfin Marmontel. — Vous ne le savez pas! » répond Voltaire qui le dit, et « le voilà faisant l'éloge de cette femme incomparable redoublant de pleurs et de sanglots, » après une confidence que l'on pouvait croire moins fertile en larmes. Est-ce tout? Non. Entre un autre visiteur, Chauvelin qui se met à raconter une histoire plaisante, et Voltaire rit aux éclats sans répit : « Il avait la facilité d'un enfant de passer d'un extrême à l'autre, dans les passions qui l'agitaient. Une seule était fixe en lui et comme inhérente à son âme : c'était l'ambition et l'amour de la gloire. » Même pas.... Le besoin de succès était le fruit nécessaire et direct du génie auquel il obéissait avec cette part d'égoïsme innocent qui en est le compagnon fatal, et qu'il préservait inconsciemment de tout ce qui aurait pu en gêner le développement. La vie des grands hommes est pleine de ces immolations d'autrui, monstrueuses au regard de la vie sociale, bienfaisantes si on ne considère que l'œuvre qui les impose pour aboutir.

Émilie connaissait ces exigences du génie, si les petites et souvent mesquines nécessités quotidiennes les lui dissimulaient, et si son tempérament chaleureux l'empêchait de s'y soumettre. Et elle se débattait encore une fois entre ses instincts et sa raison : « Mme du Châtelet, dit Voisenon, n'avait rien de caché pour moi. Elle me disait quelquefois qu'elle était entièrement détachée de Voltaire. Je ne répondais rien : je tirais un des huit volumes des lettres de Voltaire qu'elle avait réunies et j'en lisais quelques-unes. Je remarquais des yeux humides de larmes. Je refermais le livre promptement en lui disant : « Vous n'êtes pas guérie. » Elle se rappelait aussi ce qu'il avait dit un jour au petit Mignot son neveu. L'anecdote se trouve dans Chamfort : « Mon enfant, enseigne Voltaire au gamin, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi, et pour

avoir les femmes, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont fausses et catins.

— Comment toutes les femmes! s'écrie Émilie présente. Que dites-vous là, Monsieur?

— Madame, il ne faut pas tromper l'enfance. »

Ce n'était qu'un trait; lancé devant elle, il ne pouvait pas ne pas fulgurer d'une amère éloquence. Moralement, son amant lui échappait, tandis qu'elle rêvait à sa revanche, tout en constatant la nécessité de leur chaîne.

Cirey ne put donc les rapprocher. Ils avaient quinze ans de plus qu'ils ne comptaient lorsqu'ils y étaient arrivés, et les sentiments ne rajeunissent jamais. Ils résolurent de continuer à tout prix dans leur « désert, » désenchanté aujourd'hui, la vie étourdissante qu'ils venaient de quitter. Elle avait été leur salut, pourquoi ne le serait-elle pas encore une fois? Ils la voulurent d'autant mieux qu'ils l'y avaient en une certaine façon autrefois menée. On rappela le ban et l'arrière-ban des voisins qui meublèrent la solitude, Champbonin en tête. On redonna les représentations si joyeuses dix ans auparavant. On répétait dans la journée, on jouait le soir. Le petit théâtre du grenier est trop froid l'hiver. On dresse une scène sur des tonneaux au bout de la galerie, des tapisseries sont tendues pour servir de portants et de coulisses. Voltaire compose des pièces satiriques sur Cirey et ses hôtes, sur lui-même et sur Émilie. Celle-ci se pique d'honneur et en fait autant, et pour être bien sûre qu'on ne la défigurera pas plus qu'on n'oubliera de la caricaturer, elle se joue elle-même et se charge toujours des rôles les plus grotesques. Ils en étaient à se moquer d'eux-mêmes pour se dissimuler le vide sentimental de leur âme.

En vain; rien ne les distrayait plus. Les années de cour, si enivrantes de loin, sont toujours présentes à leur esprit, et ces petits jeux de Cirey leur apparaissent bien décevants et ridicules auprès des grands qu'ils ont laissés. Ils regrettent leurs agitations qui les détournaient de penser à leur état. Émilie craint le retour de la fièvre frédéricienne, Voltaire ne voit plus que les impérieux défauts de son amie. Et Cirey, toujours Cirey avec sa menace quotidienne de solitude en tête-à-tête, pire que l'absolue!

Un moment, elle voulut mettre à exécution un projet formé à Paris : imprimer à Cirey *La Pucelle* que l'on tirerait à un petit nombre d'exemplaires — on se les disputerait aujourd'hui — pour les amis. Elle avait déjà tout arrangé. Leur fournisseur de livres prohibés, Lambert, devait procurer l'ouvrier imprimeur; elle avait acheté les caractères et les formes qui avaient été déjà expédiés à Bar-le-Duc où il ne restait plus qu'à les prendre. Il ne manquait que le consentement de Voltaire qui vit le danger et refusa.

Allaient-ils sombrer dans les basses querelles, les recherches de disputes pour parvenir à se haïr tout en s'aimant? Le Cirey amèrement rajeuni durait, sans apporter de solution à l'angoissant problème. Un incident les sauva, pour les précipiter dans l'impasse où Émilie devait trouver la mort après dix-huit mois d'un bonheur révélé.

Ils viennent de passer sept ou huit semaines ainsi cahotés. Ils ont reconnu la nécessité de trouver un autre remède qu'une impossible renaissance, lorsqu'un visiteur paraît, le père Menou, jésuite, aumônier du roi Stanislas à Lunéville. Il est venu en passant, sans intention, affirme-t-il du moins. Il se dit bientôt frappé des plaisirs charmants de Cirey et de leur parfaite ressemblance avec ceux de Lunéville. Les deux cours, la littéraire et la royale, sont faites pour s'entendre. Mme du Châtelet et Voltaire ne veulent-ils pas se rendre à Lunéville? Ils peuvent être assurés d'un excellent accueil. M. du Châtelet sollicite un commandement en Lorraine. L'occasion est unique de l'obtenir. On dit Voltaire exilé pour offense à la reine de France; quel démenti si le père de cette reine lui fait bon visage, et chez lui! Menou insiste, il avait ses intentions, on le verra. Mais il dilapide son éloquence. Dès son premier mot, ils sont résolus. Ils ne résistent que pour la forme, pour ne pas « avoir l'air. » L'aubaine était trop providentielle pour n'être pas saisie. Ils partiront. Le 13 février, ils sont partis, ils arrivent à Lunéville à onze heures du soir.

Deux mois après, venant de Lunéville pour passer quelques jours à Paris, sur la route de Bar-le-Duc,

Mme du Châtelet écrit à celui qui l'a conquise en un tourne-main : « ... toutes mes défiances, toutes mes résolutions contre l'amour n'ont pu me garantir de celui que vous m'avez inspiré.... Je sens un plaisir extrême à vous aimer... que ferez-vous de mon cœur!... J'ai peur d'avoir tort de vous trop aimer.... Venez à Cirey me prouver que j'ai tort. Je sais que vous ne le pouvez avoir que quand je ne vous vois pas.... Je ne puis me repentir de rien puisque vous m'aimez. »

Elle aime encore une fois et pour la dernière fois. La femme de quarante-deux ans, déçue par Guébriant, par Richelieu, par Voltaire après quinze années d'une haute amitié qui lui dissimula longtemps ses propres besoins, cette femme — avec une impétuosité qui ne trompe pas — se réveille, invoque des droits, et court au dénouement d'une logique rigoureuse, la seule fin possible du ménage à quatre qu'elle voulait follement établir, et que Voltaire se laissait aller à accepter. *La Parisienne* d'Henry Becque sera toujours présente au souvenir, providentielle, pour empêcher de juger trop sévèrement cet essai-là, et permettra même d'en rire, malgré sa fin tragique, sans trop de cruauté.

Il est temps, toutefois, de s'arrêter un instant à l'œuvre écrite.

CHAPITRE V

SON ŒUVRE

MÉMOIRE SUR LE FEU || INSTITUTIONS DE PHYSIQUE || INTRODUCTION MÉTAPHYSIQUE || PRINCIPES DE NEWTON || DOUTES SUR LA RELIGION || DE L'EXISTENCE DE DIEU || RÉFLEXIONS SUR LE BONHEUR

L'ŒUVRE de Mme du Châtelet, qui comporte sept titres, peut se réduire à trois chefs, le *Mémoire sur le feu* et l'*Introduction métaphysique* émanant des *Institutions de physique* auxquelles est annexé *De l'existence de Dieu*, et les *Doutes sur la religion* pouvant être compris dans les *Réflexions sur le bonheur*. Les *Principes* vont solitaires.

Bien avant que Voltaire entrât dans sa vie, Mme du Châtelet aimait les sciences qui conduisent à la métaphysique. Du temps de Guébriant et de Richelieu, ses grands amis, déjà rencontrés, étaient Clairault et Maupertuis qui l'estimaient. Le premier avait donné à Mme du Châtelet des leçons d'astronomie, le second de géométrie. Clairault est remarqué dans l'histoire des sciences pour avoir complété Newton qui n'avait fait, dit Saigey, « qu'ébaucher les principales lignes du système du monde, » et pour avoir, dans sa *Théorie de la lune*, posé le problème des trois corps, « l'une des plus hautes difficultés de l'astronomie mathématique. »

Maupertuis ne possédait pas les qualités d'urbanité dont Clairault regorgeait. Il avait été d'abord mousquetaire,

puis capitaine de dragons, et cela se sentait. S'il ne se conduisait pas avec les dames, au contraire de Clairault, en capitaine de dragons, il parlait du moins militairement. Il défendait ses opinions avec verdeur, et finalement dut fuir jusqu'en Prusse l'animosité de ses collègues qui ne lui pardonnaient pas d'avoir eu raison contre eux, lors du voyage au pôle nord, tandis que Clairault sut le faire oublier. Il a laissé de Mme du Châtelet un portrait des plus flatteur dont la maligne bonne humeur finale fait ressortir tout le prix.

« La Société perd une femme d'une figure noble et agréable, et qui mérite d'autant plus d'être regrettée, que, avec beaucoup d'esprit, elle n'en faisait aucun mauvais usage. Ni tracasserie, ni médisance, ni méchanceté; caractère de femme d'un prix infini, surtout aujourd'hui. Quelle merveille, d'ailleurs, d'avoir su allier les qualités aimables de son sexe avec les connaissances sublimes que nous croyons uniquement faites pour le nôtre! Ce phénomène surprenant rendra sa mémoire éternellement respectable. Un mauvais plaisant ajouterait que le public, par cette perte, se voit privé de nouvelles scènes dont la liaison de ces deux personnes, les plus singulières dans leur espèce qu'il y ait jamais eues, avait coutume de les régaler. »

Tous deux, Clairault et Maupertuis, estimaient donc leur élève et amie dont les variations de bonne foi n'ont jamais surpris deux hommes qui connaissaient la valeur relative des systèmes. Elles peuvent prêter à sourire, sans jamais intéresser l'histoire des sciences où Mme du Châtelet occupe, d'autre part, une place trop modeste pour figurer brillamment. Ses connaissances peu communes n'intéressent qu'elle, la connaissance de son âme. Et si, après être devenue leibnitzienne, elle passa au newtonisme, il ne faut pas oublier qu'elle fut newtonienne avant d'être leibnitzienne. Le premier et le dernier état peuvent avoir dépendu de ses amis, le second vient d'elle seule, de sa réflexion, de sa décision.

Pour quelqu'un qui aimait la controverse et la joute elle était bien tombée dans son siècle et sur Voltaire tout chaud de Newton. Venant, lorsqu'il la connut, de

publier ses *Lettres anglaises*, Voltaire songe déjà à ses *Éléments de la philosophie de Newton* qu'il va rédiger à Cirey, et où il déclare la guerre au cartésianisme, Newton divergeant de Descartes sur le flux de la mer, la forme de la terre, la lumière qui, pour un cartésien, existe dans l'air, tandis que, pour un newtonien, elle vient du soleil, l'attraction enfin opposée aux tourbillons. Dans le même temps, Mme du Châtelet, étendant ses études des sciences exactes aux sciences conjecturales, avait rencontré Leibnitz sur son chemin, et, dans son emportement naturel, elle s'était donnée à lui. *L'essai sur le feu* n'est que du Leibnitz adapté. Et l'essai de Voltaire exposait la doctrine opposée. On sait que l'académie, prudemment, couronna un troisième concurrent, Euler. On ne pouvait, en tous cas, pas être moins d'accord que les deux champions ne l'étaient.

Si, en effet et de plus, le philosophe anglais et l'allemand sont du même avis sur l'existence de Dieu et la preuve de cette existence par l'ordre de l'univers, ils se séparent lorsqu'il s'agit de l'action divine. D'après Newton, Dieu serait libre, n'aurait pas d'autre raison d'agir que sa volonté. D'après Leibnitz, Dieu serait « nécessairement déterminé à faire le mieux. »

« Il n'y a pas de mieux, dit Clarke défendant Newton, dans les choses indifférentes.

— Les choses indifférentes n'existent pas.

— Votre conception conduit à la fatalité. Votre Dieu est obligé à agir.

— Le vôtre est capricieux. »

Au résumé, Dieu d'après Newton a communiqué à l'homme une part de sa liberté que nie Leibnitz. C'est la lutte du libre arbitre et du déterminisme, qui dure encore. L'intéressant ici est de voir Voltaire ennemi du déterminisme avec l'Église catholique, tout en faisant la part de notre ignorance sur ce que peut être Dieu dans le temps et l'espace, ou en dehors, sur ses raisons ou sa façon d'agir. Mais il croit à sa liberté puisqu'il dit que Dieu en a communiqué à l'homme une part.

En ce qui touche les rapports de l'âme et du corps, la même position est gardée par les deux systèmes, Leibnitz

formulant son harmonie préétablie que l'on peut rattacher au système des causes occasionnelles de Descartes, système développé par Malebranche niant l'influence réciproque de l'âme et du corps qui n'agissent que par une sorte de « réflexion » de Dieu. Et Voltaire a résumé la question telle que la soutenaient Leibnitz et Malebranche, avec une malice pleine de raison, comme il faisait toujours, par l'apologue des deux horloges dont l'une sonne et l'autre montre l'heure, et dont Dieu a établi le mouvement de telle sorte qu'aiguille et sonnerie concordent continuellement. Ainsi, dit Voltaire, l'âme de Virgile « produisait l'*Énéide* que sa main écrivait sans que cette main obéît en aucune façon à l'intention de l'auteur, mais Dieu avait réglé de tout temps que l'âme de Virgile ferait des vers, et qu'une main attachée au corps de Virgile les mettrait par écrit. » Avec ce diable d'homme on ne peut rien prendre au sérieux. Sur ce point, au surplus, Newton restait prudent, « Newton sait douter. »

Tandis que, au boudoir, Kœnig entraîne Mme du Châtelet parmi la cohorte leibnitzienne des « monadistes », Voltaire, dans le cabinet de physique, étend ses recherches jusqu'à l'optique, exposant, avec la prodigieuse clarté qui est son apanage, la théorie des couleurs, celle de la réfraction, celle de l'émission lumineuse; puis, s'enhardissant, il procède à des expériences sur ce qu'on a appelé plus tard la réflexion totale, qui aboutissent à l'attraction universelle, et, avec Newton, il affirme qu'une même loi règle les mouvements des corps à la surface des planètes, et ceux des astres dans l'espace.

On devine aisément la quantité d'explosifs que de telles questions contenaient, et toutes sans exception puisque, dans toutes, on trouvait de l'hétérodoxie. Descartes ne pouvait pas n'y être pas mêlé, à qui se rattachaient tour à tour Leibnitz et Newton, et Descartes était devenu officiel et tabou, ce qui l'eût bien surpris après son poële : le chancelier Aguesseau interdit la publication des *Éléments* contraires aux doctrines de Descartes dont l'attaque et la défense passionnèrent le monde savant que vint agiter encore plus la question de la figure de la

terre traitée par Newton en opposition avec toutes les idées reçues.

En 1678 un astronome, Richer, avait fait à Cayenne une observation sur la longueur du pendule battant la seconde, observation qui amena Newton et Huyghens à conclure que la terre était aplatie aux pôles et renflée à l'équateur. En France on penchait plutôt pour la forme ovoïde de la terre. On n'y mit point d'amour-propre, cependant, et l'académie des sciences envoya deux missions scientifiques, l'une au Pérou dirigée par La Condamine, l'autre au pôle, c'est-à-dire au cap Nord, conduite par Maupertuis qui rapporta de son voyage la preuve de l'aplatissement de la terre et ses Lapones. A part celles-ci où il n'avait rien à voir, Newton triomphait. Voltaire ne manqua pas de le célébrer dans l'une de ses plus belles odes, celle qui commence par : *O Vérité sublime!* qui continue par :

Heureux qui les premiers marchent dans la carrière!
N'y fassent-ils qu'un pas, leurs noms sont publiés;
Ceux qui trop tard venus la franchissent entière
Demeurent oubliés.

. . . . . .

Comme ils parlaient ainsi, Newton dans l'empyrée,
Newton les regardait, et du ciel entr'ouvert :
Confirmez, disait-il, à la terre éclairée
Ce que j'ai découvert.

Et comme il fallait toujours qu'il pourfendît, il terminait :

Laissez un vil Zoïle aux fanges du Parnasse
De ses croassements importuner le ciel,
Agir avec bassesse, écrire avec audace
Et s'abreuver de fiel.

Le cartésianisme, dans son opposition à la physique de Newton, gisait à terre; bientôt enfermé à Sceaux, Voltaire lui portera un dernier coup sur le dos de Micromégas qui n'est autre que son obstiné et dernier tenant, Fontenelle

auteur, sur ce point particulier, de la fameuse *Pluralité des mondes.*

Tel est l'état du pays des sciences métaphysiques lorsque Mme du Châtelet y circule. Et non seulement les savants ont pris feu, la société aussi, nobles et bourgeois. C'est l'époque des vers de Saint-Aulaire :

Ma bergère, moquons-nous
De Newton, de Descartes.
Ces deux espèces de fous
N'ont jamais vu le dessous
Des cartes.

Mais personne ne consentait à se moquer. Tout le monde au contraire se passionnait. Longtemps auparavant, Anne Bellinzani-Ferrant avait été très férue de sciences. La jeune duchesse de Richelieu se déclarait newtonienne et faisait à la cour de Lunéville des conférences sur la physique, lors du passage de Voltaire, en 1735. Bien entendu les disputeurs mondains ne connaissaient — où serait le plaisir? — les œuvres dont ils parlaient que vaguement et par ouï-dire. Newton principalement n'était familier que par les interprétations qu'on en donnait. Les passions ne jaillissaient que plus vives. Mme du Châtelet se jeta dans la mêlée, elle était agressive volontiers. Mais, contrairement à ses partenaires, elle possédait sans conteste ce qu'on appelle la caboche scientifique et une grande intelligence, si intelligence se définit par la faculté de comprendre. Elle argumentait aisément sur toutes ces questions, et sur d'autres encore de haute géométrie et d'algèbre. Ses lettres à Maupertuis sont pleines de calculs et de raisonnements qui en rendent la lecture pénible à qui n'entretient avec les sciences abstraites aucune familiarité. Ce restera la gloire de Voltaire d'avoir su rendre accessibles à tous ces problèmes ardus, à tous ceux du moins qui sont capables de comprendre les sciences. Il ne faut pas dire qu'il les a vulgarisées, et sa colère était légitime contre le libraire Ledet qui, au titre *Éléments...*, avait ajouté « mis à la portée de tout le monde. » Non point pour tout le monde! mais

pour qui a l'esprit scientifique. « Il y a, dit-il, des vérités qui restent inaccessibles au vulgaire, quelque forme qu'on leur donne. » Vulgarisation se rapproche de vulgarité. Le grand miracle de Voltaire fut la clarté qui fait comprendre sans jamais abaisser :

Voltaire avait raison d'écrire dans son avant-propos des *Éléments* en 1738 :

« Ce n'est point ici une marquise ni une philosophie imaginaires.... L'étude solide que vous avez faite de plusieurs vérités, et le fruit d'un travail respectable sont ce que j'offre au public pour votre gloire, pour celle de votre sexe, et pour l'utilité de quiconque voudra cultiver sa raison et jouir sans peine de vos recherches. » En 1743, lui dédiant la nouvelle édition de ces *Éléments*, il ajoutait : « Lorsque je mis pour la première fois votre nom respectable à la tête des *Éléments de philosophie*, je m'instruisais avec vous. Mais vous avez pris depuis un vol que je ne peux plus suivre.... J'offre de simples éléments à celle qui a pénétré toutes les profondeurs de la géométrie transcendante, et qui, seule parmi nous, a traduit et commenté Newton. »

Il dira d'elle aussi dans son *Éloge historique* paru en 1756 : « On a vu deux prodiges, l'un que Newton ait fait cet ouvrage (*Les principes*) ; l'autre qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci (la traduction de Mme du Châtelet, terminée quelques jours avant sa mort, parut seulement trois ans après celle-ci). Ce n'était pas son coup d'essai ; elle avait auparavant donné une explication de la philosophie de Leibnitz.... Elle y a répandu une méthode et une clarté que Leibnitz n'eut jamais, et dont ses idées ont besoin, » pour être entendues ou réfutées. Une « métaphysique aussi peu fondée » ne pouvait convenir, et elle le comprit vite, à son « âme faite sans doute pour le sublime, mais surtout pour le vrai. Après avoir eu le courage d'embellir Leibnitz, elle eut celui de l'abandonner.... A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction.... Clairault le corrigea au fur et à mesure de sa composition.... On doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes

lumières et un travail si obstiné.... Elle était jalouse de sa gloire.... »

Dédiant, enfin, *Alzire* à son amie, Voltaire lui assurera que l'hommage est mince d'un de ces ouvrages de poésie qui n'ont qu'un temps, et qu'un roman mis en action et en vers doit paraître bien peu de chose devant celle qui peut lire les œuvres de géométrie avec la même facilité que les autres les romans, devant celle qui n'a trouvé dans Locke, « ce précepteur du genre humain, que ses propres sentiments et l'histoire de ses pensées. » Tout passe, pourrait-on objecter, les romans et les tragédies, même les œuvres de science, surtout les œuvres de science que les découvertes nouvelles ruinent de fond en comble, pour les réduire à un simple chapitre d'histoire, tandis que la forme fait survivre les œuvres littéraires les plus périmées. Et Voltaire le sent qui, ayant fait profession d'humilité, ajoute aussitôt : « Mais le plus grand génie et sûrement le plus désirable est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Tel est votre génie, Madame. » Évidemment.

Après avoir ainsi affirmé, Voltaire apporte la preuve des faits. Ayant loué la souplesse de son amie, qui lui permettait de vivre savante dans un monde frivole, il note que la compagnie de jeu où elle se trouvait se montrait toujours stupéfaite de la rapidité de la joueuse à faire les comptes. S'il n'y avait que cela, ce ne serait pas dire grand'-chose, car l'incapacité de la société du XVIII^e^ siècle à faire ses comptes sera bientôt notable et notoire. Est-ce la première fois qu'on surprendrait Voltaire en péché de naïveté? Mais il dit mieux aussitôt : « Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres, de tête et sans aucun secours, en présence d'un géomètre qui ne pouvait la suivre. » Mais Voltaire ne pouvait lui apprendre le style qui est un don.

Bien entendu, il était de bon ton dans le monde et à la cour de rire de cette femme algébrique. Hypathie, mathématicienne et astronome, fut lapidée par le peuple d'Égypte, Mme du Châtelet reçut les pierres de son siècle et de son pays, le ridicule et la moquerie. Les lettres de Mme de Staal, Delaunay donnent la mesure et le ton de ces plaisanteries. Et pourtant Mme du Châtelet n'étala jamais sa science. A

la voir couverte de bijoux et de pompons, à l'entendre parler aussi futilement que les autres, à suivre son jeu éperdu, personne n'aurait pu se douter qu'on avait affaire à une femme savante qui venait de passer la nuit avec Newton ou Leibnitz, la journée à établir des calculs et à résoudre des théorèmes. Elle se plaisait ainsi à un dédoublement qui lui permettait de satisfaire, on l'a vu, ses goûts mondains. Et comme elle apportait du tact, qui est un don aussi, dans leur exercice comme dans ses travaux, elle savait rester à son modeste rang de simple tirailleur dans le champ de la science où elle occupe une fort honorable place d'initiatrice, et où, ce qui intéresse peut-être ici davantage, elle se mouvait avec la plus grande aisance, soutenant pendant des heures la conversation ou la correspondance avec des savants qui n'étaient rien moins qu'amateurs, Mairan par exemple, et pouvant même, comme on dit, « leur pousser des colles » peu faciles à résoudre. Elle avait, ce qui est bien, l'esprit scientifique, elle l'avait, ce qui est mieux et peu commun, juste, prudent et modeste. On sait enfin qu'elle avait agencé à Cirey un laboratoire de physique auquel présidait un préparateur à demeure. M. du Châtelet, en mars 1735, se rend chez la baronne de Breteuil pour y rencontrer le sieur Cousin et juger si, en dehors de ses capacités de physicien, il peut convenir à Cirey. Le choix des officiers du château rentrait dans les attributions du mari. Plus de deux mille francs d'instruments sont achetés que Cousin convoye.

Mme du Châtelet n'a pas écrit d'œuvre scientifique originale, mais seulement des adaptations et des traductions accompagnées de quelques commentaires. Si elle possédait le génie virtuel d'Hypathie, et si elle en connut la destinée réduite aux mœurs de son temps, elle ne jouit pas de son génie imaginatif. Examiner l'œuvre scientifique et métaphysique de Mme du Châtelet, ce serait entreprendre l'analyse des œuvres de Leibnitz et de Newton. Outre l'inconvenance, il y aurait péril, semble-t-il, à aborder cette étude. On se heurterait bientôt à des phrases comme celle-ci qui est un théorème de Newton : « Le lieu des centres des moyennes

distances des points de rencontre d'une courbe de degré quelconque avec une droite parallèle à une direction fixe est une ligne droite. » Honneur à qui a compris! Il y aurait péril, inutilité surtout, puisqu'une telle recherche ne nous apprendrait rien sur l'héroïne qui, d'autre part, offre un terrain plus accessible et plus personnel, celui de son œuvre littéraire, philosophique si l'on veut.

Trois titres composent celle-ci : *Doutes sur la religion*, *De l'existence de Dieu*, *Réflexions sur le bonheur*. Les deux premiers paraissent d'abord contradictoires. Mais on peut être déiste sans pratiquer de religion, comme Voltaire lui-même, quoiqu'il pratiquât parfois. La question n'est donc pas de savoir si Mme du Châtelet croyait plus ou moins à une religion révélée, mais si elle croyait en Dieu sans qui il n'y aurait pas de religion. Tout le monde est d'accord pour la dire athée, et cependant elle a écrit le petit traité de *L'existence de Dieu* qui se résume ainsi :

« L'existence d'un Être Suprême est encore plus nécessaire, s'il est possible, à la bonne physique qu'à la morale, et elle doit être le fondement et la conclusion de toutes les recherches que l'on fait dans cette science.

« Notre existence est le résultat d'une existence de toute éternité, car nous ne pouvons venir du néant. Cet être éternel existe nécessairement sans tenir son existence d'aucune cause, car il la tiendrait alors d'un autre, pour former ainsi une chaîne infinie qui aboutirait au néant s'il n'y avait pas un être éternel au bout.

« Tout ce qui existe est éphémère et successif. La raison d'être est en lui ou en dehors de lui. Peut-elle être en lui qui est contingent? Elle ne peut être qu'en dehors de lui et dans un être non contingent. Il y a donc un être nécessaire qui est Dieu.

« Les attributs de cet être sont la suite de sa nécessité : éternel, immuable, simple, contenant en lui-même la raison suffisante de son existence et de celle des autres êtres.

« L'existence du monde présuppose aussi l'existence de Dieu. Un autre monde possible se conçoit composé d'une infinité d'autres mondes qu'un être nécessaire a envisagés

et considérés pour choisir le meilleur. Sa liberté est totale en ce choix. Il n'a pas fait celui-ci sans raison ; car son intelligence est suprême aussi.

« Il est aussi intelligent et sage, car il n'appartient qu'à un être dont la sagesse est infinie de choisir le plus parfait.

« Tout dans l'univers marque un dessein, l'univers n'étant pas un chaos, une masse désordonnée sans harmonie et sans liaison ; toutes les parties sont arrangées avec une sagesse infinie, et aucune ne pourrait être transplantée ni ôtée de sa place sans nuire à la perfection du tout.

« Ce monde-ci est donc le meilleur des mondes possibles, celui où il règne le plus de variété avec le plus d'ordre, et où le plus d'effets sont produits par les lois les plus simples.

« Les maux? Dieu les souffre parce qu'ils entrent dans la meilleure suite des choses possibles, on ne pourrait les ôter sans ôter la perfection du tout. L'imperfection de la partie contribue à la perfection de l'ensemble qui est ce que Dieu cherche avant celle de la partie. Dieu a voulu communiquer à l'univers une partie de ses perfections, faire un ouvrage digne de lui, « puisqu'il se serait manqué « à lui-même, et qu'il aurait dérogé à sa perfection s'il avait « produit un monde indigne de sa sagesse. »

« Dieu est infiniment bon, infiniment puissant. Il est le maître absolu de ce monde qu'il a créé, monde qui ne peut se conserver l'existence pas plus qu'il ne se l'est donnée. »

Toute hésitation est impossible. Celle qui a écrit cela n'était pas athée, à condition qu'elle l'ait écrit sincèrement. Mme du Châtelet était-elle sincère? Elle a inséré ce morceau dans les *Institutions de physique*. Un livre comme celui-là n'était pas facile à faire admettre par la censure. Ces monades, ce déterminisme ne disaient rien qui valût, et Descartes restait vigilant aux portes du temple philosophique officiel. Les plus grandes chances militaient contre l'imprimatur. Si on obtenait cet exeat, il fallait s'attendre à voir se dresser contre soi la Sorbonne, la cour et la ville, scandale éclatant qui engendrerait une action

judicature, et, pour conclure, le livre serait brûlé sur les marches du palais; le traducteur en outre risquait la Bastille ou le bannissement.

Il était donc nécessaire de rendre l'œuvre innocente par une profession de foi rassurante qui ne lirait y voir à la censure que du feu. *De l'existence de Dieu* fut donné comme préface aux *Institutions* en manuscrit et mis en circulation.

Il suffit d'ailleurs d'examiner les idées qui y sont exposées pour obtenir cette certitude. Voltaire écrivit à Cirey, dans les premiers temps de son séjour, une petite *Métaphysique* pour enseigner son amie, et dont, comme on peut s'en rendre compte, la philosophie ressemble sur un grand nombre de points à celle du traité d'Emilie sur *L'existence de Dieu*.

Résumée en deux mots, la philosophie de cette *Existence* est celle de Candide : « Il n'y a pas d'effet sans cause, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. » Mme du Châtelet ne s'est pas mise en frais d'une philosophie. Elle a pris celle qu'elle avait sous la main, peut-être bien, même, Voltaire rédigea-t-il le morceau, pour en masquer l'œuvre périlleuse qu'il munissait ainsi d'un passeport bien en règle. *L'existence de Dieu* n'est pas une doctrine, elle est, si l'on veut, un alibi.

La confirmation de cette opinion se trouvera dans les *Réflexions sur le bonheur* que Mme du Châtelet rédigea au cours du voyage de 1743, dit le voyage diplomatique de Voltaire. Il y a dix ans qu'ils sont unis, ils se savent indispensables l'un à l'autre, et, si son imagination inquiète fait toujours voir à Mme du Châtelet une catastrophe là où il n'y a qu'un incident, elle sent bien l'indissolubilité de leurs liens. La plume à la main, elle devient presque aussi dégagée qu'elle est accablée dans ses nuits solitaires. Sa philosophie n'est pas élevée, elle est pratique et terre à terre, elle est aussi de quelqu'un qui a réfléchi et ne met pas à un trop haut prix les conditions de son bonheur.

L'auteur commence par une constatation : on serait plus heureux si les réflexions et le plan de conduite présidaient aux actions; mais on se laisse mener par les circons-

tances, et on ne voit ce qu'il aurait fallu faire que lorsque l'âge et les entraves qu'on s'est forgées ne le permettent plus. — Cela n'est ni neuf ni original, mais incontestablement sensé; la suite est un peu plus piquante.

Pour être heureux il faut s'être défait des préjugés, être vertueux, se bien porter, avoir des goûts et des passions, être susceptible d'illusions. — Mais les passions et les goûts peuvent s'attacher à des préjugés, et si la vertu n'était qu'une illusion?

Émilie attache une très grande importance à cette illusion qui est, à ses yeux, un vernis posé sur les objets, encore plus nécessaire que ne le sont au corps les soins et la parure. — Ici, Mme du Châtelet pense certainement à Voltaire absent, et s'excuse de l'aimer sur les illusions qu'elle se fait à l'endroit du fugueur.

Voici qui est plus vif : nous n'avons rien à faire en ce monde qu'à nous y procurer des sensations et des sentiments agréables, et si on osait demander quelque chose à Dieu, ce serait des passions. Sans doute les passions font plus de malheureux que d'heureux, mais qui oserait se flatter d'établir la balance? Et d'ailleurs on connaît les malheureux qui ont besoin des autres et cherchent leur propre soulagement en racontant leurs malheurs, tandis que les heureux gardent pour eux leur bonheur. On connaît bien plus l'amour par ses catastrophes que par ses bonheurs : et y aurait-il du bonheur sans malheur? — Évidemment, mais réciproquement aussi, et finalement cela ne veut rien dire.

Admettons la nécessité des passions. Quelles sont les conditions pour en avoir? La première est simple; si elle est difficile à atteindre elle offre du moins l'avantage que, comme on dit, ce sera toujours ça de pris : elle consiste à se bien porter. Mais si votre passion est la gourmandise qui ruine l'estomac et donne la goutte? Choisissez donc entre votre passion et votre bien-être! Il y a un moyen de s'en tirer, rassurez-vous; rester chez soi et ne manger que ce qui plaît, puis, de temps en temps, se mettre à la diète pour trouver plus de plaisir ensuite à s'empiffrer. Mais les malades? « Ils ont la passion d'être au chaud, de bien digérer

leur poulet et d'aller à la garde-robe. » Je puis, ajoute l'auteur, me donner en exemple : « J'ai un très bon tempérament (on s'en doutait) mais je ne suis point robuste (modestie). Il y a des choses qui sûrement détruiraient ma santé ; tel est le vin, et toutes sortes de liqueurs. Je me les suis interdits dès ma première jeunesse (mais alors c'est un préjugé?). J'ai un tempérament de feu (elle le répète, c'est qu'elle y tient), je passe ma matinée à me noyer de liquides (on dirait aujourd'hui qu'elle devait faire de la dilatation). Je suis gourmande, mais je répare ces excès par la diète au moindre signe d'incommodités. » — En somme, pratiquer une hygiène à compensation.

La seconde condition consiste à se débarrasser de ses préjugés dont le plus grave est la superstition. (Laquelle? elle le dit par prétérition.) Ne pas confondre surtout les préjugés avec les bienséances qui varient suivant les états, les âges et les circonstances, car les bienséances sont indispensables au bonheur. — Ceci est d'une personne bien élevée et qui aime le monde.

Il faut ensuite être vertueux, car on ne peut être vicieux et heureux à la fois : « J'entends par vertu tout ce qui peut contribuer au bonheur de la société, et par conséquent au nôtre, puisque nous sommes membres de la société. » — Voilà une vertu bien étroite et qui ne s'embarrasse guère du bien et du mal; il y a des sociétés où les vices font le bonheur de ses membres.

On doit aussi être bien avec soi-même, pour la même raison qu'il faut être logé commodément chez soi, et vainement espérerait-on pouvoir jouir de cette satisfaction sans la vertu :

> « Aisément des mortels on éblouit les yeux,
> Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux,

a dit un de nos meilleurs poètes (Voltaire), et ces dieux c'est notre conscience qu'on ne trompe jamais. » — Voilà qui sent furieusement la vache à Colas. La conscience, d'autre part, n'est-elle pas souvent élastique? Et que fait Émilie des gens sans discernement?

Elle recommande, y revenant, d'être susceptible d'illusion. (C'est facile à dire.) Mais, développe-t-elle, l'erreur est nuisible, et l'illusion n'est-elle pas une erreur? Non. Si l'illusion nous fait voir les objets tels qu'ils ne sont pas, elle les montre tels qu'ils devraient être. Elle accommode les objets à notre nature (qui ne les réclame pas toujours conformes à ce qu'ils devraient être, mais, hélas! les rend susceptibles d'aider à nos passions). L'illusion de la scène et les marionnettes confirment cette accommodation. — Mme du Châtelet n'a pas osé aborder encore le chapitre brûlant de l'illusion de l'amour, où elle était experte, aussi divague-t-elle.

Il faut être aussi bien décidé à ce qu'on veut être et à ce qu'on veut faire. On passe sa vie à faire des sottises (ça, c'est vrai!), à les réparer et à s'en repentir (c'est moins vrai). Écartons toujours le souvenir de nos fautes (et allez donc!) après en avoir tiré le fruit qu'on en peut attendre (il ne faut rien perdre).

Écartons aussi les idées tristes et substituons-leur des idées agréables (à volonté?). Écartons l'idée de la mort, contrairement à ce que dit Montaigne qui se la rendit indifférente à force d'y penser. La belle avance! Empoisonner toute notre vie pour éviter un moment pénible dont, d'ailleurs, nous n'aurons peut-être pas conscience? « Nous en serions pour nos frais. La douleur est un siècle, et la mort un moment, a dit Gresset. » — Ce programme rentrerait mieux dans les *Doutes sur la religion* que dans *L'existence de Dieu*.

Pas d'ambition, surtout! qui nous met dans la dépendance des autres. L'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Il entraîne l'amour de la gloire dont une âme élevée n'est jamais exempte. On se demande comment l'amour de la gloire peut se passer d'ambition dans la société. — La gloire dépend des autres et non de soi, et les autres en sont toujours parcimonieux, même s'ils ne se trompent pas; et il leur arrive si souvent de se tromper!

L'amour de l'étude est plus nécessaire au bonheur des femmes qu'à celui des hommes. Ceux-ci ont tant de res-

sources que celles-là n'ont pas! Ils arrivent à la gloire par mille moyens, politique (ô Voltaire à Berlin!), guerre ô Richelieu!), etc., inaccessibles aux femmes. — On peut arriver aussi à la gloire par l'amour d'un grand homme, mais Mme du Châtelet ne l'avouera pas.

L'étude est consolante, elle produit la gloire fondée sur l'illusion, elle est une source inépuisable de plaisirs, et Cicéron a bien raison de le dire : « Les plaisirs des sens et du cœur sont au-dessous de ceux de l'étude. » — Travaillons ferme pour ne pas penser à l'ingrat Voltaire.

Sachons modérer nos désirs et aimer ce que nous possédons : Aimer ce qu'on possède, savoir en jouir, savourer les avantages de son état, ne point trop porter la vue sur ceux qui nous paraissent plus heureux, s'appliquer à perfectionner ce qu'on possède et en tirer le meilleur parti possible. Le plus heureux des hommes est « celui qui désire le moins de changement de son état. » — C'est la morale de Diogène. Elle est simplette.

Donc bannir l'inquiétude et surtout fuir le jeu. Le fuir? que dis-je là! le garder du moins pour sa vieillesse, car il n'y a personne pour qui le gros jeu ne soit un objet intéressant. Notre âme a besoin d'espérance ou de crainte, elle n'est heureuse que par ce qui lui fait sentir son existence (en quoi le jeu fait-il sentir l'existence de l'âme? ou alors une âme si triste et basse qu'il vaudrait mieux n'en pas avoir). Le jeu tient donc notre âme dans une émotion qui est un des grands principes de bonheur qui soit en nous. « Le plaisir du jeu m'a servi souvent à me consoler de n'être pas riche. » — Ceci est d'une qui se débat entre sa raison et sa passion, elle condamne le jeu et voudrait le légitimer en même temps. Mais pourquoi fuir une passion, d'abord, puisqu'il faut avoir des passions, et singulièrement celle-ci si féconde d'une émotion-principe du bonheur? Et si le jeu console de n'être pas riche, c'est surtout quand on a perdu qu'il le fait.

Et voici l'amour.

Il nous met dans la dépendance des autres (un autre peut suffire), et cependant il est la seule passion qui puisse nous faire désirer de vivre et nous engager à remercier

l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence. Milord Rochester a bien raison de dire que « les dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous aider à la supporter. » — La femme amoureuse élève ici le ton et devient éloquente, amoureuse d'un ingrat qui oublie sa maîtresse pour un roi.

Sans l'amour, il est triste d'être homme. Si ce goût naturel, qui est un sixième sens, le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassemblé dans deux âmes sensibles, également immuables, également susceptibles de bonheur et de plaisir, tout est dit ; on n'a plus rien à faire pour être heureux, tout le reste est indifférent. Il n'y a que la santé qui y soit nécessaire (elle a déjà dit qu'elle en avait). Il faut employer toutes les forces de son âme à jouir de ce bonheur. Toutes les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart d'heure d'une telle jouissance (celle qui dit cela est prête à faire une sottise). « Je ne sais si l'amour a jamais rassemblé deux personnes faites à tel point l'une pour l'autre qu'elles ne connussent jamais la satiété de la jouissance, ni le refroidissement qu'entraîne la sécurité, ni l'indolence et la tiédeur qui naissent de la facilité et de la continuité d'un commerce dont l'illusion ne se détruit jamais, et dont l'ardeur enfin fût égale dans la jouissance et dans la privation, et pût supporter également les malheurs et les plaisirs. » — Pauvre Voltaire! il a son paquet, dirait Gavroche. Pourquoi, aussi, est-il parti pour Berlin ?

Elle distille son expérience. Le grand amour absolu est rare. Si on est moins aimé qu'on n'aime, le plaisir que l'on sent à se livrer à toute sa tendresse peut suffire à nous rendre fort heureux. (Alors de quoi se plaint-elle?) On aime alors pour deux. L'homme ne goûte pas ordinairement les âmes sensibles, vives et emportées (la sienne a été « goûtée » cependant par Guébriant, Richelieu et Voltaire, sans parler de Clairault, et elle n'a pas fini de l'être). Si on veut conserver son amant, il faut entretenir son espérance ou sa crainte. Mais ces âmes sont incapables de tout artifice. « J'ai reçu de Dieu, il est vrai, une de ces âmes tendres et immuables (elle a totalement oublié les deux prédécesseurs

de Voltaire) qui ne savent ni déguiser ni modérer leurs passions, qui ne connaissent ni l'affaiblissement ni le dégoût (même quand leur passion change d'objet), et dont la ténacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimée, mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait subjugué mon âme, et, ces dix ans, je les ai passés tête à tête avec lui sans un moment de dégoût, ni de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi la satiété de la jouissance ont diminué son goût, j'ai été longtemps sans m'en apercevoir. J'aimais pour deux, je passais ma vie entière avec lui, et mon cœur exempt de soupçons jouissait du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, et que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes. » — La page est belle, éloquente, et elle explique, sans qu'il soit besoin d'y ajouter quelque glose, toute l'histoire des amours de Voltaire et de Mme du Châtelet, et leur si vulgaire fin.

La confession se poursuit, si précieuse et prophétique. Au lieu de se plaindre elle a tout pardonné. Elle a compris qu'elle était seule à posséder cette immutabilité qu'anéantit le pouvoir du temps; que si l'âge et les maladies n'avaient pas entièrement éteint les désirs de Voltaire, ces désirs auraient encore été pour elle, et que l'amour lui aurait ramené son amant pour l'aimer de l'amitié la plus tendre et lui consacrer sa vie (il le faisait, mais il était à Berlin, ce qu'elle n'accepte pas). Certaine qu'il ne peut revenir à l'amour, elle s'est peu à peu tournée vers l'amitié, et ce sentiment, joint à la passion de l'étude, l'a rendue assez heureuse. Mais cela suffit-il? Et si on aime un autre? Non! Les passions, passé trente ans, ne nous emportent plus avec la même impétuosité, on peut résister (ô présomption!). Il n'y a point de passion qu'on ne puisse surmonter quand on s'est bien convaincu qu'elle ne peut servir qu'à notre malheur. — Que ne se l'est-elle dit au bon moment, cinq ans plus tard!

Enfin, pour être heureux en amour, il faut tâcher de n'avoir jamais tort avec son amant, de ne jamais lui montrer trop d'empressement quand il se refroidit (bon

précepte qu'elle va oublier totalement). C'est difficile quand on a l'âme tendre et vraie, mais il le faut. Et si le goût est le plus fort et l'emporte sur la raison, il faut se laisser aller et se dire que « les plus courtes folies sont les meilleures » comme l'assure le proverbe (autrement dit : il ne faut pas se gêner). Évitons alors la présence de l'objet qui sait rallumer un feu mal éteint. Coupons dans le vif, rompons sans retour, il faut « découdre l'amitié et déchirer l'amour, » a dit Richelieu qui s'y connaissait. La raison fera notre bonheur dans l'amour. — Et voilà toutes les trahisons justifiées.

Et puis, quoi! Il faudra bien quitter l'amour un jour, pour peu qu'on vieillisse. Songeons donc à cultiver le goût de l'étude, ce goût qui ne fait dépendre l'amour que de nous-mêmes; préservons-nous de l'ambition et surtout sachons bien ce que nous voulons être, décidons-nous sur la route que nous voulons prendre pour passer notre vie, et tâchons de la semer de fleurs. — Et c'est pour ne s'être pas décidée à passer sa vie sur la même route, et pour avoir semé cette route d'épines qu'elle a finalement gâché et perdu cette vie.

Tel est ce traité puéril et riche parfois de beaux accents. On a dit que ce morceau est peut-être le seul des ouvrages sur le bonheur qui ait été écrit sans prétention et avec une entière franchise. En effet, si on résume ce traité, il se réduit à quatre conditions de bonheur : 1° n'avoir pas de préjugés, et la pensée d'une autre vie donne à l'âme des inquiétudes; 2° pratiquer la vertu afin d'être tranquille; 3° utiliser ses passions; 4° avoir des illusions. C'est la morale utilitaire dans son intégrité. Sainte-Beuve l'a bien vu qui a dit : « Ce petit traité qui renferme des réflexions fermes et hautes (?), des remarques fines et rendues dans un style net et vif, avec un vrai talent d'expression, a un défaut : il est sec et positif; il a ce cachet d'incrédulité qui déplaît tant au milieu des meilleures pages du XVIII^e siècle, et qui fait que la sagesse qu'on y prêche n'est pas la véritable sagesse. »

La sagesse de l'auteur est rigoureusement matérialiste. Il n'est jamais question dans cet opuscule que du bonheur

des sens, depuis le goût jusqu'à l'amour. Et si l'étude est prônée, c'est comme consolation du manque de sens, surtout du sixième, comme elle dit. Des satisfactions désintéressées de l'esprit, des jouissances supérieures à la guenille, du bien et du beau pour eux-mêmes, il n'est jamais parlé. Si le traité *De l'existence de Dieu* avait été véritable, Mme du Châtelet n'aurait pas écrit ces *Réflexions*-là. Et, si on ne l'était déjà, ces quelques pages suffiraient à renseigner sur cette femme par certains côtés si remarquable et par d'autres si décevants qu'elle se hausse presque au symbole du siècle qu'elle a vécu.

Voltaire lui adressera un jour des vers sur ses relations avec Maupertuis, et lui dira :

> Mais, sans le secret d'être heureuse,
> Que vous aura-t-il donc appris?

Ce secret dont elle a tant parlé, elle ne l'a pas découvert encore, lorsqu'elle en écrit pour le chercher. Le moment est venu qu'elle va croire l'avoir enfin trouvé, et ce sera pour en mourir. Elle était bien capable de dire, si elle avait vécu et avait enduré, comme cela serait certainement arrivé, les pires tourments de la part de son dernier amant : le secret pour vivre heureux, c'est de mourir.

CHAPITRE VI

LUNÉVILLE
(1748)

LUNÉVILLE AVANT STANISLAS || LUNÉVILLE SOUS STANISLAS || LA SOCIÉTÉ DE LUNÉVILLE || ARRIVÉE DE VOLTAIRE ET D'ÉMILIE || LES PREMIERS JEUX || LE COUP DE FOUDRE

Lorsque, en 1737, le roi de Pologne Stanislas, père de la reine de France, prit possession du duché de Lorraine cédé par François duc de Lorraine en échange de la Toscane, il trouva un pays tout préparé au train dont il l'allait mener.

Le père de François, Léopold mort en 1729, avait été le modèle des princes galants, bons enfants et dissipateurs que les peuples affectionnent généralement. Il était rentré en 1697 dans son duché détenu par la France depuis trente ans, grâce à la paix de Ryswick qui mettait fin à la guerre entre Louis XIV et l'Europe. L'année suivante, il épousait la nièce du roi de France, Élisabeth d'Orléans, sœur du futur régent. Il en eut seize enfants. Et il avait une maîtresse, Mme de Beauvau-Craon qui en inscrivit vingt à son tableau. L'impartialité était aussi scrupuleuse que possible, on en conviendra. En 1702, Léopold quitta Nancy pour Lunéville à la suite de l'occupation de la Lorraine par Louis XIV, lors de la guerre de succession d'Espagne. Ce fut lui qui bâtit le château de Lunéville que Stanislas ne fera qu'arranger et embellir. Sa cour compta parmi les plus joyeuses de l'histoire, la plus joyeuse s'il n'y avait

celle de son successeur. Ce n'étaient que plaisirs et amours auxquels présidait infatigable Mme de Craon, sous les regards effarés de la duchesse Élisabeth dont la mère, la Palatine, ne décolérait pas. Il faut lire les lettres de celle-ci, si l'on veut connaître la cour de Léopold, qui comptait plus de deux cents personnes, et se rendre compte du gaspillage et du pillage.

On pense bien, en effet, que Mme de Craon n'avait pas mis au monde une pareille progéniture pour regarder les autres faire leur main, vingt enfants pour qu'ils se tirassent d'affaire comme ils l'entendraient. Aussi tous les revenus du duché et tous les biens de Léopold passaient peu à peu à la noble famille des princes de Beauvau-Craon, par dons, prébendes, fonctions, et le produit du jeu qui était frénétique à Lunéville, nuit et jour en permanence à peu près. Le prolifique Léopold mena cette vie de Cocagne pendant près de trente ans, qu'il mourut d'une pneumonie prise en tombant dans un bassin. Fut proclamé duc son fils aîné François qui habitait Vienne auprès de son oncle l'empereur, père de Marie-Thérèse qu'il allait épouser. Ce futur mari d'impératrice ne tenait guère à prendre cette succession de Lorraine, précaire et grevée de tant de charges, grevée surtout de mœurs dissolues. Il faut noter, d'ailleurs, à la louange de Craon qu'il rendit spontanément, à la mort de Léopold, tout ce qu'il avait reçu, n'attendant pas qu'on le lui réclamât. Il faisait, avant la lettre, sa petite nuit du 4 août.

François resta donc à Vienne, se désintéressant de la Lorraine qu'il laissa à gouverner à sa mère Élisabeth. Cinq ans après son avènement il échangeait Nancy et Bar contre Florence où il envoya, pour le représenter avec le titre de vice-roi, le Craon qui avait si honnêtement et adroitement rendu l'argent. La régente se retira à Commercy que Louis XV lui assigna, et où elle mourut complètement oubliée, en 1744.

Le château de Lunéville bâti par Léopold subsiste tout entier encore aujourd'hui. Il est magnifique, un large corps central surmonté d'un dôme au-dessus de trois arcades ouvertes qui divisent le rez-de-chaussée en deux parties. Sur

la cour deux petites ailes en retour forment une sorte de cour de marbre, et deux autres grandes ailes prolongent les deux premières, en retrait, analogues aussi aux ailes dites des ministres, à Versailles. Sur les jardins, s'étend une aile supplémentaire, à droite, très longue, d'un style postérieur. Boffrand, élève de Mansart, fut l'architecte de Léopold. Il démolit un château datant de Henri II, en bâtit un autre dans le style le plus pur de son maître, et cette œuvre de Lunéville rappelle à la fois Versailles et le Sceaux de Mme du Maine. Elle a passé depuis Stanislas par de nombreuses vicissitudes dont la plus importante fut la plus funeste. Pendant près de cent ans, le château de Lunéville servit de caserne. On devinera le carnage à ce seul détail : un beau jour les boiseries furent retrouvées dans un village voisin où elles servaient de cloisons, un antiquaire les acheta : où sont-elles maintenant? Et si, depuis 1918, les soldats n'y logent plus, deux généraux sont hospitalisés dans les anciens appartements ducaux. Ces chefs ont du moins cessé les déprédations, et les quelques bureaux militaires encore occupants commettent le minimum de dégâts. La plus grande partie des appartements, enfin, abandonnés par la troupe viennent d'être affectés à deux musées, ce qui permet d'espérer la restauration de l'ensemble. Mais ceux qui ont vu Avignon par exemple, ou Commercy, et tant d'autres, savent les dégâts que commettent les troupes dans les châteaux, royaux autrefois, qui les abritent : un cyclone a passé ravageant tout, ne laissant que le squelette des murailles.

Le parc peu à peu rétabli dégage un charme et une grâce sans égaux, avec ses parterres, ses tapis verts, ses quinconces, ses statues et ses eaux. Lui aussi a été dévasté, et les multiples fabriques qui l'ornaient ont disparu : les groupes de sangliers, les fontaines d'enfants assis sur des dauphins ou des dragons — Versailles! Versailles! — œuvres de Bouchardon, entre autres, ornent aujourd'hui le château de Schwetzingen dans le grand-duché de Bade. Les arbres et les fleurs repoussent du moins, si ce n'est les statues, et les nobles frondaisons convenablement soignées entourent la majesté peu à peu reconquise de ce château qui pendant

tant d'années abrita les deux cours les plus folles qui aient jamais existé. A côté du Versailles compassé de Louis XIV, la cour de Léopold, dans un cadre qui le rappelle, est la joie de cette fin du grand règne, alors que la France devenue si morne ne savait même plus sourire.

Lorsque Stanislas arriva à Lunéville en avril 1737, il trouva donc une succession délicate à prendre : Léopold avait été l'idole de ses sujets qui le regrettaient. Stanislas n'avait même pas la ressource de gouverner habilement et économiquement pour se faire bien venir. Son gendre Louis XV lui avait donné ce duché à condition qu'il ne l'administrerait pas, mais bien son propre représentant, M. de la Galaizière qui prit le titre de chancelier de Stanislas pour la décence, car il n'était chancelier que du roi de France. Il versait chaque année à Stanislas environ deux millions de revenus, — certains disent trois — et les recevoir était toute la part que Stanislas prenait au gouvernement de son état, grappillages en plus.

On aurait élevé, dès son enfance, Stanislas pour jouer le rôle de jovial loustic qu'on n'aurait pas obtenu un plus beau résultat. Dans certains couplets de son *Roi d'Yvetot* Béranger a peut-être pensé par antiphrase à Napoléon, lorsqu'il dit, par exemple :

Il n'agrandit pas ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code,

mais les deux derniers vers s'appliquent à Stanislas, et d'autres encore de la chanson :

Et sur un âne pas à pas
Parcourait son royaume.
. . . . . .
Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive.
. . . . . .

Aux filles de bonne maison
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père.

Stanislas était, en effet, très paternel avec son peuple, qu'il traitait comme ses enfants. Il arrêtait les gens dans la rue pour leur demander des nouvelles de leur famille. Il distribuait des remèdes aux malades. Il avait établi des greniers d'abondance. Un jour, il ordonne à son intendant Aliot de porter sur la liste des pensions un officier français :

« A quel titre? demande Aliot.

— A titre de mon ami. »

Un palefrenier nommé Jacques entre un matin chez le roi qui était en train d'écrire à son gendre. Stanislas feint de ne pas l'entendre. Jacques remue ses sabots. Stanislas reste impassible. Alors Jacques :

« Sire, je suis Jacques.

— Et que fait Jacques ici, si matin? dit Stanislas en levant ses yeux souriants. Il faut donc que je quitte le roi de France pour écouter Jacques? Que veux-tu?

— Ma femme vient d'accoucher, et je n'ai pas de quoi payer les mois de nourrice.

— Dis à Aliot de te porter pour cinquante écus de gratification pendant trois ans. »

Et il reprit sa lettre à son gendre qui n'en fit jamais autant.

Ces bonnes actions épuisées, que pouvait-il faire si ce n'est s'amuser, et amuser tout un chacun autour de lui? Le roi du *Coq d'or* c'est bien un peu lui, aussi, peut-on dire surtout? le roi Pausole, et peut-être plus encore celui de l'*Arlequin* de Jean Sarment. Savoureux mélange dont les Lorrains furent les premiers à se féliciter, puisque Léopold avait trouvé un successeur digne de lui en tous points. Stanislas, en un tournemain, réchauffa la froideur de ses sujets à son égard, et détourna d'autant plus facilement leurs rancunes qu'elles se composaient surtout de regrets. Stanislas généreux et bon ne pouvait supporter les visages moroses, voir sourire autour de lui lui était indispensable,

et le cercle de son entourage s'étendait loin, très loin. Nombreux parasites vivaient de la cour, y entretenaient liesse et gambadaient sous les yeux de Stanislas attendri du bonheur qu'il donnait. Il trouvait toujours moyen de tout arranger au mieux des appétits.

L'étiquette était inconnue à sa cour. Il avait résidé longtemps à Meudon avant de prendre possession de son duché, il allait de temps en temps à Versailles embrasser la reine sa fille : ce séjour et ces voyages lui avaient donné la nausée des salamalecs. On rapporte de lui un mot plein de rondeur adressé à un ancien fonctionnaire de Léopold qui lui demandait de lui rendre son emploi :

« Quel était votre emploi? interroge Stanislas.

— Maître des cérémonies.

— Fi! Monsieur. Je ne permets même pas qu'on me fasse la révérence! »

Artiste, plein de goût, avec cela. Il était levé tous les matins à cinq heures, mais c'était pour courir après ses architectes et ses jardiniers. La France lui doit les splendeurs de Nancy, sa capitale qu'il n'habitait jamais, mais qu'il voulait magnifique. Lamour, fondeur des grilles de la place Stanislas, Hévé, architecte de la place de la Carrière, les sculpteurs Guibal et Adam, le peintre Girodet témoignent de son goût monumental. Il aimait la musique aussi, il y avait concert tous les jours à Lunéville, et une troupe de comédiens dont fit partie Clairon y résidait d'une façon permanente.

Ce qu'il affectionnait surtout, c'étaient ses jardins; il avait l'âme bocagère si ce n'est bucolique. Son parc était rempli de fabriques à son image plaisante. On bâtissait, démolissait, rebâtissait tout le temps. Dix-sept architectes s'ingéniaient à élever des grottes, des minarets, des terrasses turques. Huit pavillons meublaient les perspectives les plus seyantes à la vue, tous composés d'une chambre, de trois cabinets et d'une cuisine; il les affectait à ses favoris qui devaient, pour seul loyer, lui offrir à dîner une fois par mois. Stanislas couchait l'été dans un kiosque chinois, au bout du parc, ou bien dans le pavillon à la turque dit Le trèfle. Une ferme, Jolivet, s'étendait non

loin du château. Ce labeur offusqua Stanislas qui transforma la ferme en pavillon de chasse. En contre-bas de la terrasse du château, il fait construire, un beau jour, un rocher sur lequel on édifie un village de carton aux personnages en bois peint qui manœuvrent hydrauliquement. Le coq chante, le mouton bêle, les chèvres se battent, un ivrogne boit et sa femme lui verse un seau d'eau sur la tête, un charretier fouette son cheval, une femme file auprès d'une autre faisant aller et venir son escarpolette. Il y avait aussi un pont à surprise qui, quand les dames passaient dessus, les arrosait par en dessous.

Ces joujoux nous étonnent, ils sont courants en ce siècle. Ils venaient d'Italie. Le président de Brosses les a décrits lors de sa visite à la villa Aldobrandini tout pareils au pont à surprise de Lunéville. Un peu plus tard un Anglais, Arthur Young, visitera la villa à Toulouse, de Jean du Barry, et y verra entassés, sur une acre de terrain, montagnes de carton, rochers de toile, abbés, vaches, bergères, moutons de plomb, singes, paysans, forgerons, perroquets de bois, tout excepté la nature. Lunéville, en comparaison, gardait encore une certaine modération.

La table du roi n'est pas moins galante et raffinée. Elle se distingue par des surtouts de l'invention de Stanislas et représentant des chasses, des scènes mythologiques. Le ciseleur Cyfflé en exécuta de voluptueux, dont une Léda et son cygne sous un temple rond. Le personnel de la table ne comptait pas moins de cinquante personnes qui se prodiguaient en inventions diverses, comme celle du pâté enchanté d'où émergeait le nain de Stanislas, dit Bébé, qui ne manquait jamais, une fois sorti de son pâté, d'égayer l'assistance par mille tours, comme de monter sur l'échiquier et d'y remplacer les pions, ou bien encore de se cacher sous les jupes des dames. Pendant ce temps Stanislas dévorait des gâteaux dont il était friand, ou avalait de la choucroute, il n'y avait plus que cela qui rappelât chez lui la Pologne. A moins que, car il aimait ce qu'on appelle une bonne farce, il ne se fît servir dès le début du dîner une poularde qu'il mangeait en un clin d'œil, après quoi, rassasié, il se levait de table, obligeant tout le monde à en faire autant.

Mais à quoi s'employer, après avoir ri, dans cette cour laborieusement acharnée à ne rien faire, si ce n'est à l'amour? « Le lansquenet et l'amour occupaient la meilleure partie du temps, » dira Voltaire de Lunéville. Stanislas donnait l'exemple. Nullement d'humeur, comme était sa femme qui pleurnichait toute la journée en regrettant la Pologne, nullement d'humeur à se priver du plus délicat des plaisirs dont son gendre lui donnait l'exemple assidu et même exclusif, Stanislas avait une maîtresse en titre qu'il avait trouvée parmi les meubles de son prédécesseur, la marquise de Boufflers.

Fille de Mme de Craon, la maîtresse de Léopold, Mme de Boufflers ne pouvait concevoir une existence plus normale et plus enviable à la fois que celle qui lui était échue, non sans qu'elle se fût appliquée à se la procurer. Elle semblait avoir été créée et mise au monde pour le rôle de maîtresse de roi, fonction dans laquelle elle succédait à la duchesse Ossolinska, cousine de Stanislas. De manières parfaites, « d'une taille divine, les cheveux ébouriffés autour d'un visage au teint d'une blancheur éblouissante et à l'expression d'une piquante candeur, d'une physionomie toujours riante, d'une démarche aérienne, à trente-cinq ans elle en paraissait vingt. » Son esprit était vif, très fin, toujours gai, d'une saveur originale sans jamais rien d'affecté ni de recherché. Désintéressée avec cela; elle n'avait rien à demander pour elle puisqu'on lui donnait tout. Elle avait plusieurs enfants, une fille que l'on appelait la divine mignonne, un fils surnommé Pataud, et qui ne l'était pas du tout. Voué aux ordres, Pataud fut promu aumônier du roi, et le premier soir qu'il dîna chez le roi il ne put jamais venir à bout du bénédicité. Un an après son avènement, la divine marquise accoucha d'un fils qui fut le célèbre chevalier.

Elle n'était rien moins que farouche, et son seul défaut, si c'en est un, résidait dans ses caprices brusques et divers. A côté de Stanislas qui avait dépassé soixante ans, elle s'était pourvue du solide et d'un fixe, La Galaizière, chancelier-administrateur du duché, et ce serait de bien mauvais goût que de la soupçonner de complaisance

envers celui qui détenait les clefs de la caisse. On raconte de ses rapports avec La Galaizière une anecdote assez vive mais charmante, et qui doit rassurer sur les dangers courus par l'aimable Boufflers lorsqu'elle trompait royalement Stanislas. Un soir qu'elle était à sa toilette, Stanislas entra dans le cabinet, et, toujours séduit par les charmes incomparables de sa chère maîtresse, commença de lui parler tendrement. Il ne tarda pas à s'apercevoir que la conversation ne pourrait se conclure, de sa part du moins, en dépit de tous les trésors qui s'offraient à lui. Pirouettant alors, il fit un grand salut et se retira en disant :

« Au revoir, Madame. Mon chancelier vous dira le reste. »

Mme de Boufflers habitait l'appartement du capitaine des gardes, son mari toujours absent. Cet appartement était paralièle à celui de la reine, ce qui ne gênait personne, et était pratique pour le roi lorsqu'il était disposé à la conversation, toutefois. De plus, commodité suprême, ce logis donnait par un perron — tel qu'on le voit encore aujourd'hui — directement dans la rue : on pouvait entrer et sortir sans passer par les cours et les salons du château. Ne se comptaient plus ceux qui avaient monté et montaient les degrés du perron : La Galaizière qui est de fondation, le chevalier de Listenay plus tard prince de Beauffremont, Devau-Pampan lui-même qu'on retrouvera tout à l'heure, et que Boufflers — car elle les casait — fit nommer lecteur du roi qui ne lisait jamais, et qui dit à cette offre d'un lecteur attaché à sa personne :

« Un lecteur à moi? Ce sera comme le confesseur de mon gendre. »

On cite aussi un certain Saint-Lambert, beau-ténébreux et langoureux capitaine qui va bientôt jouer le premier rôle dans le Lunéville de Mme du Châtelet. On cite — qui ne cite-t-on pas? Et c'est peindre d'un mot Mme de Boufflers, que de rappeler ce que lui répondit un jour son fils, le fameux chevalier de Boufflers :

« C'est peut-être une infirmité, mon fils, mais je suis faite ainsi : je ne puis aimer ceux que je ne connais pas. Comment aimerais-je Dieu que je ne connais pas?

— Ne jurez pas! Madame. Si Dieu se faisait homme une seconde fois, vous ne pourriez pas vous empêcher de l'aimer. »

A la mort de la reine, en 1747, Mme de Boufflers assuma des fonctions à peu près officielles et présida la petite cour sans prétention comme elle était elle-même accessible. Chaque soir, le roi retiré à dix heures, on soupait chez elle, et on se divertissait de son mieux entre gens aimables et impartialement aimés, sous la tolérance inépuisable de Stanislas-Pausole.

Quels étaient cependant, et en dehors des amis les plus intimes passés, présents et imminents, les familiers de la complaisante marquise à cette cour dont le maître exigeait la constante gaieté?

Il y avait d'abord la famille, et l'on sait que Mme de Craon avait mis au monde vingt enfants. Le fond était copieux. En avaient été principalement tirées les sœurs : Mirepoix qui se distingue ridiculement par son adoration pour son mari, Bassompierre, Chimay et Montrevel, les nièces Caraman et Cambis. Puis la princesse de Talmont, la comtesse de Lutzelbourg, la comtesse de Linanges, Mmes de La Galaizière, de Lenoncourt, de Gramont, de Choiseul, de Raigecourt, des Armoises, de Lambertye, Aliot, Hévé, Durival. Parmi les hommes, le mari Boufflers, parfois, quand son service à l'armée de France ne le retient pas, les frères de la marquise Lucé et Beauvoir, le secrétaire du roi Solignac, MM. de Bassompierre et de Chimay beaux-frères, et M. du Châtelet qui portait le titre de grand chambellan et qui cumulait cette sinécure avec sa charge à l'armée de France. On le trouvait, d'ailleurs, ennuyeux, sans conversation, tatillon et vulgaire.

Ceux-là composaient le personnel ordinaire et fixe : mais il y avait les passants. Lunéville se trouvait sur la route d'Allemagne et à quelques lieues de Plombières, ville d'eaux à la mode. Personne, qui se serait reproché de perdre la belle occasion d'un aussi joyeux spectacle, ne manquait de faire halte à l'aller et au retour. Lunéville voyait s'arrêter sous ses roses la princesse de la Roche-sur-

Yon, une Conti, le maréchal de Belle-Isle, le prince de Conti, le prince de Hesse, Mlle de Charolais, l'évêque de Toul, le comte et la marquise de Caraman, le comte de Stainville, le maréchal de Bercheny, monseigneur de Choiseul-Baupré, le maréchal de Maillebois, la marquise de la Ferté-Imbaut, fille de Mme Geoffrin, venue pour deux jours et qui resta trois semaines, le bel Helvétius qui s'y éprit de Mlle de Ligneville, Montesquieu très considéré mais délaissé comme peu divertissant, autrement dit par les gens malappris : un raseur, Hénault, Moncrif, Cerutti, Maupertuis, La Condamine et Morellet.

La compagnie était de choix, et Stanislas se dépensait en ingéniosités comme Boufflers en amabilités pour l'attirer et la retenir. On savait aussi causer à Lunéville, et le roi donnait le ton de cette bonne humeur. Hénault a dit de lui : « Ce prince est d'une conversation raisonnable et gaie, dit à tout moment les choses les plus plaisantes, raconte juste, voit bien et d'ailleurs a l'imagination la plus féconde et la plus agréable. » On a de lui des lettres à Voltaire d'un esprit gracieux et cordial. A côté de Boufflers sémillante, cultivée, musicienne, peintre de pastels et même faiseuse de vers où elle se confessait ou confessait les autres, ce qui était souvent la même chose, Stanislas renvoyait adroitement la balle lancée par les visiteurs tout chauds de Paris. C'était une joute quotidienne d'esprit, de « gai savoir, » en même temps que d'amoureuse science et de permanente bombance. La cour de Lunéville ou d'Yvetot, du roi Pausole ou du *Coq d'or* brillait de mille feux de joie. Lunéville absente de l'histoire ferait défaut ainsi que Léopold aurait manqué au Versailles de Louis XIV, antithèse du Versailles du triste gendre qui s'ennuyait tant, et qui aurait bien dû venir demander à son beau-père comment on pouvait s'amuser tout en cultivant, gentiment et avec la légèreté qui convenait à cette façon de le faire, l'amour prince des hommes, l'amour qui du moins ici, simple et bonhomme, voire un peu débraillé, ne cherchait pas à en imposer et ne s'en faisait jamais accroire. Cour d'opéra-comique, d'un roi qui avait souffert toutes les traverses et entendait se rattraper, la fortune enfin venue,

fraîche oasis de nature dans un monde compassé, et où fut goûté à son plein ce plaisir de vivre que Talleyrand admirait tant. A condition qu'on soit modeste dans ses exigences, ce bonheur facile abonde en ces futilités qui parent la vie morose, qui engendrent l'insouciance secourable dans les pires instants, et ce je ne sais quoi de vif, de pimpant, de « pas sérieux » qu'apparaît si souvent la vie, et qui donne aux petites choses insignifiantes dont est tissée la trame des jours un bienfaisant attrait qui les pare, les fait supporter, et embaumera la vieillesse de leur souriante mémoire.

Est-ce de ce temps-là que date le beau quatrain :

Je laisse à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence?

Il est digne d'être né à Lunéville.

Y a-t-il cour sans intrigue? Lunéville pouvait ignorer la politique et les affaires, et même la vertu, elle pouvait devoir son unique prestige au reflet de Versailles et au plaisir qui accaparait ses soins, elle pouvait ressembler finalement à la maison d'un gros rentier, fastueux et généreux, les ambitions, si réduites qu'elles fussent, n'y étaient pas moins ardentes. Ne fût-ce que la pâtée qu'on demandât, encore fallait-il la gagner et la disputer par les manœuvres, les flagorneries, ou malgré les rivalités. Grafigny, dix ans auparavant, en avait su quelque chose.

Au moment que Voltaire et Émilie arrivent à Lunéville la petite cour se présente divisée en deux clans, celui du père Menou confesseur du roi qui était pieux, celui de Mme de Boufflers. La favorite et le confesseur se partagent l'influence, au service de leurs amis pour les places ou les dons, et tous les petits bénéfices. Lorsque, par exemple, Pampan-Devau obtient le poste de lecteur de ce roi fainéant et qui ne lisait jamais, le parti du cotillon peut marquer un point. « Je ferai chasser la maîtresse, »

disait alors Menou. Si celui-ci l'emporte pour une autre sinécure à quelque autre ami : « Je ferai chasser le jésuite, » disait alors Mme de Boufflers. Le roi se gardait bien de les écouter. Il tenait à tous les deux, et il dosait impartialement les cadeaux et les faveurs. Il écoutait complaisamment les deux cloches sans préférer aucun son. Menou le prêchait, Boufflers lui souriait, l'un employait la manière forte, l'autre la manière tendre, le jésuite menaçait de la colère divine, la maîtresse de son déplaisir, et Stanislas louvoyait, transigeait, cédant tour à tour à tous deux. Lorsque le jésuite l'emportait, alors il emmenait le roi à Nancy où il lui faisait accomplir une retraite à la mission des Jésuites; le roi y prenait les plus graves et vertueuses résolutions. Il avait bien le secret instinct qu'il ne les exécuterait jamais, mais n'était-ce pas déjà très méritoire de les prendre? et Menou était content : tout était là. Aussi, lorsqu'il revenait de Nancy, bien édifié et résolu, Stanislas se hâtait-il de tout accorder à Boufflers pour compenser les torts qu'il aurait pu lui causer, qu'il lui semblait avoir déjà causés rien que par ses vertueux projets. De son côté, Boufflers se montrait d'autant plus exigeante qu'elle avait égoïstement profité de l'absence de son aimable roi. La Galaizière se trouvait ordinairement le bénéficiaire de ces vacances. Une véritable habitude s'était établie en sa faveur, en quelque sorte un droit, un rite, le privilège officieux de la charge de chancelier que La Galaizière exerçait conjointement.

Deux coteries s'étaient ainsi formées. L'une, celle de Boufflers, très nombreuse quoiqu'un peu mêlée, et composée des Lorrains entourés des écrivains et des savants, l'autre, celle de Menou, où comptaient les fonctionnaires et les Français. La Galaizière tenait aux deux, selon l'état de sa faveur personnelle; plus généralement il se joignait à ses compatriotes, singulièrement à ce moment-là qu'un rival assez sérieux venait d'apparaître, Saint-Lambert jusqu'ici insignifiant et effacé.

En 1748, lors de l'arrivée de Mme du Châtelet, Saint-Lambert compte trente-deux ans. Il était gentilhomme et pauvre. La carrière des armes lorraines lui avait paru

assez souple pour lui permettre de pousser sa fortune selon l'occasion qui se présenterait : sauf à se battre, auprès de Stanislas le harnois menait à tout. Il se promut officier et obtint le grade de capitaine dans le régiment des gardes que commandait le prince de Beauvau dont les fils avaient été ses compagnons de jeu. Il se distinguait par une élégante allure, des charmes distingués, le talent des vers badins et voluptueux, et une tournure languissante, pleine d'attrait pour les dames, qu'il savait varier parfois d'un petit air pimpant et détaché fort troublant. Il parlait aux femmes sur un ton fringant, les appelait mon cher cœur, et aussitôt affichait de la mélancolie. Ces contrastes impressionnaient, et il en profitait, attentif au gain. En peu de temps il devint la coqueluche de Nancy. Stanislas ne pouvait rester insensible à ce succès. Au risque d'accabler le jeune officier de travaux écrasants, il lui fit cumuler sa fonction militaire avec la civile de grand maître de la garde-robe. L'excuse de Stanislas était dans le simple honorariat de ce titre; le roi eût rougi de se servir d'un gentilhomme pour le servir. Saint-Lambert en prit la seule réalité, la familiarité de la cour.

Il y avait débuté à vingt ans. Si circonspect qu'il fût, il n'était pas encore au point de négliger son plaisir. Il s'enrôla dans la société Grafigny, et bientôt Desmarets, Devau et Saint-Lambert devinrent inséparables autour de Grafigny qui les aimait également, si Desmarets était permanent. En 1735, l'année que Voltaire vint à Lunéville pour la première fois, la bande de la joyeuse veuve donnait le ton des plaisirs littéraires et des badinages qui consolaient de l'inaction et de la pauvreté. Là aussi sévissait la manie des surnoms, comme à Sceaux autrefois. On appelait Desmarets Gros-Chien blanc, Devau se prononçait Pampan et Saint-Lambert Petit-Saint. On le devine, à ce nom, prudent et chattemite, menant sa barque d'un petit air innocent et compassé dont Grafigny eut tôt fait de deviner l'astuce, mais pourquoi s'en fût-elle choquée? Il était froid, fade et faux, a dit de lui Mme du Deffand.

L'avenir ne pouvait se trouver dans le grenier de Grafigny qui était de la cour, mais en marge, par le besoin

qu'elle en avait pour subsister, trop exclusivement dépendante des largesses du duc ou du roi pour pouvoir jouer librement de ses petits coudes pointus. Saint-Lambert, lorsque Stanislas arriva, dut se résoudre à choisir un parti : le jésuite ou la maîtresse. Il hésita longtemps, pesant les avantages et les chances à courir. On peut douter que s'il n'eût pas estimé qu'il trouverait plus de débouchés du côté Menou, il ne se fût pas rangé à celui-ci, et admettre que son état de Lorrain, d'écrivain et de beau garçon — plus tard il devint laid, mais d'une laideur « pleine de physionomie, » dit Norvins qui le connut sur la fin — l'ait porté tout naturellement vers la jolie femme. Mais il était fin, et il avait dû se dire que Boufflers serait toujours la plus forte auprès d'un roi qui voulait toujours et d'abord trouver des visages riants sous ses yeux. Saint-Lambert se décida pour le parti de la maîtresse. Avec Mme de Boufflers, le plus court moyen d'être de sa coterie était encore de lui plaire. Il ne se donna pas grand'peine à la persuader. Et sa délicatesse d'envoyer, à son réveil, après la première nuit, un remerciement en vers bien tournés, intitulé *Le matin*, acheva de lui assurer un grade, plus avantageux que celui qu'il détenait dans l'armée, dans le bataillon Boufflers. Il ne tarda pas à y occuper une place sinon exclusive, il ne faut jamais demander l'impossible, du moins privilégiée.

Le renfort était précieux au parti, d'un garçon adroit, agréable bien que sécot parfois, habile à l'épigramme dont sa prudence savait choisir les victimes et mesurer l'abondance, fertile en revanche en vers polissons dont une *Épître à Chloé* restait le modèle. Cette épître avait séduit Voltaire lors de son séjour à Lunéville en 1735. Il avait écrit au jeune poète de vingt ans :

Vénus ne veut plus me sourire,
Les grâces détournent leurs pas.
. . . . . .
Ma muse, les yeux pleins de larmes,
Saint-Lambert vole auprès de vous.
Elle vous prodigue ses charmes,
Je lis vos vers, j'en suis jaloux.

. . . . . .

Pour former un lien durable
Vous avez sans doute un secret ;
Je l'envisage avec regret ;
Et ce secret c'est d'être aimable.

Douze ans avaient passé depuis cette lettre dont le milieu Grafigny s'était si longtemps gargarisé : elle composait ses parchemins. Le bande s'était dispersée, Grafigny était allée à Paris où la gloire des *Lettres péruviennes* l'attendait, mais Saint-Lambert était resté et avait poursuivi habilement son chemin. Aujourd'hui favori de la maîtresse en titre du roi, à quoi ne pouvait-il prétendre dans Lunéville où l'on pouvait arriver à tout « à condition d'en sortir, » dans ce petit univers dont il espérait bien, en effet, sortir un jour pour des destins qui ne pourraient jamais être plus jolis ni plus confortables, mais qui seraient moins étroits? Et afin de dissimuler mieux son impatience, il se disait de faible complexion, toujours malade — sa petite taille l'y autorisait — ce qui flattait Boufflers et la stimulait en même temps. Saint-Lambert gagnait sur les deux tableaux à la fois, celui de l'amour et celui de la Fortune. Cette déesse capricieuse passe devant tous les hommes. Encore faut-il saisir sa roue au passage. Pour la saisir il est nécessaire de la voir; et pour la voir, il n'est encore que de guetter incessamment. Saint-Lambert ne cessait pas de regarder, et il vit enfin se présenter à lui cette Fortune que Voltaire conduisait par la main.

Le père Menou qui nourrissait les mêmes desseins de grandeur moins étroitement lunévilloise, que le beau-ténébreux de la garde-robe — et ses moyens de les réaliser n'étaient pas les mêmes — s'apercevait des manèges de Saint-Lambert. Il le redoutait et ne pensait qu'à se débarrasser de lui, trop chéri d'abord, et cela agace toujours qui ne peut et même ne veut pas prétendre, trop influent ensuite sur la femme et le parti adverse. Ce joli garçon de talent, adroit et de pratique souvent semblable à celle dont on accuse ordinairement son ordre, donnait à Menou un souci

permanent. Il réfléchit longuement. Le résultat de ses réflexions le conduisit à la résolution de frapper un coup double : ruiner Saint-Lambert en atteignant la maîtresse ou réciproquement. Si l'on pouvait débarrasser la cour de la femme, on disperserait en même temps toute la coterie qui se serrait autour du greluchon, et Menou triompherait définitivement de tous à la fois et en tout.

Faire chasser Boufflers? C'était facile à dire. Et Menou ne se payait pas de mots. Il était réaliste. Le seul moyen de chasser Boufflers, inutile de tergiverser, consistait à la remplacer. Alors, à quoi bon? D'abord à satisfaire l'aversion. Ensuite à saisir la prépondérance grâce à ce remplacement. En un mot donner au vieux roi une nouvelle amie qui devrait tout au confesseur. La morale de cette combinaison ne paraît peut-être pas très rigoureuse. Elle est du temps, et Menou se disait, pour apaiser ses scrupules, que cette maîtresse le serait évidemment au minimum du sacrifice. Elle le serait *in partibus*, s'il osait s'exprimer ainsi. Ce qu'il rêvait, c'était plutôt une influence spirituelle, une direction de son roi qui avait besoin de jupes venant battre ses chausses. En quoi la décence serait-elle offusquée si l'on trouvait une femme capable de concilier cette nécessité et la réalité? Trouvons, se dit Menou, une femme intelligente, susceptible de diriger, ayant du prestige par elle-même, et si bien installée dans la vie affective, si solidement pourvue d'un vieil ami en un mot, ou d'un mari, ou des deux, et c'est la même chose, que toutes les convenances se rencontreraient dans sa primauté. Une telle gaillarde prendrait facilement l'ascendant sur Stanislas qu'elle mènerait bientôt selon le gré du confesseur qui l'aurait élevée à cette haute situation, à qui elle devrait tout.

Menou fit le tour de ses connaissances et ne tarda pas à songer à la marquise du Châtelet. Elle était femme d'un Lorrain qui apparaissait de temps en temps à Lunéville, si elle-même avait toujours refusé de l'y accompagner; la frivolité ne l'attirait pas, en dépit des rapports d'amitié qu'elle entretenait avec la marquise de Boufflers lorsque celle-ci venait à Paris. Elle était connue dans le monde par

ses travaux, d'autant plus admirés qu'on n'y comprenait rien, elle était considérée pour avoir mis une main ferme sur le grand homme de lettres du temps, et le bien tenir : elle savait comment on conduit un homme et le garde. Cette relation consacrée faisait tout à fait l'affaire de Menou que l'on ne pouvait, évidemment, soupçonner d'étranges combinaisons ou mieux encore. Nulle plus que Mme du Châtelet n'était susceptible de remplir le programme d'influence, oh! purement morale, que Menou dressait. Le difficile était d'attirer le couple à Lunéville, puisque la femme ne voulait pas s'y rendre. De plus, Paris le retenait depuis plusieurs années déjà, et la marquise y jouait un rôle auprès duquel celui qui aurait pu la tenter à Lunéville ne pouvait pas ne pas paraître trop mesquin. Mais Menou prévoyait quelque frasque de Voltaire, qui la livrerait.

Lui aussi, Menou, guettait la Fortune qui passa enfin. Il apprit, un beau matin, que le ménage Voltaire-Émilie avait dû fuir Paris et se réfugier à Cirey. Le moment n'était-il pas favorable? Menou prit sa décision. Gentiment il dit au roi et à Boufflers bien entendu, pour la mieux tromper, que l'occasion était sans pareille de faire venir Voltaire à Lunéville. D'Émilie, il ne parla qu'en passant, par surcroît, comme d'une inévitable mais sans importance nécessité. Invitons-les, ils sauteront sur cette revanche que sera leur séjour chez le père de la reine de France qu'on accusait Voltaire d'avoir offensée. Et Menou ne doutait pas que, une fois le couple installé, les événements prendraient le chemin qu'il avait tracé. La grande supériorité de la marquise, son désir évident d'être la première dans son village plutôt que la seconde dans Rome, et ce qu'on disait de l'indifférence et du dégagement de Voltaire vis-à-vis des petitesses, feraient le reste. Tous deux, sans se le dire, car on ne se dit jamais ces choses-là, on se contente d'en être d'accord, verraient bien vite la place à prendre, en déduiraient les bienfaits : pour Émilie les avantages à récolter en vue de la carrière de son mari et de son fils, pour Voltaire la sécurité qu'il recherchait, cette sécurité chaque jour compromise par ses œuvres provocantes,

désormais poursuivies sans danger sous l'aile du plus tolérant roi du monde qu'un père jésuite se flattait de mener avec autant de prudence que de largeur d'idées et de subtilité.

Lunéville retentissait trop, comme tous les châteaux de France, du bruit que faisait Voltaire pour que la voix de Menou ne rencontrât pas des échos. Le passage fulgurant de Voltaire, douze ans auparavant, son entrain, sa gaieté n'étaient pas oubliés, bien que le prince fût changé, Stanislas ayant remplacé Léopold : c'était sur un autre mannequin la même robe. On comptait sur Voltaire pour s'amuser, et posséder un tel phénomène était si flatteur! Mme de Boufflers, pour sa part, se montrait ravie de tenir auprès d'elle une amie aussi prestigieuse, qu'elle écraserait de son éminence à l'occasion, ce qui est toujours agréable, et se croyait capable d'accaparer le grand Voltaire chéri d'un roi, susceptible qu'elle était d'en apprécier le talent et l'esprit.

Stanislas ne fut pas long à persuader. Ce bon roi ne pouvait jamais résister aux désirs de ses amis. Il avait la manie du bonheur des autres, condition du sien il est vrai, mais est-ce si commun de placer sa satisfaction dans la félicité du voisin? Le tout est de savoir où le voisin trouve son plaisir, mais Stanislas ne regardait pas de si près. Enfin la résistance évidente, depuis tant d'années, de Mme du Châtelet à venir à Lunéville piquait l'amour-propre étonné de Stanislas, et l'excitait à une dernière tentative dont le succès serait riche en honneur autant que fertile en agrément. Le père Menou reçut la mission de se rendre à Cirey et de décider les deux amis retirés du monde à se rendre à Lunéville. Une petite visite inopinée bien entendu, il ne faut jamais effaroucher les gens si désemparés et probablement accessibles qu'ils soient. Une fois dans la mare, on pêcherait le poisson. Menou partit, on a vu qu'il revint triomphant, traînant derrière lui le couple innocent et qui allait bien rire.

La question est sur toutes les lèvres : que diable ce couple, tel qu'on le connaît et telle qu'on connaît Lunéville,

venait-il faire là, dans cette cour frivole où la gravité d'Émilie et les pétards de Voltaire ne pouvaient que détoner? On a vu leur état, leur fatigue mutuelle, leur terreur du tête-à-tête, leur excitation mondaine, le tourment inconscient d'Émilie âgée de quarante-deux ans, et la constante inquiétude de Voltaire écrivain qui avait demandé à Cirey, sur la frontière lorraine, un asile à l'abri des dangers qu'il savait bien devoir toujours provoquer. Ils crurent que la proposition du père Menou d'un séjour à Lunéville leur serait avantageuse à accepter. Ils l'estimèrent providentielle. Ils se trouveraient d'ailleurs en pays de connaissance, Émilie ayant fréquenté Meudon lorsque Stanislas y séjourna avant de prendre possession du duché de Lorraine, Voltaire étant en relations aussi avec la marquise de Boufflers qu'il avait rencontrée chez la duchesse de Boufflers, la fameuse maréchale de Luxembourg. Repos, distraction, sécurité, mondanités, amitiés, le prestige du père de la reine, tout était réuni. Il y avait bien le ton de Lunéville qui ne leur convenait guère. Ils se sentaient assez forts pour le changer. Ils ne descendraient pas au niveau de Lunéville, au contraire ils élèveraient Lunéville au leur. Et d'ailleurs ce ne serait jamais que deux mois à passer. Voltaire se sentait de taille à les remplir.

Jamais hôtes de marque ne furent fêtés comme ceux-là. Les eaux jaillirent, la musique retentit, les toilettes brillèrent, les surtouts resplendirent, le roi sourit encore plus largement qu'à l'ordinaire, et Boufflers serra dans ses tendres bras son amie enfin venue la contempler dans son sérail à l'envers, et qu'elle adorait ce jour-là pour l'éblouissement dont elle allait l'aveugler. On leur donna les meilleurs appartements, sous l'instigation de Menou qui dit l'impossibilité de ne pas recevoir avec tous les honneurs des personnes aussi célèbres et marquantes. Voltaire fut logé au-dessus même du roi, et Émilie fut honorée de l'appartement de la feue reine de Pologne, à côté du roi et en face de Boufflers. N'était-ce pas fort piquant, au yeux de Menou du moins?

La Fortune, dès le début, paraît servir celui-ci. Voltaire à peine débotté tombe malade. Tout Lunéville est en émoi.

Stanislas envoie son propre médecin et son apothicaire, il monte en personne chez Voltaire vingt fois par jour. Mais Voltaire passe aussi promptement et aussi souvent de la bonne santé à la mort que de la tombe ouverte à la table bien garnie. Du moins Mme du Châtelet a-t-elle profité du répit? Maligne comme elle est, elle n'a pas dû tarder à peser les conjectures et à deviner la possibilité? Menou s'applaudissait déjà de son astuce. Il avait compté sans son hôtesse. Le premier soin de Mme de Boufflers avait été de mettre son amie au courant de l'état de la cour, des intrigues et des fonctions occupées. Mme du Châtelet n'était déjà pas, par principe, fort bien disposée pour le jésuite. D'autre part ses ambitions conjugales lui imposaient la prudence avec la maîtresse de celui dont elles dépendaient, ses prédilections l'attiraient vers le camp « philosophique, » Boufflers enfin était son amie. Aussi n'hésita-t-elle pas. La carte politique du pays lunévillois à peine sous ses yeux, elle choisit son département, le parti lorrain de la favorite. Elle ne se doutait pas de la belle intrigue qu'elle déjouait, et c'est dommage à cause des lettres amusantes que nous aurions, mais elle la déjouait comme elle faisait tout, avec bravoure. Elle se déclara nettement et publiquement amie de Boufflers et de sa coterie. Quarante-huit heures ne s'étaient pas écoulées depuis l'arrivée du couple conduit, porté par Menou triomphant, que tout le bel édifice si laborieusement élevé par ce confesseur s'écroulait. Il ne restait au trop subtil jésuite qu'à en ramasser les morceaux et à les mettre soigneusement de côté : ils pourraient resservir, se dit-il, et ce fut sa consolation.

D'ailleurs Voltaire était ressuscité; il va ressusciter comme cela pendant trente ans encore. Et quand il renaissait, il se rattrapait. Venu à Lunéville bien résolu à ne pas s'ennuyer et à s'étourdir, il s'employa activement à sa propre satisfaction, en même temps qu'à celle des autres. Comme toujours lorsqu'il paraissait, tout entra dans un branle frénétique. Les spectacles, les jeux, les soupers déployèrent leurs ingéniosités et leurs splendeurs. Boufflers et ses sœurs se multipliaient pour le seconder. Il

envoyait des vers à tout le monde, les meilleurs, comme cela se devait, à la reine des lieux, la divine Boufflers :

Vos yeux sont beaux, mais votre âme est plus belle.

L'invraisemblance ne lui a jamais fait peur.

Vous êtes simple et naturelle,
Et sans prétendre à rien vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait pas parlé d'elle.

Gabrielle d'Estrées?... Mais Boufflers n'était pas susceptible; elle en avait trop vu et entendu. Ah! si Voltaire avait voulu! Boufflers ne résistait jamais longtemps, et cédait pour des raisons moins sérieuses encore que de beaux vers doublement flatteurs, et puisqu'ils étaient inspirés d'elle, et puisqu'ils étaient de lui. Mais Voltaire pensait à une autre bagatelle qui était le théâtre, sa marotte, son vice presque. Le temps n'était pas de batifoler, mais de jouer la comédie, et la tragédie, et l'opéra, et tout. La troupe permanente de Lunéville n'en put bientôt plus. Voltaire la faisait répéter tout le jour, et, lorsque les vers de *Zaïre* ou de *Mérope* retentissaient, il versait les plus douces et attendrissantes larmes. Les beaux jours de Sceaux étaient revenus. Voltaire encore une fois incendiait du feu dont il brûlait. Le théâtre de Lunéville peut revendiquer la gloire d'avoir entendu, le premier de tous, le fameux vers de *Nanine* tirée de la *Paméla* de Richardson, et qui est tout ce qui reste de cette aimable comédie :

Non, il n'est rien que Nanine n'honore.

Quant à Mme du Châtelet, elle chanta *Issé*, la perle de son répertoire, et son triomphe, et joua l'acte du feu des *Éléments*, exécuté, dit-elle modestement, comme à l'Opéra.

Après avoir bien joué, bien mangé, et quelquefois bien dormi, on se promenait dans les jardins dont on admirait inlassablement les ingénieuses fabriques, les rocailles et

les eaux. Ou bien, s'il pleuvait, on jouait à la comète, jeu préféré de Mme du Châtelet, à moins qu'on demandât de lire l'une de ses œuvres à Voltaire qui ne se faisait jamais prier. Puis le soir, la société se réunit chez Boufflers où Voltaire infatigable donne le signal des bons mots et des rires. Ces soupers sont de fondation; le vieux couché, ils réunissent tous les amis de Boufflers, sans jalousie d'aucune sorte. Ils empruntent à la présence de Voltaire et d'Émilie un éclat singulier. Saint-Lambert peut écrire : « Nous avons soupé chez Mme de Boufflers et nous sommes morts de faim, de froid et de rire. » Voltaire est déchaîné, éberlué, au sortir de Versailles, de cette cour sans prétention, si bonne enfant. Émilie rivalise avec lui. Elle veut composer des vers pour son amie Boufflers. Mais Uranie n'a pas coutume de rimer. Alors elle a recours à Voltaire. Boufflers veut répondre, mais elle se trouve aussi peu poétique qu'Uranie, et elle a, tout naturellement, recours à Voltaire qui s'amuse comme un fou de ces impuissantes qui lui soufflent chacune de leur côté : « Surtout n'en dites rien! » Il frétille comme à vingt ans et se confie au président Hénault :

Je coule ici mes heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue, sans jalousie,
Auprès d'un roi sans courtisans,
Près de Boufflers et d'Émilie;
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

Il ne la fera pas longtemps.

Tout cela n'allait pas sans réaction du parti Menou, des fonctionnaires et des Français, qui ne dérageaient pas. Mais que faire? Ils se vengeaient du moins comme ils pouvaient. Et des vers satiriques circulaient, fredonnés sur l'air de *Joconde* :

Il n'est de plus sotte guenon
De Paris et de Lorraine

Que celle dont je sais le nom
Qu'on peut trouver sans peine.
. . . . . .
Elle est dépourvue d'agréments,
Chargée de ridicules,
Et pour Monsieur de Guébriant
Elle a pris des pilules.

Uranie avait bien autre chose à faire qu'à s'occuper de ces sottises qui la vengeaient par leur platitude. Elle demandait au roi un commandement en Lorraine pour M. du Châtelet, et le roi désespérait de s'en tirer, ayant promis ce commandement à un vieux serviteur, M. de Bercheny. Comment contrister ce domestique et refuser à une dame si aimable, et dont la présence de Voltaire dépendait? Mme du Châtelet accentuait vigoureusement ses instances, et, un beau matin, elle déclara se fixer définitivement à Lunéville qu'elle ne voulait plus quitter. Victoire, Menou avait réussi? Hélas! Menou s'effrondrait au contraire. Émilie aimait éperdument, et, par un redoublement d'atrocité, elle aimait celui dont le succès devait le plus sûrement anéantir le trop malin confesseur, lui et ses manèges. Menou ne pouvait que disparaître, ce qu'il fit.

Les choses s'étaient passées très simplement. Saint-Lambert avait pris part à toutes les fêtes données en l'honneur du couple sensationnel que Lunéville était si heureuse et si fière de posséder. Tout de suite Boufflers l'avait présenté à Émilie en faisant confidence de la fonction dont il était investi auprès d'elle. Saint-Lambert plut beaucoup à Voltaire, cela ne s'est jamais passé autrement, et à son amie. Ce garçon distingué, réservé, de tournure charmante et de talent, leur parut dominer par les dons de l'esprit le monde brillant mais un peu terre à terre où le sort l'avait jeté. Sa réputation, d'ailleurs, était faite auprès d'eux depuis longtemps par Grafigny. A la réflexion, il avait paru bien jeune pour être invité à Cirey, en dépit de sa gloire provinciale de poète lunévillois et d'homme de bonne fortune. Mais sa renommée avait grandi, s'était

étendue; il mijotait un poème sur les *Saisons* dont on disait merveille, et le petit sous-lieutenant d'amour était devenu un beau capitaine tendrement aimé

Il était aimé, oui, mais le serait-il longtemps encore? Dans l'orbite de Boufflers un rival venait d'entrer en effet. Il se prénommait Adhémar, c'est déjà bien tentant. Il était vicomte, ce qui entraîne. Il répondait au nom harmonieux de Marsannes, ce qui désarme et précipite. Son père était de la maison, titulaire d'une des charges aussi mystérieuses que vides, aussi nombreuses que sonores de la cour de Stanislas, et dont on ignorait totalement les obligations puisque personne ne les exerçait jamais. Elles offraient du moins le moyen de s'y reconnaître, d'appeler les gens autrement que par des surnoms, par des onomatopées ou par hep! pstt! et analogues.

Adhémar plaisait à Boufflers qui ne s'en cachait pas. L'événement n'était pas rare chez la dame, et il n'avait rien d'inquiétant, sauf pour Saint-Lambert qui pouvait être supplanté dans son privilège par le troublant Adhémar. Saint-Lambert se voyait déjà réduit à envoyer des vers pleins de tristesse inquiète, d'aigreurs et de reproches de tout temps mal reçus. Et Boufflers très franche ne lui cachait pas le péril qu'il courait. Il réfléchit longuement, et, tout comme Menou, conclut : « Je vais essayer de la jalousie; peut-être que, me voyant près d'aimer une autre, l'amour pour moi reviendra, selon l'éternelle loi. » A qui s'adresser? La plus propre à ce service lui parut aussitôt Mme du Châtelet. Un prestige considérable la rendait plus attrayante que toutes les autres. Les mérites intellectuels pouvaient attacher durablement, Voltaire en témoignait, les relations devenir utiles, et, qui sait? elle tirerait peut-être de ce trou de Lunéville celui qui l'aurait conquise. Il ne déplaisait d'ailleurs pas, il le voyait. On pouvait toujours tenter l'aventure. Que risquait-on?

Saint-Lambert ne se doutait pas de l'excellence de son choix. Jamais femme ne fut plus prête à toutes les folies qu'Émilie à cette heure-là. Elle écrit à Argental en ces jours précis, et que lui dit-elle? Exactement, mot pour mot, ce qu'elle a écrit, cinq ans auparavant, dans ses *Réflexions*

sur le bonheur. « J'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avait su gagner mon âme, etc.... » Puis, elle ajoute qu'elle a vu, depuis, qu'il n'a plus de goût pour elle (lorsqu'on s'aperçoit de cela c'est que soi-même on n'en a plus). Oh! comme son cœur a saigné! Elle a pardonné pourtant (le pardon en amour c'est l'indifférence). Mais quand on a le cœur tendre peut-on se contenter d'un sentiment « paisible et faible » comme l'amitié?

Le muletier peut venir, la femme qui écrit cela l'attend. Et cette femme compte quarante-deux ans. Amoureuse, depuis de longues années elle n'aime plus. Et voici venir l'âge où elle ne pourra plus aimer. La nature proteste et demande à s'épanouir une dernière fois, avant le renoncement. A Sceaux, au dernier automne, le vicomte de Rohan faillit être ce muletier. Voltaire dut intervenir pour faire honte et retenir. Bien à lui, vraiment, de jouer le chien du jardinier!

Ce ne fut pas bien long. Deux ou trois regards d'approche et d'essai prudent. Il semble que les avances n'offensent pas? Un soir chez La Galaizière, ils s'isolent, il insiste légèrement, et, avant même qu'il ait eu le temps d'esquisser un geste, elle tombe dans ses bras, lui jurant un amour éternel.

Il n'en demandait pas tant. D'abord flatté, il fut bientôt préoccupé de tant d'abandon et d'anéantissement. Serait-ce vraiment sérieux? Que de complications à prévoir! Il fallait se montrer circonspect et ne rien risquer. Mais de prendre sa maîtresse à Voltaire n'allait pas sans un certain piquant, ni sans une passée de main dans les cheveux, si Saint-Lambert était bien résolu à la lui rendre dès qu'il se pourrait. Entre temps, il s'amusait infiniment de cette tardive ardeur, et les petits jeux auxquels Émilie l'obligeait lui rappelaient ses débuts, à vingt ans.

Car Mme du Châtelet, elle aussi, avait retrouvé ses vingt ans et se conduisait en enfant, ivre de bonheur, la tête chavirée. Des regards jetés en passant, des serrements de main dans les coins, des pieds pressés sous les tables, des lettres surtout, inutiles sans doute entre gens qui vivaient dans la même maison et se rencontraient vingt fois par

jour, mais par cela même nécessaires et plus douces. Elle joue à la poste. Elle écrit sur du papier-dentelle à filets roses, comme la fille de la concierge le jour de l'an. Elle met ses lettres dans la harpe de Boufflers, y cueille la réponse, et mille précautions qui font si bien battre le cœur pour aller porter son billet dans le salon du roi où sommeille la harpe utile enfin. Lorsque le discret instrument est inaccessible, alors on se fie à la complicité et à l'adresse d'Antoine et de Chevalier, le valet de Saint-Lambert et la femme de chambre d'Émilie. Les poulets volent toute la journée de l'un à l'autre, passant sous le nez de Voltaire qui, si piètre opinion qu'il ait de la nature humaine, n'oserait jamais soupçonner Émilie, si ce n'est Saint-Lambert, et qui ne voit rien.

Elle écrit, à quarante-deux ans, des phrases de ce genre, car Saint-Lambert a tout gardé des lettres à lui adressées : « Oui, je vous aime; tout vous le dit, tout vous le dira toujours, et je fais mon plaisir et mon bonheur de vous le dire. — Je volerai chez vous, dès que j'aurai soupé. Mme de Boufflers se couche....Il faut que j'aille par les bosquets. — Il n'y a point de bonheur sans vous; venez donc finir le mien. Je suis seule. — Il fait un temps charmant et je ne puis jouir de rien sans vous. — Je vous attends pour aller donner du pain aux cygnes et me promener. — Tâchez de vous trouver dans le salon pour la sortie du dîner, parce que nous prendrons notre revanche. — Venez le plus tôt que vous pourrez. Vous boirez et dînerez ici; j'espère aussi que vous y aimerez. — Vous m'avez dit hier des choses si tendres et si touchantes que vous avez pénétré mon cœur.... Quand vous m'aimez, je vous adore.... Tous les jours de ma vie, je voudrais vous voir, vous aimer, vous le dire.... Je vais dîner à table, c'est-à-dire assister.... Je vous adore et c'est pour toute ma vie.... Mais il faut se coiffer. » Et pour avoir un ami bien à elle, exclusivement, elle lui donne un petit nom dont elle sera seule à l'appeler, le charmant nom de Nicolas.

On est désarmé, comme au temps des voyages en Prusse. Et les réflexions seraient faciles sur une femme de cet âge, de cette valeur incontestable, vivant avec un homme

tel que Voltaire, et qui en un instant, quelques jours au plus, se jette au cou d'un beau capitaine, foule aux pieds toute pudeur, méprise toute considération, et gâche et perd toute une vie pour obtenir un peu d'amour. Ces réflexions chacun peut les faire. Et, heureusement, cette aventure ne permet pas de garder longtemps son sérieux et son émotion.

Saint-Lambert, cependant, ne pouvait s'empêcher de penser à Boufflers, même auprès de sa folle amante de l'heure. Émilie s'en aperçoit, qui propose : « Avouons! » Comme ça, on ne pourra plus y revenir. Saint-Lambert veut bien avouer, mais tout seul. S'il avoue à deux, il ne pourra tirer aucun profit de son aveu. Seul, il provoquera des larmes dont le flot finit toujours par entraîner des consolations. Et il se hâte de courir chez Boufflers lui faire sa petite confidence sur un ton avantageux et modeste, confit et détaché. « Je n'y tenais pas plus que ça, mais elle s'est jetée dans mes bras, il est trop incivil de se refuser. »

Il fut bien attrapé. Vous vous aimez? s'écrie Boufflers. Oh! comme c'est gentil! Elle était de plus en plus entichée de son Adhémar. Elle ne pouvait qu'éprouver les sentiments les plus reconnaissants envers son amie qui la débarrassait si opportunément du rival à droits.

Et, vite, elle court chez Émilie : « Nicolas m'a tout dit. Votre bonheur me touche; prenez Nicolas, je vous le donne. Et je fais mieux encore. » Elle leur ouvre, en effet, l'appartement qu'elle avait consacré jusqu'ici à ses rendez-vous avec Saint-Lambert, elle y cède sa place à Émilie. Ce petit appartement secret était situé entre la bibliothèque et la chapelle, en communication avec l'aile où Émilie habitait. Saint-Lambert, qui logeait au diable, vint l'occuper, et les jours passèrent enivrés. Voltaire, dans sa chambre en haut, écrivait des vers pour Saint-Lambert qui lui était des plus sympathique. Il trouvait que ce garçon avait beaucoup de talent, et il pensait à faire quelque chose pour lui.

Une occasion se présente à Émilie qui va prouver son amour pour la vie. Bénie soit l'occasion, quoi qu'elle soit

douloureuse! Saint-Lambert est tombé malade dans le petit appartement. Grand Dieu, quel châtiment! Non, il va mieux. Grand Dieu, soyez béni! Et les billets de voler jour et nuit portés par Chevalier : « Ne vous purgez pas trop. Mangez peu. Beaucoup de tisane. Pas de limonade. Voici du thé. Prenez-le très chaud et léger; ça vous fera transpirer. » Elle envoie de l'eau de Sedlitz et des livres, du bouillon, du perdreau et des pastilles du sérail pour assainir la chambre. Chevalier tombe de fatigue, Antoine aussi, alors c'est Pampan qui porte présents et lettres. Pampan se résout, enfin, à se rendre utile. Mais voilà que Voltaire veut aller voir l'intéressant malade. Que va-t-il penser du petit appartement si peu convenable à la situation inférieure du capitaine? Alors, on lui dit : « Chut! c'est pour Boufflers! » Et Voltaire trouve très amusante la conjoncture. Puis, la nuit venue, à pas de loup, Émilie se rend seule au chevet adoré et regarde Amour dormir. Le lendemain matin, Amour écrit pour remercier des soins reçus. Psyché-Uranie répond : « Vos lettres font le bonheur de ma vie. Jamais vous n'avez été plus tendre, plus aimable. »

Saint-Lambert guérit enfin. Mais quel changement! Plus de petits soins, d'attentions dans le mystère, plus de péril adorable. Il semble indifférent. Qu'a-t-il? Déjà las, guédé? Comme autrefois, l'inquiétude dévore Émilie, et la voilà qui jalouse tout le monde approchant Nicolas, même Pampan, le languide Pampan. Que fait Amour? Où est-il? Le soleil est levé et il n'est pas encore venu la voir : « La plus grande marque d'indifférence qu'on puisse donner, lui écrit-elle, c'est de n'être pas avec ceux qu'on aime quand on le peut sans indécence. » Il faudrait qu'il fût là tout le temps. Rien n'est parvenu des années Guébriant, les jours Saint-Lambert renseignent sur elles suffisamment, et l'on comprend la prompte lassitude de Guébriant, celle de Richelieu aussi, s'il était jamais besoin de justifier Richelieu volage. Saint-Lambert, en réalité, reste effrayé de cette fougue. Où cela le mènera-t-il? Il a voulu rendre Boufflers jalouse, et tout ce qu'il a obtenu c'est de rendre Émilie plus tyrannique, grâce à la liberté que Boufflers

ui a aussitôt laissée. Le voilà tout aussi quinaud que le père Menou. Sa perplexité se traduit par beaucoup de réserve. Lui, toujours si plein de formes courtoises, montre une politesse qui tourne à la froideur. Elle s'emporte, récrimine, pleure, puis demande pardon d'aimer trop. Elle est folle de joie et de douleur. Il était très ennuyé.

Le carnaval arrive qui apporte un peu de soulagement, ouvre une trêve. Stanislas entend qu'on s'amuse pendant ce carnaval. Si on se déguisait? La cour de Lunéville organise une mascarade. Tout le monde se costume pour le bal. Boufflers arbore un déshabillé de sultane. Émilie n'imagine pas moins de deux costumes, l'un, troublant, de nymphe vêtue de feuillages, l'autre d'homme, un Turc. Et Voltaire adresse au Turc ce quatrain :

Sous cette barbe qui vous cache,
Beau Turc vous me rendez jaloux.
Si vous ôtiez votre moustache
Roxane le serait de vous.

Oh Newton! Elle avait mis des moustaches! Quant à Voltaire, il s'était déguisé en sauvage. La statue de Pigalle, que l'on voit à la bibliothèque de l'Institut, et qui représente Voltaire nu, ne serait alors qu'un document?...

Il était temps que ça finît. Le mercredi des cendres y pourvut. A la fin d'avril, Stanislas déclara qu'il partait. Il devait rendre visite à sa fille, à Versailles. L'heure de la dispersion avait sonné. Voltaire doit aller à Paris pour ses affaires. Émilie l'attendra à Cirey. Mais Saint-Lambert dit qu'il va rentrer à Nancy où son régiment tient garnison. Aussitôt Émilie déclare qu'elle a besoin d'aller à Nancy. Sans surveillance, sans importuns, avec Saint-Lambert elle passera quelques jours seule. Elle prétexte des achats, la recherche d'un avocat. Boufflers, toujours bonne fille, la seconde : elle persuade Voltaire de rester à Lunéville pendant le voyage de Nancy. Elle le cajole, le distrait, l'aguiche sans chercher à l'émouvoir à cause d'Adhémar, coquette enfin avec habileté et mesure pour une fois. Voltaire, loin de tout soupçon, se laisse faire, amusé. Il

reste à Lunéville tandis qu'Émilie passe quelques jours à Nancy. Puis, le premier mai, il reçoit une lettre d'Émilie qui annonce son arrivée à Cirey. Et Boufflers congédie Voltaire qui s'en va plein de sérénité.

Mais demain, le terrible et incertain demain? Stanislas pensait à tout. Il invita, trop heureux de voir un si illustre couple se plaire chez lui, Voltaire et Émilie à venir le retrouver, en juin, à son château de Commercy. Le rendez-vous est arrêté. Tous à Commercy, dans un mois! comme à la fin du premier acte d'un vaudeville, tous, le roi, Voltaire, Émilie, Boufflers et Saint-Lambert que Boufflers feint d'aimer, toujours officiellement le préféré, afin de protéger le mystère d'Émilie et celui d'Adhémar.

Le séjour à Lunéville, si riche en incidents aussi comiques que pitoyables, avait duré deux mois. Neuf ou dix semaines auront suffi pour bouleverser les plus belles destinées. Seize mois encore, et tout sera fini de l'amour dévastateur et même de la vie. L'ouragan aura passé ne laissant derrière lui que des débris et des cendres. Terrible leçon dont personne ne se souviendra : a-t-on jamais connu quelqu'un qui ait profité d'une leçon?

CHAPITRE VII

SAINT-LAMBERT
(1748-1749)

PARIS || COMMERCY || VOLTAIRE ÉDIFIÉ || LUNÉVILLE || CIREY || PARIS || LUNÉVILLE || PLOMBIÈRES || COMMERCY || PARIS || RETOUR A LUNÉVILLE || LA MORT SUBITE

Les événements vont se précipiter. Il faut serrer de près, suivre pour ainsi dire au jour le jour et sans flâner en route.

A peine Mme du Châtelet est-elle arrivée à Cirey qu'elle appelle Saint-Lambert : « Le temps que j'ai passé avec vous à Nancy a augmenté mon amour à un point dont je suis étonnée moi-même.... Vous connaissez les goûts vifs, mais vous ne connaissez pas encore l'amour.... J'ai peur d'avoir tort de vous trop aimer. » Et ceci d'une ironie mélancolique et charmante : « J'attends votre première lettre, et j'ai bien peur de l'attendre encore après l'avoir reçue. »

Elle ne nourrissait aucune illusion. Son seul espoir de retenir celui qu'elle aime réside dans la violence de sa propre passion. Tant qu'il la verra aussi éperdue, il n'osera, tout de même honnête homme et ennemi des éclats, la quitter brutalement. Et elle aboutit, pour se faire aimer, à renier Voltaire : « Je vous jure que depuis quinze ans je n'ai eu qu'un goût... vous êtes le seul qui m'ait fait sentir que mon cœur était encore capable d'aimer. »

Saint-Lambert, enfin seul, a soupiré, puis il s'est demandé

encore une fois jusqu'où une telle frénésie le conduirait. Il faut lui rendre la justice qu'il prévoyait une fin catastrophique, si ce n'est exactement celle qui arriva. Son tempérament n'était pas fait pour les drames, et si avantageuse à bien des points de vue, sauf l'essentiel peut-être, que fût cette maîtresse, elle se montrait par trop orageuse pour lui. Saint-Lambert aimait les amours légères et modérées, non pas les amours furibondes et exigeantes. Il devait, se disait-il, être déjà la fable de Lunéville et même de Nancy, si Voltaire ne savait rien, selon la normale. Mais bientôt Voltaire saurait et alors qu'arriverait-il? Saint-Lambert dans cette extrémité s'arme de courage — et demande au prince de Beauvau, le chef de son régiment, de le suivre dans un voyage en Angleterre et en Toscane, et il envoie la nouvelle à Cirey : « Service commandé, » dit-il.

Émilie ne s'y laisse pas prendre, et elle répond tranquillement : « Je vous défends de quitter Nancy. C'est un sacrifice que j'exige de vous et que vous me devez. » Cela dit fermement, elle extravague aussitôt. Elle est reprise de son invétérée jalousie. De qui est-elle jalouse? De Boufflers. Elle voit Saint-Lambert auprès de son ancienne maîtresse pendant son absence, elle pousse des cris déchirants, elle veut courir, elle veut mourir, la pire folie. Saint-Lambert perçoit la nécessité de calmer une telle effervescence, il part pour Cirey où il reste vingt-quatre heures. Quelques jours plus tard, le 15 mai, Voltaire et son amie arrivaient à Paris. Ils y séjourneront jusqu'au 28 juin.

Bien entendu, les lettres courent la poste de plus belle. Sauf la jalousie de Boufflers qui, elle aussi, est venue à Paris, tout s'y retrouve. Émilie se dit profondément reconnaissante que son amant ait renoncé au voyage de Toscane. Et pour la seconde fois le coq chanta : « Je ne connaîtrai le bonheur que lorsque je serai réunie à vous pour jamais. » A quoi bon ce reniement, puisqu'elle sait bien qu'elle ne quittera jamais Voltaire? Aussi, dans le même temps, songe-t-elle à persuader celui-ci que les talents de Saint-Lambert réclament le théâtre de Paris où l'on pourrait l'appeler. Mais Boufflers doit regagner Lunéville. Les

transes reparaissent, et cette phrase si comique est fertile en rêveries : « Pourquoi ne m'aimez-vous jamais autant à Lunéville qu'à Nancy? » Avec tout cela beaucoup de clairvoyance lorsqu'elle dit que, plus elle l'aime, moins il l'aime, et qu'ils font ainsi que les seaux du puits, dont l'un remonte quand l'autre descend. C'est que Saint-Lambert a toujours peur. Si l'amour est sous cendres, il se rassure, s'il s'enflamme, il souffle dessus. Parce qu'il a écrit : « Ma chère maîtresse, » elle exulte; c'est inquiétant. Il renonce définitivement au voyage de Toscane, elle délire; c'est alarmant. Elle le consulte, pour comble, sur des affaires qui ne l'intéressent pas du tout. Elle a porté longtemps une montre dont le boîtier contenait la miniature de Voltaire. Elle est en train d'en faire préparer une autre avec le portrait de Saint-Lambert. Mais comment celui-ci désire-t-il cette montre? Pareille à celle de Voltaire ou différente? On n'avait pas encore songé en ce temps-là aux montres carrées, et c'est dommage. Saint-Lambert était digne qu'on les inventât pour qu'il en inaugurât le port.

Mais Saint-Lambert se moque désespérément de tout, il déclare qu'il se contentera de la montre de Voltaire : il ne réclame même pas celle de Richelieu, encore moins de Guébriant. Puis ce sont les petits cadeaux dont certains sont indiscrets, comme l'envoi d'une eau pour faire pousser les cheveux. Nicolas deviendrait-il chauve? Il est de bien mauvais goût de s'apercevoir de ces choses-là. Émilie sent pourtant le délicat de ses générosités, et elle écrit ces mots qu'il faut être bien amoureuse pour pouvoir tracer sans être pris, comme on l'est à les lire, d'un rire inextinguible : « Mais si un cadeau vous choque, envoyez-moi de l'huile de lampe : c'est le même prix. »

La pauvre femme n'évite pas un impair, même pas de zèle intempestif. Elle a entendu dire que Bernis préparait un poème sur les saisons. Et Saint-Lambert qui écrit les siennes! Vite, appelons Bernis! Et elle l'appelle. Et il vient, et il révèle, ce dont vraiment on ne pouvait se douter, que son poème est en quatre chants, tout comme celui de Saint-Lambert. Eût-elle voulu qu'il supprimât une saison ou en ajoutât deux? Saint-Lambert prend, et très sérieu-

sement, fort mal la démarche, et il répond avec ménagement et douceur, mais clairement : « Mêlez-vous de ce qui vous regarde. » Il croit cependant devoir apprendre une nouvelle qu'il suppose agréable : il s'est disputé avec Boufflers. Mais Émilie en est aussitôt bouleversée. Pourquoi? Parce que quand on s'est bien disputé on se raccommode. Il n'y a rien à faire avec elle, si l'on aime sa tranquillité.

Cette dispute a donné une idée à Saint-Lambert qui cherche toujours un moyen de rompre sa trop dévorante et bousculée liaison. S'il brouillait les deux amies? Les nécessités de sa carrière à Lunéville lui imposeraient de passer au clan Boufflers, Émilie elle-même en conviendrait. Il tombe mal, car Émilie a besoin de Boufflers en ce moment pour le commandement en Lorraine que postule M. du Châtelet. Il faut qu'elle obtienne ce commandement, car, si elle ne l'obtenait pas, il n'y aurait plus qu'à se retirer à Cirey, sans retour possible en Lorraine, et comment alors verrait-elle Saint-Lambert? Aussi ne dort-elle plus, ne mange-t-elle plus, ne va-t-elle plus dans le monde, ne peut-elle plus travailler; la fièvre la dévore. Ses lettres ne sont qu'un gémissement continu. Il répond, fatigué, et laisse entendre qu'il en a assez. Alors, simplement, doucement maintenant, elle pleure.

Et pendant ce temps Voltaire écrit à Argental qu'il va se rendre à Commercy parce que Mme du Châtelet doit y intriguer pour le commandement en Lorraine de son mari : il n'était pas très fier d'avoir promis cette visite, mais ne fallait-il pas suivre Émilie? Il n'allait pas tarder à savoir jusqu'où elle le menait.

Ils quittèrent Paris le 29 juin. Le 1er juillet, ils étaient rendus à Commercy. Saint-Lambert, coquet, n'arriva que le lendemain. Comment se rejoindre? La difficulté n'était pas de Voltaire logé au second étage du corps central, côté jardin, tandis qu'à Émilie avait été assigné un appartement au rez-de-chaussée de l'aile gauche, côté cour; elle l'était de Saint-Lambert qui n'avait pas trouvé place au château : on l'avait envoyé chez le curé. Devrait-il sauter le mur tous

les soirs? Il n'eut qu'à se souvenir pour tout arranger. Du temps que Boufflers l'aimait, il logeait aussi chez le curé dont le presbytère attenait à l'orangerie et ouvrait une porte sur les jardins. Si le jeune officier préféré voyait de la lumière aux fenêtres de Boufflers, c'est que le roi prolongeait sa visite; Saint-Lambert tenait compagnie au curé. Si aucune lumière ne brillait, il traversait l'orangerie attenante et à l'autre bout de laquelle se trouvait l'appartement de la favorite. Il n'y avait qu'à accomplir le même voyage inversement. Émilie se rendrait chez son amie Boufflers, sous couleur de visite, et de là, par l'orangerie, passerait chez le curé. Il ne restait qu'à obtenir l'assentiment du curé qui n'eut pas l'insolence ni le mauvais goût de refuser. Tout ainsi réglé, la vie de Commercy prend l'allure de la vie de Lunéville, et le vieux château du cardinal de Vaudémont en entend de plus vives encore.

Il subsiste toujours intact extérieurement, si, selon la fatalité, la troupe à qui il servait de caserne jusqu'en 1918 en a complètement ravagé et rendu méconnaissable l'intérieur. Et c'est pitié que d'en parcourir les êtres dénudés, pantelants et couverts de chaux. En vain y chercherait-on une trace quelconque de ses hôtes d'autrefois. Il n'y a plus rien derrière ces portes branlantes ou pourries, sous ces plafonds bas, entre ces cloisons défoncées, rien pas même l'escalier, celui qui subsiste devant être les restes de l'escalier de service. Les jardins et le parc n'existent plus. D'un côté, la ville s'est développée sur leur emplacement, de l'autre le chemin de fer passant au ras des douves a achevé le morcellement. Seul le bâtiment reste debout, toujours fier autour de sa cour qu'il enveloppe de ses ailes prolongées par des arcades que couronnent des balustres piqués de pots à feu. Au fond le corps central étend ses quinze fenêtres sur deux étages; le centre, légèrement proéminent et à dôme rectangulaire derrière un fronton, présente un portique de quatre colonnes dont les chapiteaux n'ont jamais été terminés. Sur l'autre façade même disposition dans les membres, mais qui sont ici exhaussés : ils reposent sur une base, formant terrasse, conservée d'un vieux château fort.

Que reste-t-il du château où le cardinal de Retz passa ses dernières années et écrivit ses illustres mémoires? Guère plus que du château féodal que Retz avait transformé. Il datait du IXe siècle, seigneurie relevant des évêques de Metz. Retz l'hérita de sa mère et de son cousin La Rochepot en 1646. Il s'y réfugia lorsqu'il se dégoûta d'un monde qui avait suffisamment pâti de sa turbulence pour approuver cette retraite. C'est lui qui rasa, jusqu'à ses bases encore portantes, le château féodal. A sa mort, Commercy passa au cardinal de Vaudémont qui transforma, en 1708, l'œuvre de son prédécesseur au point de la rendre méconnaissable. Le plus pur style du XVIIe siècle monumental brille sur ces murs, et c'est encore lui qui le rend cher à nos jours, alors que les œuvres sorties de son génie décoratif sont arrivées si parcimonieusement jusqu'à nous. Avec Lunéville, Commercy est un des rares témoins dans nos provinces du grand style dont le Versailles de Louis XIV et le grand Trianon donnent l'idée sublime. Pour lui et peut-être pour le souvenir, tout de même, de Retz, Commercy, débarrassé des soldats qui l'auraient anéanti, devrait être restauré. Il en vaut la peine, et qui le voit abandonné, réduit à abriter dans deux salles minables, le reste s'émiettant, un cercle d'officiers, ne peut pas ne pas être révolté de l'insouciance qui continue à le sacrifier.

Les spectacles et les fêtes que Stanislas traînait partout avec lui reprirent enragés. Tout comme à Lunéville, ce ne sont que représentations, jeux et soupers chez Boufflers qui garde Émilie, le repas terminé, « pour causer un peu, » dit-elle, et qui, les autres partis, se hâte d'ouvrir à son amie la porte de l'orangerie : cette complicité d'amour la transporte de joie et la met en goût d'Adhémar qui attend. Émilie se prodigue tout comme Voltaire pour amuser ce bon roi. Elle n'a pas encore obtenu le commandement de son mari, elle veut plaire pour le gagner. Son zèle dramatique le lui procurera. Elle paraît sous les traits, dont on ne peut s'empêcher d'admirer la convenance singulièrement en ce moment-là, de *La femme qui a raison*, pièce nouvelle que Voltaire vient d'écrire pour la scène de

Commercy, et sous ceux non moins d'actualité de l'héroïne du *Double veuvage* qu'elle vient d'avoir, on l'a vu, l'aberration de souhaiter afin d'être unie à jamais à son finaud d'amant. Elle chante aussi et bien entendu. Mais cette fois, ce n'est pas *Issé*, sa tarte à la crème, mais le sémillant *Zélindor*. Mmes de Lenoncourt et de Lutzelbourg, MM. de Rohan-Chabot et Porquet lui donnent la réplique. Il n'est pas jusqu'à Pampan, ô miracle, qui ne soit secoué d'une fièvre d'activité, et qui, tout arrive, se décide à travailler à quelque chose enfin. Il aurait pu se justifier, il est vrai, en disant qu'il travaillait à ne rien faire.

Les jours que le spectacle doit chômer, Voltaire lit ses dernières œuvres. Il se prodigue aussi en madrigaux à Boufflers qu'il faut enjôler pour le commandement de M. du Châtelet, et l'on voit, piquante cascade, Émilie se démener pour son mari en faveur de qui elle arrache à son vieil ami des fadeurs destinées à l'ancienne maîtresse de son amant.

S'il fait beau, souvent, avant le souper, on se promène dans le parc, on va donner à manger aux cygnes, on monte en barque sur le grand canal, car là aussi il y a un grand canal : depuis Versailles tout château qui se respecte montre un grand canal. D'autres fois on goûte en forêt, on excursionne aux environs, et Voltaire reste le boute-en-train de la bande, prodigue de sa fantaisie et de son esprit pour séduire celle, Boufflers, qui se fait complice de sa dérision. Émilie, sous le succès dramatique et la joie de posséder tout le jour Saint-Lambert, Émilie exulte et s'exalte de plus en plus, et son triomphe ne connaît plus de bornes, le 25 juillet, au moment qu'une éclipse de soleil tient tous les yeux levés. Tandis qu'on regarde, elle discourt, expliquant à toute la cour, éberluée de tant de savoir, le phénomène contemplé par cent yeux tout noirs : seuls ceux de Saint-Lambert irradient en dépit des verres.

Comment at-t-elle pu ne pas croire en Dieu! Tant de bonheur n'est pas concevable sans une volonté céleste qui le permet! Divins anges Argental venez voir ma félicité, vous les assesseurs de la divinité! Les Argental goûtent médiocrement les plaisirs de Commercy, ils flairent

peut-être une louche affaire, au ton monté des lettres de Mme du Châtelet. Ils avaient été invités pour août à Cirey. Voilà qu'on prétend les attirer à Commercy. Ils restent prudemment chez eux. Car Mme du Châtelet ne veut plus entendre parler de Cirey, elle préfère Nancy, Lunéville et surtout Commercy avec son orangerie et son presbytère complice. Étourdie de plaisir, elle défie tous les accidents de l'atteindre, rien ne peut arriver qui la frappe. Et ce qui devait se produire ne manqua pas.

La nuit et le presbytère sont longs à attendre. Émilie veut son Saint-Lambert le jour aussi, sans répit, tout le temps. La promenade terminée, un soir, avant de souper, elle rentre chez elle, dans son rez-de-chaussée de la cour, Saint-Lambert la suit. Voltaire est remonté chez lui. Sans rien dire. Se doutait-il? On ne le saura jamais, mais c'est possible. Il a des yeux aigus, et Émilie est trop heureuse pour qu'il ne voie pas; la nature humaine n'a pas de secrets pour lui qui en attend le pire comme le meilleur. Il se dit peut-être, pour s'abuser lui-même : laissons passer cette lubie pour ce garçon, ce n'est qu'un jeu innocent, elle a trop de sens et de jugement.... Parfois, il avertit doucement, par exemple par ce quatrain qu'il improvise, au cours d'une promenade, lorsqu'il voit Saint-Lambert cueillir des roses qu'il offre à Émilie :

Saint-Lambert ce n'est que pour toi
Que ces belles fleurs sont écloses.
C'est ta main qui cueille les roses,
Et les épines sont pour moi.

Émilie ne veut rien entendre. Ce soir-là, Saint-Lambert est donc près d'elle, sur le canapé de la chambre. L'heure du souper approche, Voltaire descend de sa retraite, passe chez Émilie, ouvre la porte, et ce qu'il voit ne permet ni erreur d'une part, ni négation de l'autre. Ses paroles mêmes n'ont pas été conservées, mais seulement qu'il reprocha à Saint-Lambert — il l'épargne, elle — sa trahison véhémentement. Saint-Lambert crâne et déclare qu'il attend les témoins. A cette impudence, Voltaire hausse

les épaules et sort. Il va droit à Longchamp qui était du voyage, Voltaire ayant toujours besoin d'un secrétaire sous la main : « Trouvez-moi, dit-il, une chaise de poste pour Paris, à l'instant. »

Et il fait avertir, que, souffrant, il ne descendra pas souper, Longchamp connaissait bien son maître d'une faiblesse où la magnanimité avait sa part. Au lieu d'aller à la recherche de la chaise, il court prévenir Mme la marquise qui ne perd pas la tête pour si peu de chose. Elle rappelle à Longchamp la scène de l'année précédente, rue Traversière, lorsqu'elle était enfermée avec Clairault. M. de Voltaire s'est abusé lui-même, dit-elle; il a pris feu parce que M. de Saint-Lambert était chez elle; avant deux heures il déplorera son aberration. A tout prix, que Longchamp ne parte pas, ce serait un éclat, autant qu'injuste, irréparable : « N'allez pas, surtout, chercher cette chaise! Je l'apaiserai. »

Elle le connaissait bien. Longchamp, descendu en ville, fait semblant de chercher une chaise et revient dire à Voltaire qu'il n'a rien trouvé :

« Prenez cet argent, répond Voltaire tendant sa bourse; au petit jour partez à cheval pour Nancy et ramenez-moi une voiture, quelle qu'elle soit. »

Avant de partir, Longchamp passe encore chez Mme la marquise et lui annonce les dispositions toujours semblables de Voltaire :

« C'est bien, j'y vais! »

Il est deux heures du matin. Voltaire est couché. Longchamp commence à l'accommoder pour la nuit. On frappe à la porte. Longchamp va ouvrir. C'est Émilie. Longchamp l'annonce à son maître. Elle entre derrière lui. Tandis qu'elle se tient là, assise familièrement et effrontément sur le pied du lit, regardant Voltaire qui la regarde — ah! ces regards! qu'ils devaient être éloquents de cet homme faible et révolté, déjà comprenant si non apaisé! — Longchamp allume deux bougies et se retire.

Le cabinet où couchait Longchamp se trouvait de l'autre côté d'une mince cloison. Ce valet a-t-il entendu? « En partie, » dit-il, mais, prudent, il ajoute qu'il a reçu depuis les confidences de Mlle du Thil, l'amie la plus intime

de Mme du Châtelet. Et il reconstitue. S'il avait entendu intégralement aurait-il compris? Il prétend que tant qu'il était dans la chambre, Mme la marquise a parlé en anglais, donnant à Voltaire du petit nom dont elle l'appelait ordinairement, et qui n'a pas, hélas! été conservé; une fois Longchamp rentré dans son cabinet, elle aurait repris le français. Tout cela sue l'invention. Longchamp n'a rien entendu, et les confidences de Mlle du Thil à ce domestique sont peu vraisemblables, en admettant même que Mme du Châtelet en ait faites à son amie. Émilie a-t-elle payé d'audace comme la femme de Boubouroche? ainsi que le prétend Longchamp. A-t-elle dit en résumé : « Est-ce que je sais, moi, ce qu'il faisait sur ce canapé, » ou bien : « C'est un secret de famille? »

Il faut cependant accepter la version de Longchamp, dans son sens du moins, sinon dans sa littéralité, il faut l'accepter parce que la suite des événements n'en permet pas une autre. Émilie commence par nier, on peut toujours essayer, et Voltaire ne demande peut-être qu'à n'en pas croire ses yeux, comme Boubouroche. Elle n'ignore pas qu'on peut tout attendre de la lâcheté d'un homme qui aime. Mais il se révolte au contraire :

« Comment pourrais-je vous croire après ce que j'ai vu! J'ai épuisé ma santé, ma fortune (certainement il n'a pas parlé de sa fortune, si vrai que ce fût, Cirey en témoigne : ce mauvais goût lui était étranger). J'ai tout sacrifié pour vous, et vous me trompez!

— Je vous aime toujours, aurait répondu Émilie. Mais depuis longtemps vous vous plaignez que vous êtes malade, que les forces vous abandonnent, que vous n'en pouvez plus. Je ne veux pas votre mort; personne ne prend plus de part que moi à votre santé. De votre côté, vous avez toujours montré beaucoup d'intérêt pour la mienne vous avez connu et approuvé le régime qui lui convient, vous l'avez même favorisé et partagé aussi longtemps qu'il a été en vous de le faire. Puisque vous convenez que vous ne pourriez continuer à en prendre soin qu'à votre grand dommage, devez-vous être fâché que ce soit un de vos amis qui vous supplée? »

Ce petit discours est ridicule, inconvenant et stupide par ses périphrases et dans ses cruelles allusions. Il n'a certainement pas été ainsi prononcé. Pour le fond, qui jurerait de son invraisemblance? Il porta sur la lassitude mutuelle, sur les derniers mois où les amants se fuyaient tout en se rendant compte qu'ils ne pouvaient se séparer, glissa sur la fatalité des nécessités physiologiques, et insista sur l'enviable existence qu'ils pourraient encore mener, débarrassés de rapports avilissants lorsqu'il n'y a plus d'amour, une vie tout intellectuelle de deux âmes bien appareillées, une vie dont il n'y aurait plus que la part épurée, Voltaire planant au-dessus des infirmités humaines que son esprit domine d'assez haut pour en excuser les faiblesses inévitables. Allait-il tout gâcher pour un point d'honneur dont la petitesse devait le remplir de honte?... A quoi bon chercher! Le fait est brutal et sans négation possible. Quoi qu'elle ait dit, Voltaire se tut et essaya de s'endormir.

Ce que fut ce sommeil? On ne sait rien non plus de ce qui l'agita. Un peu de lâcheté devant une vie à refaire, alors qu'on pouvait si bien, comme l'a dit une femme célèbre de nos jours, « s'arranger, » une miséricorde infinie envers l'impérieuse misère physiologique, l'impossibilité de délier des liens formés de tant de dévouement et d'amitié, et pourquoi! La glose serait infinie. Le résultat seul est connu. Voltaire se résigna, accepta.

Toute la journée du lendemain il resta chez lui. Personne n'a rapporté les réflexions et cancans de la cour, les rires qui devaient retentir dans tout le château, Stanislas contrarié, Boufflers amusée et combinante, Émilie cherchant à apaiser et à retenir Saint-Lambert qui se laisse fléchir, condescend à ne pas se souvenir qu'il a été offensé : il est complet. Bien mieux, pour prouver la grandeur de son âme, il propose de faire des excuses, généreuse et magnanime concession de jeune homme bien élevé. Le soir venu, il va frapper à la porte de Voltaire. Longchamp ouvre et annonce :

« Qu'il entre, » dit Voltaire.

Saint-Lambert s'avance d'un air respectueux, fier et

contrit, il s'y connaissait en fausse bonhomie, et dit regretter la vivacité de ses paroles. Il eut du moins la pudeur de ne pas regretter le reste. Voltaire, chez qui le premier mouvement est toujours de colère, le second d'abandon et de soumission, Voltaire lui prend les mains et lui dit :

« Mon enfant, j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît, jouissez de ces instants trop courts : un vieillard, un malade comme je suis n'est plus fait pour les plaisirs. »

Est-ce sublime, est-ce révoltant, est-ce imbécile? C'est tout cela à la fois, immoral dans tous les cas. Voltaire avait pardonné déjà, dans sa jeunesse, à Mlle de Livri. Et les yeux fermés sur Clairault? Cela répond aussi à la manie moribonde de cet homme de fer. Et cela signifie enfin le « qu'est-ce que ça fait! » final d'une célèbre comédie moderne. Toute conjecture serait aussi plausible; en ces matières la triste nature humaine est capable de bien autres abdications encore qu'il faut laisser aux consciences que l'on s'épuiserait en vain à vouloir pénétrer. Si loin qu'on y descende on n'arrive jamais à en trouver le pitoyable fond : « Le cœur humain est un marais infect; il faut aller vite ou l'on enfonce, » a dit Chamfort.

Le lendemain Voltaire descendit souper chez Boufflers, souper à quatre, et Longchamp de conclure : « M. de Voltaire resta l'ami de Mme du Châtelet, s'il n'en fut plus l'amant. On eut soin seulement qu'il y eût toujours un laquais dans les antichambres et que les portes fussent toujours fermées. » Sottise encore de Longchamp, certainement, qui n'a visiblement rien compris et veut se donner des airs, comme on dit, devant la postérité. Le fait est brutal : Voltaire pardonna; du moins ne partagea-t-il plus, se résignant à vivre auprès de celle qui lui avait gravement manqué, mais de l'intelligence de qui il était incapable de rester privé. Qu'il ait souffert, pas de doute. Le 29 juillet, en effet, il écrit à Argental, et ce cri lui échappe : « Me voici dans un beau palais, avec la plus grande liberté (et pourtant chez un roi), avec toutes mes paperasses d'historiographe, avec Mme du Châtelet, et

avec tout cela je suis un des plus malheureux êtres pensants qui vivent dans la nature. » Il souffre et il veut oublier parce qu'il n'ignore rien de la misérable condition de l'homme, et peut-être, pour en finir, se reproche-t-il son délaissement d'Émilie qu'il excuse, pitoyable, une dernière fois.

Peu de temps après, toute la bande joyeuse de ce roi en perpétuelle bamboche regagna Lunéville. Émilie n'a plus à se cacher, à combiner des alibis, simplement à sauvegarder quelques apparences, à ne pas rendre la tolérance trop difficile. Mais les dieux lui sont favorables. On n'est pas à Lunéville depuis quinze jours que Voltaire déclare qu'il va se rendre à Paris où *Sémiramis* réclame ses soins. Il veut, sans doute, mettre un peu d'espace entre elle et lui, pour s'apaiser mieux. D'ailleurs, Stanislas doit rendre visite à sa fille, à Versailles. Voltaire fera route avec lui. Pendant ce temps, Boufflers passera à travers son joli corps les eaux de Plombières, et Mme du Châtelet lui en tendra les verres. Et Saint-Lambert? Émilie a trouvé une combinaison. S'il accompagnait Voltaire à Paris? Malheureusement Voltaire trouve la sollicitude de son amie un peu indiscrète, au-dessus de ses forces aussi, et Saint-Lambert pour sa part, qui ne tenait guère à ce tête-à-tête, déclare qu'il préfère rester à Nancy.

Bien entendu, en faisant cette proposition de donner Saint-Lambert à Voltaire, Émilie laissait entendre un méritoire sacrifice. En réalité elle prenait ses sûretés. Elle aurait voulu emmener Saint-Lambert, mais, Adhémar étant du voyage, Saint-Lambert se refuse à contempler tous les jours les transports de Boufflers : son goût pour Boufflers n'est pas éteint, le spectacle serait insupportable. Et Émilie, ne pouvant emmener Nicolas, le donnait simplement à surveiller à Voltaire. L'idée était pratique si ce n'est décente.

Tout se tasse tant bien que mal, et chacun part de son côté. Les deux amies Boufflers et Châtelet se baignèrent du 26 août au 10 septembre dans des conditions matérielles qu'Émilie devait connaître d'avance par le récit des

baigneurs, et qui contribuèrent, peut-être aussi, à lui faire prendre son parti de ne pas emmener Saint-Lambert. On est confondu, en effet, d'apprendre comment on était logé dans une ville d'eaux à la mode, au XVIIIe siècle. Mme du Châtelet occupait un lit séparé par une simple tapisserie d'un autre lit où couchait un fermier général; quelque bas que l'on parlât, on entendait tout ce qui était dit, et il était impossible de recevoir une visite sans que « tout le monde le sût et vous vît dans le fond de votre chambre. » Qu'aurait fait là Saint-Lambert? Et les prix! Le XXe siècle peut les invoquer à sa décharge. Ces dames prenaient, en outre, leurs repas chez la princesse de la Roche-sur-Yon. A quel titre Saint-Lambert l'aurait-il pu faire?

Émilie se hâte de s'excuser là-dessus, et, puisqu'il ne risque plus rien, Saint-Lambert se plaint qu'on ne l'ait pas emmené. Elle en perd aussitôt la tête, une fois de plus elle remercie Amour; elle ajoute enfin : « J'ai trouvé le trésor pour lequel l'Évangile dit qu'il faut tout abandonner. » Et le coq chanta pour la troisième fois.

Saint-Lambert peut être habitué à ces hyperboles, elles l'entraînent tout de même, à moins qu'il ne juge nécessaire de rendre la politesse, et il répond sur le même ton : « Ah! j'aime trop! Arrêtez-moi, je ferai un mauvais coup! » Alors elle divague complètement : « Désirez-vous que je vous aime avec toute la fureur, toute la folie, tout l'emportement dont je suis capable? » Le XIXe siècle pourra s'enorgueillir de George Sand et de Musset qui n'inventèrent pourtant rien de plus romantique ni de plus insensé.

Ces transports délirants ont leur cause. Un obstacle s'oppose brusquement à la réunion rapide des deux polichinelles, l'un dans le genre batteur-de-flanc, l'autre dans le genre poète tragique. On devait se retrouver à Saverne, mais ce coquin d'Adhémar est capricieux. Il ne veut pas aller à Saverne, na! Il faut bien rester à Plombières, où Saint-Lambert se charge de donner aussitôt à ses amies de l'occupation. Boufflers reçoit une lettre de lui qu'elle déchire sans l'avoir montrée à Émilie. Le lendemain, autre lettre à Boufflers, venue cette fois par le canal d'Émi-

lie qui est autorisée à prendre connaissance. Et elle lit qu'il aime la marquise de Boufflers « à la folie, » et qu'il espère qu'elle lui « permettra de l'aimer toujours. » Que Saint-Lambert écrive cela, et c'est peut-être vrai et même ce doit l'être, mais qu'il le fasse savoir à Émilie, comment l'expliquer autrement que par un mot créé depuis, si expressif : muflerie? Mais peut-être veut-il entretenir l'amour par la jalousie, et obtenir quelque faveur, un grade, une sinécure supplémentaire par l'influence de Mme du Châtelet? Celle-ci est encore capable d'un peu de fierté, si elle reste naïve. Elle appelle Saint-Lambert monstre de fausseté et de duplicité, et ajoute : « Vous lui faites croire (à Boufflers) apparemment que je ne suis qu'une consolation de ses légèretés, que vous l'adorez toujours, mais que vous cherchez à vous distraire.... Je vous aime encore beaucoup trop pour le personnage que vous me faites jouer, et je vous avertis que je veux qu'il cesse. » Il y a de la dignité dans cette fin; pourquoi, ainsi que cela lui arrive souvent, ne peut-elle retenir la phrase bouffonne? « Est-ce que j'écris sur ce ton-là à Paris? » En effet, Voltaire l'eût bien mérité.

Tout cela s'arrangera au retour qui est laborieux, car Boufflers ne veut plus partir du tout. Elle est si bien incognito à Plombières, avec Adhémar! Eh! restez, dit Émilie, moi je file. Adhémar, à cette prétention, se fâche et reproche à Émilie son ingratitude et son égoïsme, ce qui veut dire : vous constituez un alibi dont vous n'avez pas le droit de nous priver. Boufflers insiste sur cet aspect du problème, des aigreurs habilement déguisées, comme au cœur des fruits confits, sont décochées. Les choses tourneraient mal si Émilie ne jugeait prudent de céder. C'est qu'elle craint Boufflers qui peut toujours reprendre Saint-Lambert, ou le faire envoyer en quelque disgrâce. Elle plie donc, et, le 10 septembre, enfin, on regagne Lunéville. Voltaire arrive de son côté après avoir été malade en route, à Châlons où, une fois de plus, il a cru mourir.

Après tant de vacances si bien employées, un petit voyage à Commercy s'imposait. Moins d'un mois après le retour à Lunéville, on s'y rendait; Voltaire fait partie

maintenant du bagage royal, comme Adhémar, mais il est moins bien soigné. Quelle leçon à son snobisme! Le roi, serait-ce par égard? n'a pas invité Saint-Lambert. Amère cruauté envers la sensible Émilie qui ne peut supporter longtemps cet exil. Ennemie comme elle fut toujours des demi-mesures, et dût sa franchise friser la monstruosité, elle va droit au roi et lui demande un entretien particulier :

« Il vous est venue une idée pour votre mari? » dit le roi bonhomme ou narquois. Avec lui on ne sait jamais.

Il s'agit bien de son mari! Non, d'elle-même, de ses propres affaires. « Vous êtes bon pour moi, j'ai confiance en vous.

— Mais oui, mais oui, dit Stanislas. Parlez donc!

— Non pas en une minute. Fixez-moi une audience et ne le dites pas. »

Stanislas ne comprend rien à tous ces embarras, mais peut-il refuser? Rendez-vous est pris. Au fond elle étouffe. Elle n'a plus Boufflers qu'elle craint, il lui faut à tout prix un confident. La scène est charmante. Elle se passe après dîner, dans une allée retirée du parc. On marche lentement, yeux baissés. Elle parle :

« Sire, je vais vous confier... un grand secret. Il y a quelqu'un qui est amoureux de moi et qui est au désespoir de n'être point venu à Commercy. J'en suis si touchée que je ne puis me dispenser de vous demander de l'y faire venir.

— Je ne demande pas mieux, dit Stanislas toujours indulgent et protecteur des amours.

— Mais où le logerez-vous, Sire? »

Alors Stanislas eut un mot d'une candide malice supérieure :

« Comme la dernière fois, chez le curé. »

Il savait tout. Et pour se faire pardonner de savoir et de railler, car c'était un très brave homme, il annonce à Émilie qu'il crée pour son mari la charge de grand maréchal des logis aux appointements de deux mille écus, moitié pour lui et moitié pour elle. Émilie pouvait se rassurer sur les logements de Saint-Lambert puisque son mari en devenait chargé.

Entre temps, Saint-Lambert met l'aventure en littérature. Il écrit un conte, *Les deux amis*, où l'on voit deux jeunes Iroquois aimer la même jeune fille, l'épouser tous deux et être, tous les trois, parfaitement heureux. « Tous trois, après avoir passé leur jeunesse dans les plaisirs et les agitations de l'amour, jouirent de la paix et des douceurs de l'amitié. L'heureuse Erimée fut toujours vigilante, douce, laborieuse et attentive, et le modèle de la fidélité conjugale. » C'était tout un programme auquel, finalement, Voltaire semblait devoir souscrire. Mais peut-être fait-il le dégagé, veut-il donner le change, démentir les potins qui doivent déjà courir Paris, car il écrit à Hénault :

Je coule ici des heureux jours
Dans la plus tranquille des cours,
Sans intrigue et sans jalousie
Auprès d'un roi sans courtisans,
Près de Boufflers et d'Émilie.
Je les vois et je les entends,
Il faut bien que je fasse envie.

Et maître alors de son cœur apaisé comme de sa plume, il écrit sa belle lettre à Saint-Lambert, restée célèbre, et qui commence ainsi :

Tandis qu'au-dessus de la terre,
Des aquilons et du tonnerre,
La belle amante de Newton
Dans les routes de la lumière
Conduit le char de Phaéton
Sans verser dans cette carrière,
Nous attendons paisiblement
Près de l'onde castalienne
Que notre héroïne revienne
De son voyage au firmament,
Et nous assemblons pour lui plaire,
Dans ces vallons et dans ces bois,
Les fleurs dont Horace autrefois
Faisait des bouquets à Glycère.

Puis la suite mélancolique :

> Le temps dont je subis la loi
> Sur ma lyre a glacé mes doigts
> Et des organes de ma voix
> Fait trembler la sourde cadence.

Et la fin résignée :

> Porte-lui vite à sa toilette
> Ces fleurs qui naissent sous tes pas,
> Et chante-lui sur ta musette

(admirons les distances! Il tient une lyre, Saint-Lambert une musette)

> Ces beaux airs que l'amour répète
> Et que Newton ne connut pas!

Si l'on a été, jusqu'ici, tenté de sourire de Voltaire en cette aventure, désormais on ne le pourra plus faire : c'est le privilège du génie de purifier tout ce qu'il touche.

Après quinze jours de Commercy on rentra à Lunéville, désormais domicile d'Émilie et de Voltaire. Le théâtre reprend. Émilie s'y donne avec tous les emportements que l'amour déchaîne. Elle est inquiète pourtant, comment pourrait-elle ne pas l'être?

Bien certainement Boufflers lui est hostile, fatiguée d'Adhémar; Boufflers est jalouse, elle veut reconquérir le tendre Nicolas. Un si bel homme, si séduisant! Qui ne l'aimerait? Émilie fait la dégoûtée de la tendre amie avec laquelle « elle ne pourrait pas vivre.... Ses humeurs ont lassé mon amitié. » Le roi va certainement se désintéresser d'Émilie, influencé par cette peste de Boufflers; toutes les catastrophes sont possibles. Et la voilà qui imagine, dans son coin, tout ce que Menou avait combiné : prendre la place de Boufflers pour être maîtresse de la cour — et de la

destinée de Saint-Lambert. Voltaire est obligé de la rappeler à la raison.

Et pourtant Voltaire commençait à être lui-même en but aux tracasseries. Menou a ramassé les morceaux de son plan, les a ressoudés les uns aux autres, et il dépose le long du chemin de Voltaire les petits pavés de la malveillance. Aliot, l'intendant, le prive de feu et de chandelle. On l'accuse gravement de faire jaunir les feuilles des arbres au pied desquels il s'assied. Mme Aliot le prie de quitter le salon, lors d'un orage, parce que, dit-elle, sa présence attire le tonnerre. Stanislas est obligé de le défendre. Où sont les beaux jours d'arrivée, au dernier printemps? Il y a de cela huit mois, et la couronne du poète est flétrie. Émilie ne dissimule plus, Voltaire est la fable de la cour. On est sévère pour son indulgence, une indulgence dont on a si peu besoin à Lunéville où tout se passe si correctement et même vertueusement. Émilie s'aigrit de ces viletés, et Saint-Lambert bénéficie de ces rancœurs, il en est éclaboussé. « Je puis tout supporter hors la façon indigne dont vous me traitez, » lui écrit-elle. Ne lui avait-elle pas donné rendez-vous à une heure? Il est venu à quatre. Et, en partant, il a bougonné. Quelle catastrophe! Elle ne pense pas qu'il peut être fatigué de ces scènes perpétuelles. Mais comment s'y prendrait-elle pour n'en pas faire? Elle a la scène *in cute*, dans la peau.

Du haut de son balcon, Stanislas semble ne rien voir, et son petit œil aussi perçant et malicieux qu'indulgent voit tout : chacun s'énerve, se surexcite, tout ça finira mal. Allons! mes petits enfants, il faut se séparer un moment! Voici l'Avent, il faut remplir ses devoirs religieux. Il frappe dans ses mains et disperse le bataillon cythéréen. Chacun ira se promener de son côté, juste le temps de regretter la douce vie et d'en faire renaître le désir. Le 20 décembre, Voltaire et Émilie partaient pour Cirey d'où ils devaient se rendre à Paris.

Le serment fut échangé de s'écrire tous les jours, entre le beau capitaine et la dame fatale.

En passant à Châlons, chez l'évêque où ils sont descen-

dus, un incident est à noter significatif des passions toujours actives chez la femme désorbitée. Les chevaux sont commandés pour neuf heures et demie. Après le déjeuner qui a eu lieu à huit heures, que faire en attendant le départ? Une partie de cavagnole, dit Émilie. On s'installe. A neuf heures et demie, Émilie qui gagnait déclare : « Nous ne partirons qu'à deux heures. » Mais à deux heures elle perdait. D'ailleurs il pleut, et les postillons grognent. On reste à jouer. Ce n'est qu'à huit heures du soir que Mme du Châtelet se décide à reprendre la route. Elle aimait le jeu, mais surtout elle voulait s'étourdir. Voltaire s'en aperçoit et ne dit rien.

Le 24 décembre, dans la nuit, ils arrivèrent à Cirey. Que de changements! Si Voltaire avait jamais possédé le cynisme et le mauvais goût de Jean-Jacques, quelles confessions il aurait laissées! Ce qui va se passer leur eût prêté une éloquence sans seconde.

Dès les premiers jours de janvier, les affaires qu'on était venu traiter à Cirey sont terminées. On va gagner Paris. Mais Émilie se dit souffrante, elle est triste, languissante. Pourtant le courrier est régulier et copieux. Voltaire s'inquiète. Il flaire quelque chose. Il interroge, et l'aveu éclate :

« Je crains d'être enceinte.

— Allons donc! »

Il n'ose pas dire : à votre âge! C'est possible, après tout. Et, tout de suite, il compatit, moitié admettant, moitié rassurant. Il eut même un mot charmant, paraît-il :

« Nous mettrons cet enfant dans vos œuvres mêlées. »

Mais les bons mots, s'ils soulagent, ne remédient pas. Il faut prendre un parti. Et toujours apitoyé autant que logique et prudent, Voltaire propose d'appeler Saint-Lambert pour délibérer. Si la grossesse est fausse, restera la consolation. Bien entendu Émilie goûte fort la suggestion. Saint-Lambert est appelé aussitôt. On sait tout cela par Longchamp qui n'ose pas toutefois rapporter la consultation. Voltaire, qui était bavard, a dû lui faire des confidences, mais pas celle-là. Longchamp ne connut que le

résultat du colloque des trois complices. Deux solutions se présentaient. Ou bien partir pour l'étranger et y faire des couches clandestines. Moyen chanceux et illusoire : trop de monde devrait être dans la bouteille, bientôt fêlée. Il y aurait des fuites, et Mme du Châtelet serait perdue, son mari ne pouvant accepter cette paternité. Ce serait, après tant d'années, une réédition de l'affaire de Michelle Ferrand dont l'issue, trop connue d'Émilie, n'était pas pour l'encourager. Restait l'autre moyen : rendre à M. du Châtelet tout désaveu impossible. On s'y arrêta.

Si cuirassé qu'on soit et autant qu'on connaisse les hommes capables de tout, certaines conjonctures font néanmoins sursauter. M. du Châtelet était stupide, méritait-il une telle dérision? Et lorsqu'on se décide à ces turpitudes, du moins n'en parle-t-on pas même avec soi-même, on les laisse sous le voile de l'inconscience. Ceux-ci en délibèrent gravement et se résolvent minutieusement. Tout un programme est établi où chacun a son rôle précis. Il est commode d'incriminer le siècle, voyons plutôt ce que Tacite a appelé : *facilitas prioris flagitii*, l'entraînement d'un premier opprobre.

M. du Châtelet était à Dijon. On l'appelle. Et, pour le décider, sa femme lui dit : « Il y a de l'argent à toucher. » On résiste rarement à cet attrait, pas plus au XVIII^e^ siècle que de nos jours. M. du Châtelet n'a rien d'exceptionnel. « J'accours, » répond-il.

Il n'avait jamais été si bien reçu. Cirey revoit les beaux jours d'il y a quinze ans. Les environs ont été alertés sous prétexte de fêter la nouvelle année. L'assemblée est nombreuse et choisie, comme autrefois. Et tout le monde de féliciter l'heureux nouveau grand maréchal aux appointements de deux mille écus — et autant pour sa femme. On chasse, on joue. Entre tant, Émilie essaie de faire comprendre ses démêlés d'affaires à son mari qui, s'il les entend toutefois, ne s'y intéresse guère, puisqu'il va toucher de l'argent. Ceci du moins est clair.

Le soir est venu. Un grand souper réunit la société joyeuse d'avoir retrouvé ses hôtes oublieux depuis tant d'années. Cirey va donc revivre! Saint-Lambert attaque

le second morceau du programme. Dans votre dernière campagne, dit-il à M. du Châtelet, n'avez-vous point pris une ville? Châtelet est vain de son art militaire. Il ne faut pas le pousser beaucoup pour lui faire raconter ses campagnes. Il les détaille généreusement. Elles ne peuvent qu'éveiller le plus considérable intérêt. Elles sont si belles aussi qu'il faut y boire. Et boire aux prochaines. On boit, on boit encore, Châtelet surtout, peu à peu doublement enivré. Il est heureux, pleinement heureux, d'autant que, troisième morceau, sa femme, assise auprès de lui, en toilette élégante, lui sourit tendrement. Il ne l'avait jamais trouvée si jolie. Il boit à elle dont des verres successifs départent chaque charme oublié ou découvert enfin. A la fin du festin, il avait perdu toute conscience. Les laquais l'emmenèrent. Le lendemain matin, il sortit de sa torpeur chez sa femme qui lui souriait pudiquement. Le quatrième numéro était exécuté.

Et l'on recommença. Mêmes plaisirs diurnes, même conclusion nocturne. Ainsi pendant trois semaines, au bout desquelles la chaste épouse exprime à son mari ses doux espoirs de maternité. Châtelet saute au cou de sa chère Émilie et court annoncer à tout le château la grande nouvelle. Il fut trop félicité pour ne pas se confirmer dans sa satisfaction et son orgueil. Et, fier comme Artaban, il repartit pour Dijon. Le concert était terminé.

Les chanteurs n'ont plus qu'à rentrer chez eux. Voltaire peut dire qu'ils restent à Cirey à cause des forges qui en dépendent, à cause aussi d'Émilie qui vient d'écrire une préface aux *Principes*, chef-d'œuvre digne de l'académie des sciences, et que la chère Uranie est l'honneur de la France — c'était le mot juste à ce moment-là — on n'a plus rien à faire ici. Newton s'ennuie à Cirey, chacun tire de son côté. Saint-Lambert retourne à Nancy, comblé de tendresses dont il ne prodigue pas le retour, sous l'impression qu'il est d'une aussi formidable complication qui l'enchaîne à jamais, à trente-deux ans, auprès d'une femme de quarante-deux, et cette petite Boufflers toujours là si tentante et regrettée, Saint-Lambert retourne à Nancy où il va réfléchir au moyen de s'en tirer pour le mieux de sa

précieuse personne. Son Émilie et Voltaire, partis pour Paris, y sont arrivés le 10 février.

De cet instant, Mme du Châtelet mène une vie exaspérée.

On ne peut qu'admirer d'un côté et plaindre — ou se moquer? — de l'autre. Elle veut être prête à tout événement. Les *Principes* sont l'œuvre de dix années, elle les laissera pour son estime et peut-être sa gloire. Il faut finir à tout prix.

Elle dort quatre heures par nuit. Elle s'assied à sa table à neuf heures du matin et y reste jusqu'à trois heures de l'après-midi. De trois à quatre, repos. De nouveau, travail jusqu'à dix heures du soir. Puis souper et causerie avec Voltaire jusqu'à minuit que reprend le travail jusqu'à cinq heures du matin : a-t-elle jamais fait quoi que ce soit avec modération?

Elle revoit son texte avec Clairault qui corrige, recommence les calculs qu'il commente. Et elle fait ses paquets, comme si elle était sûre de mourir. Tous ses papiers classés, bien en ordre, scellés, cachetés par catégories avec les adresses. Chaque ami a son pli, M. du Châtelet n'est pas oublié. La cassette du mari portait, dit Longchamp : « Je prie M. du Châtelet de vouloir bien brûler tous ces papiers sans y regarder. Ils ne peuvent lui être d'aucune utilité et n'ont nul rapport à ses affaires. » Il eût été, dès lors, plus simple de ne pas les lui léguer. Scrupule conjugal peut-être. Il paraîtrait, d'ailleurs, d'après Longchamp, que, le cas échu, M. du Châtelet aurait tout de même regardé rapidement ces papiers, et, brusquement, les aurait jetés au feu, aidé de Longchamp.

Voilà pour la femme de bonne tête, résolue. Et voici pour la folle.

Saint-Lambert la désespère. Ses lettres sont froides, indifférentes, lui dit-elle. Il y a de la Boufflers là-dessous. Peut-être aussi de la Mirepoix, de la Bouthillier, de la Thianges, beautés de Lunéville. Il y a de toutes et de tout. Mais quel bruit lui est parvenu? Manière de parler, on le devine : Boufflers serait lasse d'Adhémar. Va-t-elle reprendre

Saint-Lambert? « On quitte le vicomte pour vous enlever à moi, je ne puis plus en douter que par l'excès de la folie avec laquelle je vous aime.... Je passe ma vie à pleurer votre infidélité et à cacher mes larmes à qui pourrait me venger.... Si vous ne m'aimez plus, ne me le dites jamais. »

Elle en était là. Et puis : « Je suis excédée de ces luttes.... Je vous ai écrit treize lettres, et je n'en ai reçu que onze!... J'aime mieux mourir que d'aimer seule (Encore une fois? Ce n'était pas la peine de changer).... Pourquoi faut-il que vous m'aimiez moins parce que je vous adore davantage? »

Saint-Lambert, et peut-être, s'il n'était le père, serait-il excusable, est las de ces gémissements infinis, injustifiés, imaginaires. Il devient brutal dans ses réponses et se montre même quelque peu goujat : « Vous étiez bien coquette, paraît-il, avec le prince de Beauvau; il vaudrait mieux rompre. » Aussitôt, terrifiée, elle s'humilie : « Vous êtes le commencement, la fin, le but et le sujet de toutes mes actions et de toutes mes pensées. » Pour l'en persuader, elle l'accable de prévenances. Stanislas doit venir prochainement à Trianon, elle ira le trouver et lui parlera de l'avancement de Saint-Lambert. Mais où fera-t-elle ses couches? A Paris ou à Lunéville? Cela dépendra de Saint-Lambert.

Une lettre tendre arrive, la décision est prise : à Lunéville. Il faut arranger cela, maintenant. Affectueuse et confidente, elle écrit à Boufflers : « Je suis grosse. Quel ridicule à quarante ans! (bientôt quarante-trois). » Elle voudrait faire ses couches à Lunéville. Si on pouvait lui laisser le petit appartement, celui de la reine, qu'elle a déjà occupé, elle en serait bien heureuse, car celui des étrangers, dans l'aile, est empuanti d'odeur de fumier. Et il est si éloigné de l'appartement de Voltaire! (L'attention est délicate). Ce sera pour fin août ou commencement septembre. M. du Châtelet désirerait qu'elle accouchât à Lunéville (il a toutes les prévenances). Mais le roi y consentira-t-il? Si Boufflers le veut, il voudra.

Le 17 avril, Stanislas arrivait à Trianon où il loge toujours lorsqu'il rend visite à sa fille. Mme du Châtelet y court le lendemain. Elle s'installe auprès du roi avec qui

elle se promène tous les matins et soupe tous les soirs. Dans la journée, Stanislas se rendant chez sa fille au château, elle travaille aux *Principes* fébrilement achevés. Mais sa grossesse est pénible, les migraines, les nausées sont incessantes. Et le tourment de Saint-Lambert qui a quitté Nancy pour Lunéville où est Boufflers. Pis, il a demandé un régiment de grenadiers : cela lui va bien, en effet, de jouer le grenadier! S'il en est ainsi, de quel droit exige-t-il, comme il vient de le faire, qu'elle accouche en Lorraine? Elle a trouvé un expédient, elle fera donner à Saint-Lambert le régiment de Thianges qui campe en Lorraine, tandis que les grenadiers occupent la Flandre.

Elle entame l'intrigue aussitôt. On dit que Louis XV voudrait faire épouser à Stanislas la princesse de la Roche-sur-Yon. Celle-ci est sollicitée d'intervenir en faveur de Saint-Lambert. Pour la première fois de sa vie, Stanislas se fâche. Ce Saint-Lambert lui déplaît. Qu'a-t-il fait, grand Dieu? Et Stanislas profère ce mot dont on ne sait s'il faut rire ou s'apitoyer, les probabilités sont pour un sourire au moins :

« Il fait la cour à Mme de Boufflers. »

On ne sera jamais tranquille. Si Stanislas se remarie, que deviendra Boufflers? demande Émilie. Commisération avec une nuance de satisfaction de voir humiliée une jolie rivale? Si ce n'était Mme du Châtelet si fière, sauf, il est vrai, lorsque son amour est en jeu, on pourrait croire à du sadisme. Non, elle cajole Boufflers, maintenant, parce que Boufflers chassée retomberait peut-être sur Saint-Lambert. Il faut la ménager.

Un grand bonheur échoit, qui emporte toute rancune, au surplus. Le roi a eu honte de sa mauvaise humeur de l'autre jour, il veut réparer. Il promet le petit appartement, il fera même élever quelques marches qui permettront de descendre au jardin directement, sans se fatiguer, les derniers temps. Elle est rassérénée, maintenant qu'elle est sûre de se trouver près de Saint-Lambert, au redouté moment. Et au lieu de gémir ou de tonner, elle s'abandonne aux confidences. Elle n'est pas contente de son fils (au fait?). Il n'a pas trop bien pris cette grossesse, et il

se donne des airs de mécontentement parce que sa mère lui a constitué une rente de deux mille écus seulement. Qu'il prenne garde! Sa mère lui supprimera la pension de deux mille quatre cents livres qu'elle lui fait. Puisqu'il est à Lunéville, Boufflers devrait bien le gronder.

Dans toute affaire de dame on trouve toujours une histoire de femme de chambre. Émilie ne manque pas à la tradition. Elle a dû renvoyer Chevalier et prendre une autre camériste qui est bien « la plus grande p... qu'on ait jamais vue. » Elle va la remplacer par une troisième qui est experte en couches. Suprême signe d'apaisement, elle termine par du latin : *Vale et me ama; tu eris semper delicix animx meæ*. Si elle avait besoin d'une femme de chambre, elle n'avait du moins pas besoin de cuisinière.

Rentrée de Trianon à Paris, un autre soin occupe Émilie, la surveillance d'Adhémar qui est venu faire un tour pendant une absence de Boufflers. Adhémar s'amuse un peu trop. Émilie le juge sot, et elle conseillerait bien à Boufflers de le quitter. Mais Boufflers retomberait alors sur Saint-Lambert : elle atténue donc les torts d'Adhémar. Et c'est par elle que passent les lettres pour Adhémar, que Pampan lui envoie. Elle est l'intermédiaire, bien qu'elle n'ait pas encore atteint l'âge de ce rôle. Mais Saint-Lambert, de nouveau, n'écrit pas, aussitôt elle retombe dans ses puérilités. Est-ce sa faute si son travail n'avance pas comme elle voudrait? Elle se tue pour partir plus tôt, elle fait tout ce qu'elle peut. C'est bien simple, si Saint-Lambert continue à manifester tant de froideur, elle restera à Paris. On verra bien qui sera le plus puni. Sa résolution est prise; elle n'annoncera son départ à son mari que lorsque Saint-Lambert lui aura donné tout repos. Si elle n'est pas à Lunéville le 1er juillet, huitième mois de sa grossesse, elle ne partira plus. Et ce post-scriptum qui en dit long : « Le vicomte (Adhémar) n'a pas reçu de lettre; vous l'avez peut-être reçue pour lui. » L'inquiétude la rongera jusqu'à la fin.

Un trait eût manqué qui complète Saint-Lambert. Il demande de l'argent à Émilie. A plusieurs reprises elle lui a fait donner cinquante louis par Stanislas qui ne veut plus

rien entendre. Alors il s'adresse à elle directement, et, ce qui répugne encore davantage, ses lettres deviennent tendres enfin. Elle emprunte aussitôt cinquante louis à M. de Paulmy et accomplit toutes les démarches nécessaires à l'achat du régiment de M. de Thianges qui n'en veut que la bagatelle de deux cents louis. Il est surprenant que Saint-Lambert n'ait pas songé à demander ceux-ci à Voltaire. Du moins fera-t-il agir Mme de Boufflers.

O chance inespérée! Boufflers arrive à Paris, en juin. Elle est allée en Toscane où son père Craon est vice-roi — François devait bien ce choix au souvenir de son père Léopold — et elle vient en France pour être présentée à Mesdames dont Stanislas l'a fait nommer dame pour accompagner. Émilie s'est jetée dans ses bras, et de midi à huit heures du soir lui a parlé de son amour, de ses craintes, de ses fautes, de tout! Ah! pourquoi a-t-elle soupçonné une telle amie! « Quoi que vous me fassiez, tous deux, je vous aimerai toujours! » On la sent éperdue d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui l'écoute, que l'amour attendrit, qui « comprend, » comme elles disent. Quant à Adhémar, le monstre a été dévoré de caresses.

L'été s'avance. Si Émilie veut se trouver à Lunéville pour juillet, il faut songer à partir. Alors elle ne dort plus du tout, Newton l'exige. On dirait qu'elle pressent la fin, elle s'y prépare en tout cas, et on comprend l'admiration affectueuse, si elle n'est pas trop complaisante, de Voltaire pour une femme si résolue et si lucide. Et quelles charmantes trouvailles parfois! « Je dois accoucher dans trois mois, et j'aurais trop de regrets à la vie si.... Je ne fais ici que des X.... Mon âme se détache pour aller vous trouver. Je crois que je mourrai de joie quand je vous reverrai, si je vous retrouve tel que je vous ai laissé. » Cela est parfait de douceur résignée, et comment n'avoir pas de temps en temps — de temps en temps seulement — un peu d'indulgence pour une femme qui aimait tant? L'indignité de l'objet n'a jamais rien empêché.

On va partir. On s'arrêtera deux ou trois jours à Cirey. Saint-Lambert propose de venir au-devant, à cheval. Qu'il est aimable! « Mon cher amant, bonheur de ma vie! »

Mais les joies pleuvent. M. du Châtelet qui est à Lunéville, occupé à faire écurer les logis dont il est grand maréchal, doit se rendre à Cirey au-devant de sa femme, et il a dit à Saint-Lambert : « Je vous emmène. » Ce Châtelet est vraiment un homme délicat et peut-être bien méconnu? Émilie pense à tout : c'est très bien, de venir tous les deux, mais alors, il faut emmener un troisième, le chevalier de Listenay ou Pampan qui occuperont Voltaire et le mari. Et si on doit passer par Commercy avant d'aller à Lunéville, que Saint-Lambert prévienne le curé. Elle prie enfin Mme de Boufflers de garder le jeune Florent à Lunéville, sous prétexte de comédies. « Il ne ferait que nous embarrasser à Cirey. » On n'est plus indulgent du tout.

Au dernier moment, ô désespoir! Saint-Lambert ne veut plus venir à Cirey, au-devant de son amie. Pourquoi? Pour une raison bien compréhensible. Il ne tient nullement à la compagnie de M. du Châtelet. Si Émilie et Voltaire éprouvaient un retard? Alors lui, Saint-Lambert, resterait à Cirey, plusieurs jours, en tête à tête avec M. du Châtelet? Merci bien! Cela est au-dessus de ses forces. Encore une fois, elle doit supplier et, avant de partir : « Je dis adieu à tout le monde avec une joie délicieuse.... Je laisserai mon livre imparfait, mais il faut que je vous rejoigne ou que je meure. Je vous adore, je vous aime avec une passion et un emportement que je crois que vous méritez et qui fait mon bonheur. »

On sait jusqu'à quel point Saint-Lambert « méritait » d'être ainsi aimé. Le 24 juin, Émilie suivie de Voltaire montait en chaise. Ils se trouvèrent à Troyes le 25, le 26 à Bar-sur-Aube, le 27 à Cirey, où on fut réuni. Ils y restèrent trois jours, et, le 1er juillet, Mme du Châtelet et ses trois messieurs arrivaient à Commercy. Il ne faut pas douter que le curé ait été averti.

Ils restèrent à Commercy jusqu'au 16 juillet et y menèrent la vie habituelle de fête continuelle. Émilie se dispensa seulement de monter sur les planches. Le jeu, surtout, occupe les heures qu'elle ne passe pas avec Saint-Lambert. Voltaire travaille à *Catilina* et à *Électre*, Saint-

Lambert aux *Saisons* enfin commencées. Il y a des visites, d'ailleurs. Celle de Charles Édouard, le prétendant, à qui Stanislas a offert l'hospitalité de Commercy. Il y resta, avec sa maîtresse la princesse de Talmont, jusqu'en 1751. Arrive ensuite le maréchal de Saxe, Stanislas est incapable de rancune. Ce maréchal, fils de son rival Auguste, n'est pas moins bien accueilli. Ce sont ensuite le cardinal de La Rochefoucauld, l'évêque de Carcassonne, le maréchal de Belle-Isle et sa femme, le prince et la princesse de Craon, enfin, retour de Toscane dont ils abandonnent la vice-royauté, pour venir finir leurs jours dans leur château d'Haroué.

Voltaire se montre touchant de soins. Il n'est gâteries qu'il n'invente, prévenances qu'il ne prodigue. C'est qu'il voit son amie triste, préoccupée. Ces couches l'inquiètent, à mesure qu'elles approchent. Elle nourrit des idées de fatalité. Elle fait son testament, brûle ses lettres, sauf celles de Voltaire — un autre s'en chargera.

Le 16 juillet, flanquée de Voltaire et de Saint-Lambert, M. du Châtelet fermant la marche, elle entrait à Lunéville, où elle allait définitivement rester.

Un grand apaisement s'est produit enfin. Une béatitude physique qui réagit sur le moral. La nature rassemble ses dernières forces, le désir de vie. Tout ce qui peut s'opposer au dernier enrichissement du petit être déjà vivant est instinctivement écarté. Ou bien encore Émilie prélude, en ce monde, au repos dont on ne sort plus. Le matin, elle fait quelques pas dans les jardins au bras de Saint-Lambert. Lorsqu'elle se sent en train, elle pousse jusqu'à Jolivet, l'ancienne ferme transformée en maison de plaisance. Si Saint-Lambert a dû aller à Nancy, elle se distrait auprès des Craons qui sont à Haroué voisin, et qu'elle va voir; de là elle écrit au futur et prochain père : « A présent que je vous connais davantage, je sens que je ne puis jamais vous aimer assez... rassurez-moi, mon cœur en a besoin.... » La rassurer sur quoi? Sur rien. Toujours sa crainte invincible, ou bien, peut-être, l'épouvante de ce père qui ne mérite pas de l'être, le remords d'avoir tout foulé aux pieds pour une illusion, d'avoir accompli la plus insensée des folies en faveur d'un homme qui ne voit que la complica-

tion dans sa vie jusque-là si prudente, adroite et confortablement égoïste. Son excuse, elle se la donne de son amour. Il faut que sa passion soit dévorante, pour qu'elle se pardonne son aberration. Le destin seul est capable de la justifier à tous les yeux, les siens compris. Comme les amantes et les mères des tragédies antiques ou voltairiennes, elle se croit victime des dieux. Il serait par trop horrible d'être immolée au plus abject des ingrats.

En août, Saint-Lambert va passer trois jours à Haroué. Elle lui envoie cette douce plainte : « J'ai encore été, à pied, aujourd'hui, à ma petite maison, et mon ventre est si terriblement tombé, j'ai si mal aux reins, je suis si triste ce soir, que je ne serais pas étonnée d'accoucher cette nuit, je ne puis plus écrire. » Et cette suprême déclaration d'un amour qui se raccroche désespérément : « Je suis accoutumée à lire dans vos yeux charmants, à tous les instants de ma vie, que vous êtes occupé de moi, que vous m'aimez; je les cherche partout, et assurément je ne trouve rien qui leur ressemble; les miens n'ont plus rien à regarder.... Un jour passé avec vous vaut mieux qu'une éternité sans vous.... Je ne puis jamais vous aimer assez.... Je vous aime avec une ardeur bien faite pour vous rendre heureux (il y a bien des chances pour qu'il ne sente que le fardeau). Rapportez-moi mes lettres, je vous le demande à genoux, bonheur de ma vie. » Il n'aura même pas la délicatesse d'obéir, puisque ces lettres nous sont parvenues.

Pendant ce temps, Voltaire est tout à la joie. Il pétille littéralement et littérairement. Il a beaucoup travaillé afin de ne pas penser; il y aurait trop à méditer sur la misère humaine, et le travail l'a conquis tout entier. Il écrit à Argental que Mme du Châtelet compte accoucher d'un garçon, et lui d'une tragédie : les deux sont sur le même plan. Il a cependant la modestie de croire que son enfant à lui se portera moins bien que l'autre. Il souhaite à Mme d'Argental l'état d'Émilie, et il vient de terminer *Catilina* en huit jours. Ce n'est pas Émilie qui en ferait autant! Ses lettres ne parlent que de *Catilina* qui s'appelle aussi *Rome sauvée*. Le 21 août, il envoie cette tragédie à Argental et ajoute : « Mme du Châtelet est plus grosse

que jamais. » Le 23, « Mme du Châtelet joue la comédie et travaille à Newton, sur le point d'accoucher. » Il est si heureux qu'il ne se fâche pas et dédaigne, lui ! lorsqu'il apprend, ce même 23 août, la représentation, à Paris, d'une pièce de Duvaure : *Le faux savant* ou *L'amant précepteur* où le public prétend voir des allusions à Émilie et à lui. Le 28 Voltaire, attentif aux apparences et peut-être sincère, fait à Argental l'éloge de Saint-Lambert ; il ajoute, un peu pointu, avec son air de n'y pas toucher : « Il fait des vers aussi difficilement que Despréaux. Il les fait aussi bien et, à mon gré, beaucoup plus agréables. J'ai là un terrible élève. » En ce qui touche Émilie il sourit encore une fois, la dernière. « Elle n'accouche que de problèmes. » Pour lui, il s'occupe autant d'accoucher de sa pièce qu'elle de son enfant. Toujours la parité. Que n'y a-t-il égalité !

Le drame a commencé. Le voici dans sa nudité tragique, tel que Voltaire le raconte à Argental et à Voisenon. Il débute par de la joie. Dans la nuit du 3 au 4 septembre, Mme du Châtelet s'est levée de la table où elle travaillait, et, tout à coup, à dû appeler la femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier où est tombée une petite fille que l'on a déposée sur un in-quarto (elle mourut au bout de dix jours). La mère, après avoir soigneusement arrangé ses papiers, s'est mise au lit : « tout cela dort comme un liron à l'heure que je vous parle. » Pour lui, Voltaire, il a accouché aussi, de *Catilina*, mais en huit jours. O supériorité d'Émilie !

Les couches de Mme du Châtelet l'émerveillent, les siennes l'épouvantent. Mme du Châtelet deviendra-t-elle grosse encore ? Lui, en tout cas, à peine délivré de *Catilina*, il a eu une nouvelle grossesse « et il a écrit *Électre* sur-le-champ. » Tout va si bien qu'il peut ne penser qu'à sa littérature. La joie le remplit, double joie : et de l'heureux dénouement et du travail.

Quatre jours s'écoulent tout ensoleillés d'espoir, de certitudes même. La mère heureuse et bien portante sourit à ses amis. Le roi rassuré est parti pour La Malgrange, l'un de ses châteaux des environs. Lunéville est silencieuse, une douce paix enveloppe les choses et les hommes. Dans

la chambre close aucun bruit que le chant léger d'une bouilloire devant le feu. Saint-Lambert est assis auprès du lit, avec Mlle du Thil, la vieille amie fidèle qui est venue pour les couches. Voltaire n'est pas là, il accouche d'*Électre*, tant qu'il peut. Mme du Châtelet demande un verre d'orgeat glacé. On le lui refuse. Elle insiste, on cède. L'effet ne tarde pas à se faire sentir « sur la fièvre de lait. » Émilie suffoque, étouffe. On appelle le médecin, Regnault, qui prend peur. Un exprès est envoyé à Nancy chercher deux autres médecins, Bayard et Salmon, qui ordonnent des remèdes énergiques. Le traîtement paraît agir. Il y a détente, amélioration. Il faut laisser reposer la malade. On s'éloigne du chevet, sauf Saint-Lambert, Mlle du Thil, une femme de chambre et Longchamp : on est allé souper chez Boufflers selon la coutume quotidienne. Tout à coup la malade exhale un léger gémissement. Saint-Lambert s'approche du lit, interroge doucement. Elle rouvre les yeux et tourne la tête comme quelqu'un qui va s'endormir. Saint-Lambert s'écarte. Dix minutes passent, paisibles. Brusquement une sorte de râle, des hoquets. Saint-Lam-Lambert et Thil se précipitent, une syncope frappe la malade. Ils la dressent sur son séant, lui font respirer du vinaigre, agitent les pieds, frappent dans les mains. Rien. Ils appellent. Voltaire et M. du Châtelet accourent. Elle était morte.

M. du Châtelet est entraîné hors de la chambre. Voltaire tombe sur une chaise, prostré. Saint-Lambert semble accablé. Tout à coup Voltaire se redresse et sort comme égaré, Saint-Lambert le suit. Voltaire gagne la porte qui donne sur la place, dite Stanislas aujourd'hui : on peut la voir pareille, et tout et le décor, les deux ailes à angle droit entourant le petit espace resserré, d'une intimité charmante, et le perron qui servit à l'épilogue : le pavé doit y être encore. Voltaire a dégringolé en trombe les marches du perron; il bute au dernier degré et va rouler devant la guérite du factionnaire. Il ne se relève pas, mais se met à gémir en se cognant la tête au pavé, comme s'il voulait la briser. Son laquais le relève. Saint-Lambert arrive. Voltaire épuisé s'écrie :

« Mon ami! Vous me l'avez tuée! »

Et « comme s'il s'éveillait en sursaut d'un profond sommeil, » il tend un bras menaçant et désespéré vers Saint-Lambert :

« Vous aviez bien besoin de lui faire un enfant! »

Le cri est beau, digne de son âme généreuse. D'aucuns peuvent le trouver trop accommodant, mais puisqu'il l'aimait plus qu'il ne le croyait, et que, jusque-là, on ne l'aurait cru! Sa plume le sauve comme elle avait fait lorsqu'il constata la trahison; il se précipite sur elle, il crie sa douleur à ses amis, à Argental : « Je n'ai plus que vous sur la terre, » à Mme du Deffand qui ne le méritait guère, et à qui il confie qu'on l'entraîne à Cirey où il doit liquider ses affaires avec M. du Châtelet. De là, il ira à Paris. Il y sera au début d'octobre. Le théâtre lui sert à oublier, il s'y rue à Paris et à Sceaux. Ce n'est pas assez pourtant. Paris et Sceaux lui rappellent trop de bonheurs. En juin 1750, il se sauve à Berlin.

A-t-il, cependant, comme le prétend Longchamp, songé à retirer du doigt d'Émilie, avant l'inhumation, la bague de cornaline entourée de diamants qu'elle portait toujours, et qui devait contenir, sous le chaton, son portrait? Boufflers aurait pensé à la prendre et à l'ouvrir, bien certaine d'y trouver le portrait de Saint-Lambert. Elle aurait enlevé le portrait et fait porter la bague à M. du Châtelet par Longchamp qui aurait alors rendu compte à Voltaire de l'incident. Et Voltaire aurait dit à Longchamp :

« J'en ai chassé Richelieu, Saint-Lambert m'en a chassé, ainsi vont les choses de ce monde. »

Il semble bien que cet incident est déformé. Longchamp, cependant, était-il capable d'inventer cette suprême et ironique sagesse? Une autre version a été répandue, d'ailleurs. A Cirey, M. du Châtelet et Voltaire rangent et entassent, font le départ du mien et du tien. Une montre leur tombe sous la main, peut-être la montre dont Mme du Châtelet parlait quelques mois auparavant. M. du Châtelet toujours naïf veut l'ouvrir. Voltaire s'efforce de l'en dissuader, il sait que cette montre — une semblable du moins, et il peut s'y tromper — doit contenir son portrait. M. du

Châtelet s'obstine, ouvre le boîtier, le portrait de Saint-Lambert apparaît. Et Voltaire aurait prononcé un mot trop joli pour être exact :

« Croyez-moi, Monsieur, ne nous vantons de cela ni l'un ni l'autre. »

Que choisir de la bague ou de la montre? Accepter les deux? Plus probablement aucune, du moins quant aux mots de Voltaire. Mais il était si multiple! Le trait qui vient, irrésistible. Peut-être bien aussi le désir d'échapper à soi-même par de la littérature? La puissance de la formule bien frappée est infinie sur l'écrivain. Lorsque l'homme de lettres a mis en mots son tourment, quel qu'il soit, ce tourment prend une personnalité indépendante, a trouvé son achèvement, sa fin en soi. Il délivre de son obsession par sa forme plastique. Il n'est plus qu'une phrase bien tournée. L'écrivain se sauve par la magie du mot, la puissance de l'art qui engendre l'oubli de tout ce qui n'est pas lui à l'état pur. Les cris soulagent toute peine, le cri de l'homme de lettres passe dans sa plume et allège l'homme tout court par le divin vertige.

Si la femme de science qu'était Mme du Châtelet a reçu en ces pages l'hommage qui lui était dû, a-t-elle été suffisamment mise en valeur en face de la femme tout court? Les personnages d'un récit se composent eux-mêmes, ils imposent leur physionomie dont le portraitiste, s'il est probe, ne peut que suivre les traits dictés. L'historien s'est peut-être fait, à la suite d'une première et superficielle investigation, une certaine image différente et même plus haute, à laquelle, s'il nourrit l'amour de la vérité, il doit renoncer à mesure qu'il fouille plus profondément, et que la véritable figure apparaît sous sa dominante, dans son essence. C'est ici le cas que, parti pour une marquise du Châtelet, le biographe a dû ne plus guère voir qu'Émilie, Uranie non pas disparue mais certainement au second plan, l'amoureuse ayant finalement vaincu la femme savante.

La science de Mme du Châtelet n'était pas très profonde, mais elle était très étendue et exceptionnelle? Elle partait

aussi d'un goût inné et d'une bonne volonté inépuisable? Est-ce donc si commun à son sexe? La vocation est indéniable, oui. Rien de sa jeunesse et de ses entours ne disposait Émilie à ces études, au contraire. Il suffit de se rappeler le beau Breteuil et l'effacée Froulay pour en être persuadé. Et si la science fut alors à la mode, on a vu que la vie retirée de Mlle de Breteuil ne dut pas beaucoup à ce bon ton-là. Jusqu'à quel degré poussa-t-elle sa connaissance de la géométrie et de l'algèbre, il est facile de le conjecturer par ses travaux communs avec Clairault, Maupertuis, Algarotti, Bernouilli, etc., et par sa correspondance pleine de discussions sur les mathématiques supérieures, de problèmes ardus soumis, discutés et résolus. On sait sa prédilection pour l'astronomie, ses recherches de physique; et l'étude de la science la mena à la métaphysique qui ne se rencontre jamais que tout au bout d'un long chemin : il faut avoir au moins abordé tous les problèmes pour se heurter à celui-là, et les traductions et adaptations de Newton et de Leibnitz furent estimées en leur temps, et sont encore considérées. Tout cela est incontestable, mais tout cela suffit-il pour imposer une figure prépondérante où la science formerait l'essentiel des traits? Le modèle, il faut bien le reconnaître, s'y oppose, au contraire, de tous ses actes. La science de Mme du Châtelet peut compter relativement, elle ne le peut absolument.

Elle ne le peut en elle-même et pour elle-même, d'abord. Des dispositions indéniables et des soins assidus et même profonds ne permettent pas, en effet, de s'établir personnalité éminente de la science. Les travaux de Mme du Châtelet, si considérables qu'ils aient été, n'ont jamais fait faire aux sciences le moindre pas. Elle n'a rien trouvé, inventé ni même agrandi. Il est très méritoire de se mouvoir avec aisance dans des œuvres de hautes sciences exactes, d'aller de Leibnitz à Newton et de passer avec eux aux sciences conjecturales en y apportant tout autant de compréhension; cela ne suffit pas pourtant pour vous donner un rang dans ces études auxquelles on doit ajouter, si l'on veut que son nom soit inscrit sur la table de marbre des bienfaiteurs. Mme du Châtelet a prouvé

son originalité, son sérieux, son étendue d'esprit et sa souplesse, toutes qualités des plus élevées et estimables, mais trop étroites et personnelles pour justifier un renom. Si Voltaire n'avait pas passé par là, on n'aurait jamais à citer les travaux de Mme du Châtelet. Si rares et avancés qu'ils soient, l'histoire des sciences ne peut faire figurer le nom d'Émilie dans ses annales.

Sa vie confirme ce second rang que la science prend chez Mme du Châtelet. La science ne fit jamais que comble les vides laissés par l'amour qui occupa la première et plus large place. Jeune fille, elle attendit aux bras de la science, jeune femme elle ne lui demanda qu'une diversion. L'épisode Richelieu en témoigne. Si Mme du Châtelet avait été d'abord scientifique, elle se fût contentée de ses travaux pour oublier Guébriant, tandis que sa nature revendiquait les satisfactions de l'amour. De même trompa-t-elle par le travail intellectuel le vide de son cœur que Voltaire ne satisfaisait plus; mais lorsque parut le muletier elle se jeta instantanément dans ses bras. Et lorsque Voltaire l'inquiète par ses escapades, ce n'est point à la science qu'elle recourt mais à Voltaire lui-même dont elle soigne la renommée et les intérêts, c'est-à-dire qu'elle demande à l'amour de la consoler de lui-même.

Parce qu'elle n'était pas frivole dans l'ordinaire des jours, ce n'est pas une raison non plus pour la situer parmi celles à la compagnie de qui elle aurait, dit-on, droit de prétendre, les grandes amoureuses, si toutefois l'exclusivité et l'ostentation sont indispensables pour être admise dans leur rang. Il y a une différence entre elle et Boufflers. Elle était franche et impudique mais non cynique, ardente et non pas corrompue. Saint-Lambert pourrait légitimer quelque sévérité s'il n'avait été manifestement dépourvu, au fond, de toute personnalité. Ce n'est pas lui qu'elle aime mais l'amour par lui qui s'est trouvé là. Elle a obéi à une nécessité dont on ne peut, en toute justice, l'incriminer complètement. Et il faudra toujours lui tenir compte de ce que, handicapée par la nature, elle s'est maintenue impeccable — car Clairault n'est pas certain — pendant dix ans auprès d'un Voltaire négligent.

C'est qu'elle avait un très profond sentiment de la dignité humaine. Elle connaissait sa valeur, et elle eut le bon sens d'en cultiver la modestie, elle se gardait de lui manquer de respect. Lorsque, généreuse, elle se portait en avant pour protéger, défendre, aider son ami au point de se compromettre pour lui, elle se redressait, si on venait à l'offenser, de toute sa hauteur de créature de Dieu. Seul peut-être le jeu pourrait la diminuer. La lutte qu'elle soutint longtemps, pendant les dix années de Cirey et de Bruxelles, contre cette passion dégradante, l'en rachète en partie. Et si elle finit par s'y abandonner, qui dira jamais la part qu'on doit faire à la diversion qu'il était, lui aussi? Jusqu'à la fin elle lutta pour ne pas chercher un autre Richelieu, ainsi qu'un instinct l'avertissait de ne pas le faire, tandis qu'un autre instinct plus impérieux l'y poussait : le jeu fut donc aussi un moyen de ne pas succomber. Voltaire, à tout prendre, manqua à la mission dont tout homme se charge en se liant. Saint-Lambert, on ne peut, en toute justice, ne pas en attribuer la faute quelque peu à Voltaire qui, de son côté, se rendit compte de sa responsabilité dont sa tolérance fut la sanction.

Aussi aurait-on le droit d'admirer que, ainsi constituée et délaissée, Mme du Châtelet ne soit pas descendue plus bas. Si elle alla jusqu'au beau capitaine, ce ne fut qu'à l'extrémité, lorsque n'est plus le temps du choix, lorsqu'on doit se hâter. Saint-Lambert fut une sorte de Richelieu de sa maturité. Quiconque nourrit le sentiment de la fragilité humaine et de sa dépendance, comprendra, même s'il n'excuse pas. Comprendre, c'est déjà pardonner, on l'a dit souvent.

Tout cela, et bien d'autres choses encore qu'il serait fastidieux de répéter, compose une femme chez qui il est impossible de reconnaître une suprématie spirituelle, ce qui n'entraîne pas, tant s'en faut, l'exclusion de l'intelligence. En est-elle moins touchante? Plus intéressante par le combat en tout cas. Le triomphe de l'un ne peut influer sur le jugement des deux états. Infirme être humain, Émilie se rapproche de ses sœurs qu'elle dépasse d'autre part. Il faudra toujours lui tenir compte de cette supé-

riorité. Femme d'un esprit exceptionnel, sa vie agitée ne fut qu'une lutte entre l'âme et le corps, et se termina par la victoire de celui-ci. Que trouver de plus juste à dire d'elle que la phrase du Christ qui comprenait tout : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé? »

Les cendres de Mme du Châtelet furent déposées dans l'église Saint-Remi, aujourd'hui Saint-Jacques de Lunéville. Voltaire rédigea cette épitaphe où le premier vers est si finement corrigé par le dernier :

> L'univers a perdu la sublime Émilie,
> Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
> Les dieux en lui donnant leur âme et leur génie
> N'avaient gardé pour eux que l'immortalité.

En 1793 la tombe fut violée et les cendres furent dispersées. La tempête passée, on les rechercha et, paraît-il, retrouva. Rassemblées, elle furent mises en bière; une dalle de marbre noir, au milieu de la nef, indique l'endroit où elles reposent.

Les lettres à Saint-Lambert ont été pieusement ou vaniteusement conservées par celui-ci. Les lettres à Voltaire ont disparu. Certains disent qu'elles furent remises, on ne saurait trop pour quelle raison, à Saint-Lambert qui les aurait jetées au feu. Délicate précaution de l'énigmatique amant, mais pourquoi, si cette version est exacte, a-t-il gardé les lettres à lui adressées, avec tant de soin? Il n'a jamais assez aimé pour vouloir faire disparaître, et puérilement, toute trace d'une rivalité qui semble bien ne l'avoir pas gêné beaucoup. Il n'était même pas jaloux. Et il avait tant de vanité! Ce brûlement des lettres de Voltaire ne serait, puisqu'il gardait les siennes, qu'une bassesse dont on hésite à le charger.

Une seconde version assure que les huit volumes in-quarto en lesquels Mme du Châtelet avait réuni toutes les lettres de Voltaire traînèrent longtemps sur les tables de Cirey où tout le monde pouvait les feuilleter et les lire. Est-il admis-

sible que Florent du Châtelet, mort seulement en 1793, guillotiné, ait ainsi laissé sous les yeux des malveillants ou même des indulgents ces lettres d'amour à sa mère? Tout ce qu'on sait de cet homme distingué et plein d'honneur repousse cette supposition. En dehors de ce mépris de pièces intimes et sacrées, les lettres ont pu être néanmoins conservées dans la bibliothèque de Cirey, et elles auraient alors été dispersées lors de la Révolution, avant ou après la mort de Florent, ou bien détruites par Mme de Simiane ou les Damas enragés, dit-on, contre toute trace à Cirey de l'impie Voltaire. Si on les retrouvait un jour, elles ne pourraient apparaître qu'à la gloire de deux êtres, l'un le premier de son temps et de bien des temps, l'autre digne de figurer au premier rang des femmes de son époque, et qui, si Voltaire l'a entraînée dans son sillage, y a perdu l'indépendance de renommée qu'elle mérite.

M. du Châtelet survécut seize ans à sa femme qu'il ne remplaça pas, contrairement à sa manifeste vocation conjugale.

Quant à Saint-Lambert, il jugea que l'heure était venue d'un autre théâtre que celui de Lunéville. Il avait, ici, réussi assez bien pour se flatter d'autres succès. Il partit pour Paris où la bonté de Voltaire, croyait-il, la puissance sur Voltaire du souvenir attendri dont il était sûr après l'effusion qui avait suivi la mort, l'aideraient dans son chemin. Le départ de Voltaire pour Berlin le contraria vivement.

On ne le trouvait jamais sans vert. Il entra, pour y finir ses jours, chez M. et Mme d'Houdetot. Ce n'était pas un homme, c'était, de vocation, un coucou.

BIBLIOGRAPHIE

Mémoires du baron de Breteuil.
Mémoires de Marmontel.
Mémoires du président Hénault.
Mémoires de Saint-Simon.
Mémoires d'Argenson.
Mémoires de Bachaumont.
Mémoires de Maurepas.
Mémoires de Mme de Créqui.
Mémoires de Mme de Genlis.
Mémoires de Longchamp.
Mémoires de Mme de Staal-Delaunay.
Mémoires de Dufort de Cheverny.
Journal de Luynes.
Journal de Barbier.
Mes Souvenirs par J.-N. Moreau.
Lettres de la présidente Ferrand.
Lettres de Mme du Châtelet.
Lettres de Mme du Deffand.
Lettres de Mme de Staal-Delaunay.
Lettres de la Palatine.
Nouvelles littéraires de Raynal.
Œuvres de Voltaire (*passim*).
Vie privée de Richelieu de Faur.
Vie privée de Voltaire de Mme de Grafigny.
Vie de Voltaire de Condorcet.
Œuvres de Frédéric le Grand (*passim*).
La jeunesse de Voltaire de Desnoiresterres.
Voltaire à Cirey de Desnoiresterres.
Voltaire à la Cour de Desnoiresterres.
Voltaire et Mme du Châtelet d'Ai Banès Havard.
Ysographie des hommes célèbres.
Anecdotes littéraires de Voisenon.
Les Sciences au XVIII^e siècle de Saigey.
Causeries du lundi de Sainte-Beuve.
Un cahier d'histoire littéraire de Feydel.
Histoire de la maison du Châtelet de dom Calmet.
Cirey-le-Château de l'abbé Piot.
Histoire de la Réunion de la Lorraine à la France du comte d'Haussonville.
La cour de Lunéville de Gaston Maugras.
La Cour du roi Stanislas de d'Alembert.
Le château de Lunéville de Joly.
Saint-Lambert de Guerrier de Dumast.
Œuvres de Saint-Lambert (*passim*).
La mère du chevalier de Boufflers de Méaune.
Souvenirs et causeries de Maurice d'Ocagne.
La femme au XVIII^e siècle d'Edmond et Jules de Goncourt.
Le machiavélisme de l'anti-Machaviel de Charles Benoist.
L'ancien régime de Taine.
La comédie satirique au XVIII^e siècle de Desnoiresterres.
Les aventures scientifiques de Mme du Châtelet (Revue des Deux Mondes) de Charles Bioche.

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE A VOLTAIRE (1706-1733)

La famille de Breteuil. — Mariage du baron de Breteuil avec Anne de Froulay. — Naissance d'Émilie. — Son éducation. — Essai de portrait. — Son mariage. — Le marquis de Guébriant. — Le duc de Richelieu . . Page 5

CHAPITRE II

CIREY (1734-1739)

Voltaire avant Émilie. — La rencontre. — Mariage de Richelieu. — La fuite. — Cirey. — Années de bonheur et de tribulations. — Comment on vivait à Cirey . . Page 23

CHAPITRE III

LA RIVALITÉ AVEC FRÉDÉRIC II (1740-1743)

Le procès Trichâteau. — Séjour à Bruxelles. — Institutions de physique. — L'affaire Mairan. — Rivalité avec Frédéric II. — Voyages de Voltaire en Prusse. . Page 89

CHAPITRE IV

LA VIE MONDAINE (1744-1747)

Cirey. — Paris. — Versailles. — Fontainebleau. — Anet. — Sceaux. — Le valet Longchamp. — Refuge à Cirey. — Départ pour Lunéville . . . . . Page 114

CHAPITRE V

SON ŒUVRE

Mémoire sur le feu. — Institutions de physique. — Introduction métaphysique. — Principes de Newton. — Doutes

sur la religion. — De l'existence de Dieu. — Réflexions sur le bonheur . . . . . Page 147

CHAPITRE VI

LUNÉVILLE (1748)

Lunéville avant Stanislas. — Lunéville sous Stanislas. — La Société de Lunéville. — Arrivée de Voltaire et d'Émilie. — Les premiers jeux. — Le coup de foudre. . Page 167

CHAPITRE VII

SAINT-LAMBERT (1748-1749)

Paris. — Commercy. — Voltaire édifié. — Lunéville. — Cirey. — Paris. — Lunéville. — Plombières. — Commercy. — Paris. — Retour à Lunéville. — La mort subite . . . . . Page 198

OUVRAGES
DE M. ANDRÉ MAUREL

LIBRAIRIE HACHETTE :

LA DUCHESSE DU MAINE

L'ART DE VOYAGER EN ITALIE

UN MOIS A ROME

QUINZE JOURS A NAPLES

QUINZE JOURS A FLORENCE

QUINZE JOURS A VENISE

UN MOIS EN ITALIE

PETITES VILLES D'ITALIE :

1re série : Toscane, Vénétie.

2e série : Émilie, Marches, Ombrie.

3e série : Abruzzes, Pouilles, Campanie.

4e série : Calabre, Sicile.

PAYSAGES D'ITALIE :

1re série : De Florence à Naples.

2e série : De Milan à Rome.

3e série : De Trente à Trieste.

4e série : De Trieste à Cattaro.

L'ENSEIGNE DE GERSAINT (*Étude sur le tableau de Watteau*).

SOUVENIRS D'UN ÉCRIVAIN (1883-1914).

LIBRAIRIE ÉMILE PAUL :

LES AMIS LATINS

LA JEUNE ITALIE

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD
12506-4-30.

928.4 D82 M4

a39001 008396858b